

Inde

des hommes et des paysages

Ancien fleuron de l'empire britannique, l'Inde est devenue indépendante en 1947. Aujourd'hui véritable géant asiatique de plus d'un milliard d'habitants, elle abrite 20% de la population de la planète. À la fois grande puissance émergente et pays marqué par le sous-développement, elle compte parmi les acteurs majeurs de la scène mondiale. L'étude de l'Inde et des enjeux qui lui sont liés occupe donc une place de prédilection dans les programmes d'histoire et de géographie, depuis la 6^e jusqu'à la terminale.

Les huit films du DVD explorent ces enjeux. La dimension historique est abordée à travers *Gandhi et l'indépendance de l'Inde* ainsi que dans *Pondichéry, un passé fertile*. Les autres documentaires sont d'authentiques films de géographie. *Trois Familles en Inde*, par exemple, restitue la dimension humaine, en replaçant des individus dans leur univers économique et social ainsi que dans les espaces qu'ils habitent. Ailleurs, le recours à l'infographie facilite la lecture des paysages – urbains (*Calcutta, perspectives d'avenir*) ou ruraux (*Pelling, sous le toit du monde*). La variété des situations permet ainsi de saisir la mosaïque des populations de l'Inde, de rendre compte des problématiques agricoles (*Bengale, vert espérance*), environnementales (*Le Gange de Rama Kant*) et religieuses (*Villianur, un temple hindou*). Tous les secteurs économiques (agriculture, industrie, services) sont illustrés ainsi que la diversité urbaine, des grandes mégapoles (Bombay, Calcutta) jusqu'à de modestes bourgs ruraux (Katwa), en passant par des villes importantes (Pondichéry, Kanpur). Ni « belles images de carte postale » ni longs exposés didactiques, ces documents permettront d'aiguiser le regard des élèves, de soutenir leur questionnement et de leur donner des clés de compréhension.

Le DVD offre la possibilité d'un visionnage film par film ou par ensemble thématique, autour de quatre grandes rubriques :

- les héritages de la société indienne ;
- le poids des campagnes ;
- les logiques urbaines ;
- les voies et enjeux du développement.

Le présent livret aidera l'enseignant à conduire une lecture des documents, et à utiliser l'image comme la matière même du savoir géographique. De nombreux exercices, sous forme de fiches élèves, sont également proposés, variant les stratégies pédagogiques.

DISCIPLINES, CLASSES ET PROGRAMMES CONCERNÉS

Géographie, 6^e. Cartes et paysages du monde : la répartition de la population mondiale, des paysages urbains, ruraux et de la haute montagne himalayenne.

Géographie, 5^e. L'Asie : diversité de l'Asie, l'Union indienne.

Géographie, 3^e. Élaboration et organisation du monde aujourd'hui, particulièrement l'étude de l'inégale répartition des richesses et l'urbanisation.

Géographie, 2^{de}. Les ressources du DVD sur l'Inde illustrent plusieurs thèmes du programme : nourrir les hommes ; l'eau entre abondance et rareté ; dynamiques urbaines et environnement urbain ; les montagnes, entre tradition et nouveaux usages.

Géographie, 1^{re} STI, SMS, STL. Le monde aujourd'hui : diversité et disparités ; population et développement en Chine et en Union indienne.

Géographie, 1^{re} L et ES. Unité et diversité des Sud.

Géographie, 1^{re} S. Un espace mondialisé : d'autres logiques d'organisation de l'espace mondial.

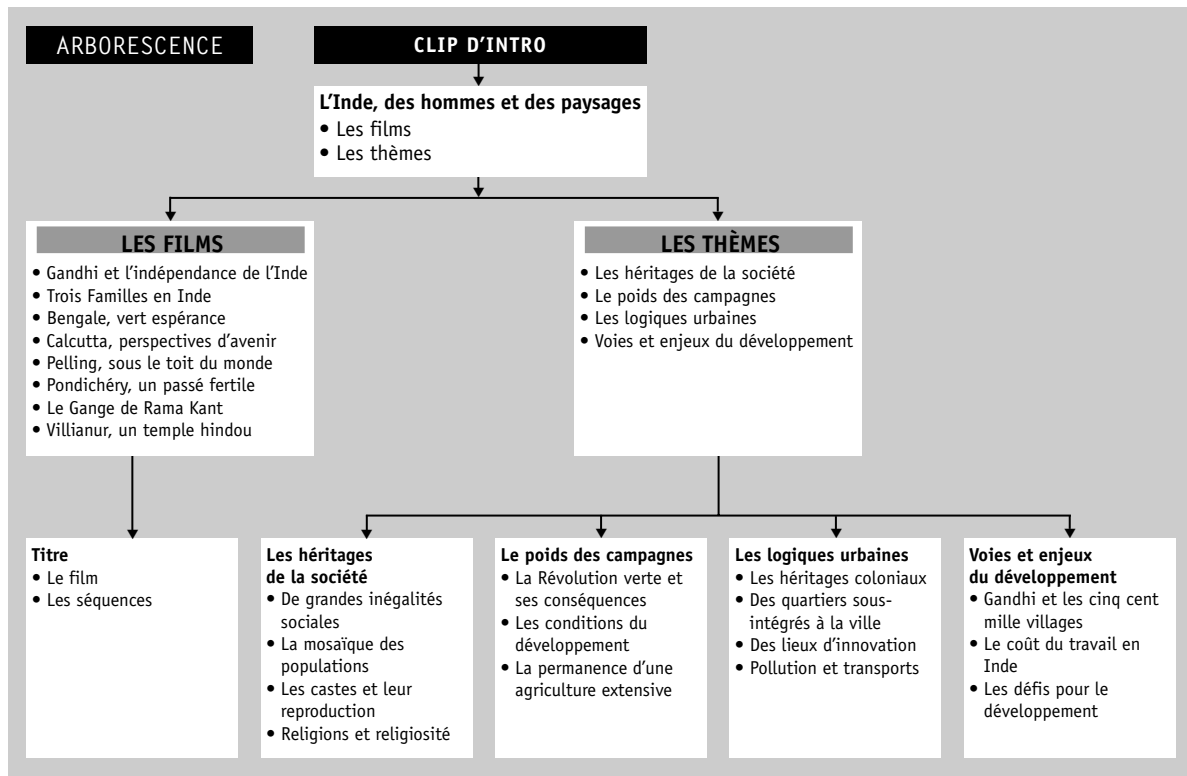
Histoire, 4^e. L'Europe et son expansion au XIX^e siècle : le partage du monde.

Histoire, 3^e. Pour l'étude des relations internationales depuis 1945, l'Inde est explicitement indiquée comme exemple pour la décolonisation.

Histoire, 1^{re} STI, SMS, STL. Nationalismes et indépendances en Asie et en Afrique depuis 1945. **Histoire, 1^{re} L et ES.** Le tiers-monde : indépendance, contestation de l'ordre mondial, diversification.

Histoire, 1^{re} S. Colonisation et indépendance.

Histoire, 1^{re} STG. Décolonisation et construction de nouveaux États : l'Inde à partir de 1947.



LES FILMS ET LEURS PISTES PÉDAGOGIQUES.....

Gandhi et l'indépendance de l'Inde

Ce documentaire est construit à partir du témoignage de Bengali Jaïn, personnalité proche du parti du Congrès, et d'images d'archives, auxquelles le commentateur en voix off apporte un éclairage. Il permet de prendre la mesure du lien très fort qui unit Gandhi (1869-1948) au peuple indien et de percevoir toutes les dimensions d'une figure atypique. En effet, hindouiste d'une haute valeur morale et d'une grande piété, à la fois leader et penseur politique, Gandhi joue un rôle central dans la lutte pour l'indépendance de l'Inde, élabore deux doctrines d'action – la non-violence et la désobéissance civile – et prône pour l'Inde des 500 000 villages un développement très éloigné des critères occidentaux. Par une rétrospective historique claire, le film présente les étapes essentielles du combat contre la domination britannique jusqu'à la naissance de deux États distincts, l'Inde et le Pakistan, le 15 août 1947. Gandhi, attaché à l'unité, n'a pas pu s'opposer à cette partition qui a été marquée par des massacres intercommunautaires et un exode dramatique.

PISTES PÉDAGOGIQUES***Les relations entre Gandhi et le peuple indien***

Une figure iconique pour l'Inde. On relèvera dans le témoignage de Bengali Jaïn les différents noms qu'a reçus Mohandas Karamchand Gandhi durant sa vie ou à titre posthume, tous correspondant à des réalités différentes et complémentaires : *Gandhidji*, *Bapu*, *Mahatma*, « père de la nation indienne ». On repérera et commentera les images et les paroles qui illustrent le rapport entre les Indiens et Gandhi. Bengali Jaïn parle de « l'instinct » qui permet à Gandhi de comprendre le peuple. De très nombreuses images le montrent entouré par une foule admirative et enthousiaste : pendant la « marche du sel », entre Ahmedabad et la mer (1930), au moment de l'arrivée de son train dans les villages, ou encore lors des prières publiques au cours desquelles il se réfère à la Bhagavad-Gita, l'un des principaux textes sacrés de l'hindouisme, aux poèmes de Tagore, mais aussi à la Bible, aux Évangiles ou au Coran... L'assistance se presse et réclame un « darçan », c'est-à-dire la possibilité de voir son héros. Il y a là un lien presque charnel entre Gandhi et les Indiens, qu'exprime le diminutif de *Gandhidji* ou le nom affectueux de *Bapu* (père).

Le titre de *mahatma* (la grande âme) renvoie plutôt à la religion hindouiste tandis que « père de la nation » est une reconnaissance posthume de son rôle politique. Selon Bengali Jaïn, Gandhi était considéré comme un véritable saint dans les villages. Il est en effet profondément religieux (alors que Nehru est athée) et croit

aux vertus d'une civilisation fondée sur des idéaux moraux. Les hindous croient en la réincarnation des âmes; se réincarner n'est pas le but ultime de la vie, il faut au contraire mettre fin au cycle des morts et des renaissances (*samsara*) pour s'unir avec le divin ou *brahman* (l'absolu). Dans cette perspective, il faut se libérer du poids des désirs qui empêchent cette union. Gandhi s'inscrit dans la tradition des hommes « deux fois nés » ayant franchi des étapes spirituelles, qui passent notamment par la chasteté (à laquelle Gandhi s'astreint à partir de l'âge de 37 ans). Il fonde un *ashram* (ermitage), comme ceux qui veulent transmettre à leurs disciples un enseignement, et lorsqu'il se dépouille, vivant en sandales et en *khadi* de coton, tenant à la main son bâton de marche, il représente pour ses compatriotes la figure du renonçant, le *sannyasin* qui mendie sur les routes. Le titre de « grande âme » recouvre donc cette facette du personnage. Ce dépouillement et cet ascétisme n'ont pas pour but, comme dans la religion chrétienne, de racheter les fautes. Gandhi ne se sacrifie pas mais accomplit un cheminement personnel en accord avec les conceptions de l'hindouisme. Bien plus, il confère à ce cheminement personnel un sens politique et une dimension collective. Il sait mobiliser les masses indiennes contre le régime colonial et travaille à la fois à la libération de l'Inde de la tutelle britannique et à sa propre libération. Au-delà de l'indépendance, il aspire en effet à surmonter les antagonismes sociaux et religieux de son pays.

Selon le témoignage de Bengali Jaïn, les musulmans sont bouleversés par la mort de Gandhi. Une affection qui n'a pas toujours été aussi évidente. En effet, la coloration religieuse hindoue de la lutte menée par Gandhi, le fait qu'il soit considéré comme un saint homme hindou ainsi que son hostilité à la partition de l'Inde et à la création d'un Pakistan à majorité musulmane ont éveillé la suspicion des musulmans. Mais la tolérance fondamentale de Gandhi et sa sollicitude envers les musulmans lui valent de la reconnaissance: face au déferlement de violences intercommunautaires au Bengale et au Pendjab après la partition, il aura recours au moyen de pression qu'est la grève de la faim pour rétablir le calme (du 1^{er} au 4 septembre 1947 à Calcutta, du 13 au 18 janvier 1948 à Delhi). Gandhi joua un rôle de protecteur des musulmans indiens.

• **Un quasi-unanimisme.** Cette capacité à incarner en sa personne des traditions différentes fait de Gandhi un homme de synthèse mais aussi un pragmatique. Ses adversaires, notamment Winston Churchill, qui lui reproche d'avoir défié la puissance britannique, ou l'ancien vice-roi des Indes, Sir Archibald Wavell, mettent en avant son habileté, voire sa roublardise. De même, avec beaucoup de sens politique, il pousse Nehru à la direction du parti du Congrès puis à la tête du gouvernement intérimaire chargé de préparer l'indépendance en 1946. Nehru devient Premier ministre de l'Inde indépendante, c'est un homme influencé par le socialisme et qui est anglicisé. Gandhi, qui ne s'est jamais expliqué sur ce choix, ne désignera pas un fils spirituel à son image mais un homme plus moderne que lui.

Baucoup des compatriotes de Gandhi ont de sérieuses divergences politiques avec lui et considèrent certaines de ses initiatives comme les excentricités d'un vieux sage. Cependant, estime et respect dominant, tant l'emprise de Gandhi est considérable sur la nation indienne. Ce quasi-unanimité ne couvre toutefois pas le courant fondamentaliste hindou auquel appartiennent l'assassin de Gandhi et ses complices, qui reprochent au vieux leader sa tolérance envers les musulmans et qui, paradoxalement, le rendent responsable de la partition de l'Inde.

Les rapports entre l'Inde et l'empire britannique

• **Un empire affaibli.** Le film illustre les niveaux de développement économique de l'Inde et du Royaume-Uni dans l'entre-deux-guerres ainsi que le rôle de l'Inde pour l'empire britannique. Des milliers de rouets tournent à la demande de Gandhi; dans son *ashram*, on déroule de longues toiles qui ont été tissées sur des métiers de bois: c'est l'image d'une Inde rurale où la mécanisation est absente, l'Inde des 500 000 villages pour laquelle Gandhi veut un développement qu'il pense équilibré, entre la misère dégradante et les excès d'une société industrielle fondée sur la consommation.

Les rapports économiques entre l'Inde et le Royaume-Uni sont ceux d'une métropole avec sa colonie: cette dernière fournit une matière première bon marché, le coton, qui est transformé au Royaume-Uni en filé et en tissu que la colonie achète. En incitant les Indiens à filer et à tisser leurs propres cotonnades, Gandhi menace directement l'économie britannique, laquelle commence, en 1931, à ressentir les effets de la grande crise qui a débuté aux États-Unis en 1929.

Cependant, à cette époque, l'Inde s'est aussi dotée d'une industrie textile à Bombay et à Kanpur tandis que les Japonais, les Allemands et les Américains vendent dans le pays de plus en plus de biens manufacturés, entamant ainsi le monopole commercial anglais. C'est donc à un système économique affaibli que s'attaque Gandhi. L'empire est de moins en moins une source de revenus pour la Couronne à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

• **L'Inde dans l'entre-deux-guerres: carte d'identité.** La population est de 338 000 habitants en 1931. 90% de la population est rurale.

L'empire des Indes comprend deux types de territoires: onze provinces en administration directe (*British India*), regroupant 256 millions de personnes, et 662 principautés (*Indian State*, l'Inde des Maharadjahs) comptant plus de 80 millions de sujets.

Le vice-roi exerce son autorité sur les deux ensembles. Le *Government of India Act* de 1935 donne l'essentiel des pouvoirs aux fonctionnaires britanniques mais une élite indienne est associée à la direction des affaires dans le cadre de gouvernements provinciaux autonomes (ce que Gandhi et Nehru condamnent).

Comment 46 millions d'Anglais ont-ils gouverné quelque 350 millions d'Indiens? En s'appuyant sur:

- un corps de fonctionnaires recrutés par concours, l'ICS (*Indian Civil Service*), qu'une minorité d'Indiens aisés a pu rejoindre (ce corps est constitué de 40 % d'autochtones vers 1930) ;
- une magistrature largement indienne ;
- une armée anglo-indienne de 180 000 hommes dont un tiers seulement de Britanniques, qui occupent tous les postes d'officiers supérieurs.
- un réseau ferré, qui reste encore celui de l'Inde contemporaine, constitué de 70 000 km de voies en 1940.
- le télégraphe et les postes pour la liaison avec la métropole.

• **Entre crispation et ouverture dans les années 1940.** La Seconde Guerre mondiale est une période de durcissement des positions des différents acteurs. En 1942, par l'intermédiaire d'un médiateur travailliste, Stafford Cripps, le Premier ministre britannique Winston Churchill promet à l'Inde le statut de dominion en échange d'un engagement dans le conflit mondial aux côtés des alliés, l'indépendance ne devant être accordée qu'après la fin des hostilités afin d'éviter une invasion du territoire par les Japonais. Cette offre est rejetée par le parti du Congrès, qui refuse de participer, aux côtés des Britanniques, à la défense de la liberté démocratique dans le monde si cette liberté est refusée à l'Inde. Gandhi et Nehru, qui lancent un appel à la désobéissance civile et à la résistance passive pour le maintien de la neutralité (mouvement *Quit India*, « Quittez l'Inde ! »), sont internés en août 1942, ainsi que des milliers d'indépendantistes. Ils ne sont libérés qu'en 1944, le gouvernement redoutant que Gandhi, très affaibli par une grève de la faim de vingt et un jours en 1943, ne meure en prison, une mort qui pourrait soulever l'Inde entière.

Le gouvernement travailliste de l'après-guerre, dirigé par Clement Attlee (1945-1951), est déterminé à régler au plus vite la question de l'Inde, d'accorder l'indépendance et d'organiser le retrait britannique, en tentant d'éviter une explosion de violences et de maintenir des liens privilégiés au sein du Commonwealth. Sa difficulté est de trouver des interlocuteurs représentatifs. Or, le parti du Congrès prétend représenter tous les Indiens tandis qu'Ali Jinnah, chef de la Ligue musulmane, fait preuve d'intransigeance en exigeant un Pakistan indépendant. Les pourparlers s'enlisent.

• **Le drame de la partition.** À l'aide d'une carte, on précisera la répartition géographique des populations musulmanes : quelque 100 millions de personnes au lendemain de la guerre, soit le quart de la population, qui vivent essentiellement dans le Nord-Ouest, dans les provinces qui donneront son nom au futur Pakistan (voir plus loin, le paragraphe sur Ali Jinnah), mais aussi dans le Nord-Est, dans une partie du Bengale. Cette répartition pose trois problèmes :

- le problème de la discontinuité territoriale d'un État musulman indépendant (en 1971 le Bengale oriental se séparera du Pakistan et deviendra le Bangladesh) ;
- le problème des minorités hindoues et sikh du Pendjab ;

– le problème de la division du Bengale où les musulmans vivent majoritairement à l'est et les hindous à l'ouest mais dans une étroite dépendance (Calcutta constitue le seul port d'exportation et détient l'industrie du jute tandis que le Bengale oriental musulman cultive cette fibre...). Dès août 1946, des massacres, commis tant par des hindous que par des musulmans, ont lieu à Calcutta, faisant 4 000 victimes.

Ces questions épineuses sont tranchées par les Britanniques qui envoient en Inde un nouveau vice-roi, lord Mountbatten, entré en fonction le 22 mars 1947. Le Bengale est divisé entre l'Inde et le Pakistan, sa partie orientale est associée au Pendjab (alors que, hormis la religion, ni la langue, ni la culture ne lient les populations de ces deux provinces éloignées de 1 500 km). Ali Jinnah doit, malgré lui, accepter ce plan qui ne crée pas le grand Pakistan dont il a rêvé et Gandhi renonce à s'y opposer, même si la partition de l'Inde est un déchirement pour lui. L'idée de division est, en effet, admise par les dirigeants du parti du Congrès et par le porte-parole des six millions de sikhs. On la justifie par le souci d'éviter une effusion de sang. L'*Indian Independence Bill*, voté par le Parlement britannique en juillet, entre en vigueur le 15 août 1947 et consacre la naissance des deux États. Le film montre les cérémonies du 16 août 1947 à Delhi et à Karachi, devenues capitales des deux nouveaux États. On fera reconnaître le drapeau indien (trois bandes horizontales, safran, blanche et verte, avec, au milieu de la bande blanche, une roue solaire) et le drapeau du nouveau Pakistan, agité par un orateur à la tribune (un tiers blanc, deux tiers vert avec un croissant et une étoile blanche).

Loin d'apaiser les tensions par une nette opération chirurgicale, comme l'avait plaidé Jinnah, la partition a des conséquences dramatiques : des transferts massifs de population et des massacres, qui ont essentiellement lieu au Pendjab et qui sont commis par toutes les communautés, hindoue, musulmane et sikh. Les estimations du nombre des victimes oscillent entre 250 000 tués (estimation de l'historien britannique Moon en 1962) et 500 000 (estimation de l'Indien Koshla en 1949) ; 7,5 millions de musulmans fuient vers le Pakistan et 10 millions d'hindous et de sikhs se réfugient en Inde.

Les principaux leaders indépendantistes

Le film présente les trois chefs de file historiques que sont Gandhi, Ali Jinnah et Nehru. On fera synthétiser les informations biographiques qui y sont apportées et on les complètera par une recherche documentaire.

- **Mohandas Karamchand Gandhi (1869-1948)**. Il est né à Porbandar, dans une famille commerçante du Kathiawar (actuel Gujarat, dans le Nord-Ouest de l'Inde) dont certains des membres ont été ministres des maharadjahs de la région. De 1888 à 1891, il poursuit des études de droit en Angleterre, où il est admis au barreau de Londres. De 1893 à 1914, il séjourne en Afrique du Sud (Union sud-africaine), alors dominion britannique où les dirigeants afrikaners locaux

appliquent des politiques discriminatoires à l'encontre des Noirs et des immigrés indiens. Ces années, marquées par la guerre des Boers (1899-1902), et consacrées à la défense de la communauté indienne, sont déterminantes pour sa formation politique et philosophique (influence de Léon Tolstoï, avec qui il correspond, de John Ruskin ou Henry David Thoreau). Il élabore alors la méthode de résistance non violente, qu'il dénomme *satyāgraha* (de *satya*, « vérité » et *āgraha*, « attachement obstiné »).

De retour en Inde, où il est déjà célèbre pour son action en Afrique du Sud (il y a connu l'emprisonnement mais aussi des victoires), il fonde un *ashram* près d'Ahmedabad, défend les planteurs d'indigo du Bihar ou les ouvriers du textile contre les industriels britanniques. La fin de la Première Guerre mondiale est l'occasion d'exprimer ses revendications d'autonomie pour l'Inde (il le fait d'autant plus facilement qu'il avait appelé à soutenir l'effort de guerre anglais). Le 6 avril 1919, il organise une grande manifestation où les Indiens cessent le travail (*hartal*) : sa méthode de la résistance passive est donc appliquée à l'échelle du pays. Après le massacre d'Amristar (13 avril 1919), Gandhi fait cesser cette campagne plutôt que de risquer de voir le sang couler à nouveau.

En 1920, il rejoint le parti du Congrès pour initier une politique de non-coopération (dans l'administration, les écoles coloniales...) et de boycott des produits anglais. Cet ancien parti de notables, fondé dans les années 1880 (naissance officielle en 1885) à l'initiative anglaise, s'ouvre alors aux masses et devient, à partir de 1929, un instrument de lutte pour l'indépendance (et non plus pour l'autonomie). Souvent considéré comme hégémonique par des formations rivales (la Ligue musulmane), il porte néanmoins la marque de Gandhi, qui a formé la première génération de ses dirigeants, tels Jawaharlal Nehru ou Vallabhbhai Patel. Très rapidement, Gandhi abandonne la présidence du parti, même s'il continue de lancer des campagnes de désobéissance civile (« marche du sel », en 1930 ; *Quit India*, en 1942) et de mener des négociations au nom du Congrès (conférence de la Table ronde, en 1931). Cela lui permet de conserver une certaine indépendance d'action et de prôner des changements sociaux (notamment en faveur des intouchables, qu'il appelle *harijans*, les « enfants de Dieu ») ou un rapprochement entre musulmans et hindous. Ces engagements montrent que sa vision de la marche vers l'indépendance ne se borne pas à la seule lutte contre la présence britannique.

Plus d'un demi-siècle après son assassinat par un fondamentaliste hindou (30 janvier 1948), Gandhi reste une personnalité de référence, en Inde et dans le monde. Si le pays n'a pas appliqué les orientations économiques traditionalistes qu'il avait voulu lui imprimer, Gandhi reste, selon les mots de l'historien Claude Markovits, « l'instance suprême de légitimation » sur la scène politique indienne.

• **Ali Jinnah (1876-1948)**. Il est issu d'une famille de commerçants de Bombay et poursuit des études de droit en Angleterre où il est avocat du barreau de

Londres. Il est d'abord membre du parti du Congrès, où il préconise alors l'unité entre les hindous et les musulmans, mais il est hostile à la stratégie de désobéissance civile adoptée sous l'influence de Gandhi dans les années 1920. Il quitte donc le Congrès en 1920 et reprend, en 1934, la présidence de l'*All Indian Muslim League* (AIML), dite Ligue musulmane, fondée en 1906 par des notables bengalis. Ce parti, surtout implanté au Pendjab, au Bengale et au Sind, demande la garantie des droits des musulmans et va progressivement exiger la formation d'un État musulman séparé: le Pakistan. Ce nom est formé d'un assemblage de lettres issues des noms des territoires qui doivent le composer: Pendjab, Afghanistan, Kashmir, Sind et «stan» pour Baloutchistan. Ali Jinnah défend l'idée qu'en Inde les musulmans forment une nation et non pas une minorité: «On a toujours fait l'erreur de considérer les musulmans comme une minorité [...]. Les musulmans sont une nation dans tous les sens du terme [...]. Si le gouvernement britannique est sérieux et veut sincèrement établir la paix et le bonheur des hommes du sous-continent, la seule voie qui nous soit ouverte, à nous tous, est de permettre aux différentes nations de se constituer en foyers distincts en divisant l'Inde en États nationaux autonomes.» (Discours de Lahore, le 22 mars 1940.)

C'est avec détermination et inflexibilité qu'Ali Jinnah négocie avec lord Mountbatten, pressant ce dernier d'accepter la partition, incontournable et urgente à ses yeux, tout en maintenant secrète une maladie incurable qui devait l'emporter peu de temps après l'indépendance du Pakistan.

• **Jawaharlal Nehru (1889-1964).** Né à Allahabad et issu d'une famille de brahmanes, ce qui lui vaut le surnom de « Pandit Nehru » (du sanskrit *pandita*, « lettré »), il est le fils de Motilal Nehru, qui a été l'un des dirigeants du parti du Congrès au début du XX^e siècle. Il reçoit une éducation à la fois traditionnelle (il connaît le sanskrit) et occidentalisée puisqu'il poursuit des études en Angleterre (Arrow et Cambridge) et devient, lui aussi, avocat du barreau anglais. Il rencontre Gandhi en 1916 et se considère comme son disciple, même s'il diffère de son aîné par ses idées socialisantes et modernistes (laïcité, volonté d'industrialiser son pays). Comme Gandhi, il s'expose beaucoup dans la lutte pour l'indépendance, ce qui lui vaut d'être souvent emprisonné (neuf années au total), et bénéficie d'une grande popularité dans le pays. Il représente la tendance de gauche du parti du Congrès et forme, en 1946, le gouvernement intérimaire qui doit préparer l'indépendance. Il joue alors un rôle essentiel dans les ultimes négociations mais se voit opposer le refus d'Ali Jinnah à sa proposition de surreprésenter les musulmans dans le gouvernement indépendant pour éviter la partition. Il se résout donc à cette partition et devient le Premier ministre de l'Inde indépendante, d'août 1947 jusqu'à sa mort, le 27 mai 1964.

Alliant pragmatisme et volontarisme, il met en place un pouvoir central fort (dirigeant directement l'armement, les chemins de fer et le nucléaire) et une économie planifiée, axée sur le développement de l'industrie des biens d'équipement.

Avec les instances législatives, il promeut la laïcité et abolit l'intouchabilité (Constitution de 1950) mais ne cherche pas à imposer des mesures autoritaires concernant l'abolition des castes. Sur la scène internationale, il est l'un des principaux initiateurs de la politique de non-alignement (conférence de Bandung, 1955 ; mouvement des non-alignés, qui tient sa première conférence en 1961, à Belgrade). Sous son mandat, les relations demeurent tendues avec le Pakistan (annexion du Cachemire en 1957) et s'enveniment avec la Chine, à propos d'un territoire frontalier revendiqué tant par la Chine que par l'Inde.

Nehru est le père d'Indira Gandhi (qui tient ce nom de son époux et non d'une relation de parenté avec le Mahatma), qui devient Premier ministre de l'Union indienne en 1966.

Fiche élève, T^{le} : l'indépendance de l'Inde, chronologie

En vous appuyant sur le film, indiquez les dates (ou périodes) auxquelles se sont produits les événements cités.

Faits	Dates ou périodes
Massacre d'Amritsar, au Pendjab : les Britanniques ouvrent le feu sur une manifestation pacifique de nationalistes indiens.	
À la tête du parti du Congrès, Gandhi lance une campagne de désobéissance civile et de boycott des produits textiles britanniques.	
Partant de son <i>ashram</i> (ermitage) d'Ahmedabad, Gandhi entreprend la « marche du sel », suivie par une foule toujours plus nombreuse, pour s'opposer au monopole britannique sur le sel.	
Gandhi participe à Londres à la conférence dite de la Table ronde, qui est un échec, les Britanniques se montrant plus disposés à entretenir les divisions (entre les princes, les minorités religieuses...) plutôt qu'à organiser un transfert du pouvoir.	
Adoption par les Britanniques de l' <i>India act</i> , qui accorde une autonomie aux provinces, dotées chacune d'un gouvernement et d'une assemblée de représentants élus, les finances et la défense restant notamment du ressort du vice-roi des Indes.	
Les travaillistes, qui accèdent au pouvoir au Royaume-Uni, ouvrent des négociations en Inde pour faire évoluer le statut du pays.	
Le dernier vice-roi, lord Mountbatten, arrive en Inde pour préparer le retrait britannique et mener les négociations avec les leaders indépendantistes, essentiellement Ali Jinnah pour la Ligue musulmane et Nehru pour le parti du Congrès.	
Proclamation de l'indépendance de l'Inde et du Pakistan.	
Tensions intercommunautaires, massacres et exode de populations (hindous et sikhs vers l'Inde, musulmans vers le Pakistan).	
Assassinat de Gandhi par un fondamentaliste hindou.	

Correction

Massacre d'Amritsar : **13 avril 1919**/À la tête du parti du Congrès, Gandhi lance une campagne de désobéissance civile et de boycott des textiles britanniques : **début des années 1920**/Début de la « marche du sel » : **12 mars 1930**/Conférence dite de la Table ronde, à Londres : **1931**/*Government of India Act* : **1935**/Ouverture de négociations sur l'évolution du statut de l'Inde : **1945**/Arrivée en Inde de lord Mountbatten, dernier vice-roi : **mars 1947**/Proclamation de l'indépendance de l'Inde et du Pakistan : **15 août 1947**/Tensions intercommunautaires, massacres et exode de populations entre l'Inde et le Pakistan : **fin 1947**/Assassinat de Gandhi par un fondamentaliste hindou : **30 janvier 1948**.

Trois Familles en Inde

Construit à partir d'entretiens d'Indiens filmés dans leur cadre de vie, *Trois Familles en Inde* brosse le portrait croisé de trois familles qu'opposent leurs origines sociales, leurs conditions de vie et de travail ainsi que, parfois aussi, leurs religions. L'une, hindoue d'obédience jaine et issue d'une haute caste, vit dans un quartier résidentiel de Bombay, où elle tient un commerce de détail prospère. Formée de Tamouls *dalits* (ex-intouchables), l'autre appartient à la paysannerie moyenne du sud-est de l'Inde. La troisième, de confession musulmane, habite dans un quartier populaire d'une grande ville du nord. Si, au-delà de leurs différences, ces trois familles partagent la façon de définir leur identité – à la fois par la caste et par la religion –, les témoignages montrent que les traditions (telles que le mariage arrangé) ne sont pas vécues de la même manière selon les milieux, les sexes ou les générations. À l'heure du « village global », ce documentaire suggère ainsi les limites des mutations indiennes dans le champ des mentalités.

PISTES PÉDAGOGIQUES

Inde des villes, Inde des champs

Il s'agira de caractériser quelques types de paysages indiens.

- Après avoir rappelé qu'en Inde la population urbaine ne représente que 28 % de la population totale tandis que le pays compte des agglomérations géantes comme Bombay (18 millions d'habitants), on comparera les images tournées en extérieur à Bombay et à Kanpur (séquences « Localisation des trois familles » et « La famille de M. Wasi, des citoyens modestes »). On dressera la liste des points communs des deux villes. Ainsi, les thèmes suivants pourront être dégagés :

- celui de « l'Asie des foules ». Comment apparaissent les rues de chacune des villes ? On y observe une grande animation liée à la foule, au bruit, aux couleurs et à l'agitation ;

– celui des « moyens de transport adaptés ». On identifiera la diversité des modes de transport utilisés (voitures, mais surtout bicyclettes, deux-roues motorisés, rickshaws à traction humaine ou mécanique, petits fourgons utilitaires). Quel est leur point commun ? De petite taille et souvent bon marché, ils se faufilent entre les étalages, les vaches sacrées, et se révèlent adaptés tant au milieu urbain qu'au niveau de vie des habitants ;

– celui des « petits métiers de rue ». On relèvera les formes d'activité économique qui occupent l'espace : étals de produits frais à Bombay, étalages de produits indéterminés sur des nattes ou des couvertures posées à même le sol à Kanpur au milieu d'épaves de camions. Introduire ici la notion d'« économie informelle », et souligner l'importance de la récupération et du recyclage dans l'économie indienne ;

– celui des « formes d'habitat contrastées ». On repérera la diversité du bâti urbain, entre petits immeubles inachevés et dégradés de deux ou trois étages, baraques faites de matériaux de récupération, et immeubles modernes. On définira le terme de *slum* ou de *bustee*, noms usuels des bidonvilles du sous-continent indien. À l'aide de quelques arrêts sur image, on décrira également l'état de l'équipement urbain (chaussées non goudronnées, anarchie des fils électriques...).

• On complètera ce travail par une description du village de la famille rurale, caractéristique du paysage de plaine littorale de l'Asie des moussons (relief plat, végétation de climat tropical, canaux d'irrigation...).

L'Inde, une mosaïque culturelle

Il s'agira de souligner la force de l'identité communautaire en Inde, fondée sur la religion et la caste.

• **Le rôle de la religion.** On insistera sur le rôle de la religion, qui est à la fois facteur d'unité et de diversité. Par-delà la diversité des confessions, on dégagera l'importance que tous accordent à la religion : « Vous savez, la statue de Ganesh est partout ! » ; y compris l'Indien communiste : « En Inde, les gens ont une foi très forte. La religion est une question très importante. » On relèvera également ce qui, à l'image, manifeste l'importance de la religion, en l'occurrence hindoue (les vaches sacrées arpentant les rues...). Qu'attendent les Indiens de ces rites ? On distinguera l'attitude du musulman marxiste, pour qui l'islam procure « un sentiment de réconfort », de celle des hindous ou des jaïns, dans une relation d'échange avec leurs divinités : « Si vous voulez avoir du succès, vous devez juste prier pour Ganesh et vous l'obtiendrez », explique le commerçant, justifiant par là la réputation des jaïns pour le sens des affaires ainsi que leur effective surreprésentation dans les milieux économiques et politiques. De son côté, l'agriculteur hindou présente la fête de Pongal en ces termes : « On prie les dieux pour que la nouvelle saison soit bonne. »

• **La diversité religieuse.** On relèvera les symboles, rites et objets de culte qui caractérisent les différentes religions. Après avoir rappelé la domination de l'hindouisme (religion de plus de 82 % de la population indienne), on rapprochera l'hindouisme de la famille rurale du jaïnisme de la famille marchande, qui en est une variante, et qui compte environ 4 millions de fidèles. On relèvera quelques symboles, comme l'éléphant (qui représente Ganesh), la svastika, qui orne le mur d'enceinte du temple pour évoquer la course du Soleil, et que l'on retrouve dessinée avec du riz (et dont s'est inspiré Hitler, en la dévoyant, pour dessiner la croix gammée du nazisme, mais en l'entourant d'un cercle rouge et en l'orientant à 45°). On expliquera le geste des jaïns qui couvrent leur bouche et leur nez d'un tissu afin d'éviter le risque de tuer, en les respirant, des insectes minuscules. On éclairera ce geste par le credo fondamental des jaïns, la non-violence, qui a inspiré Gandhi (même s'il a trouvé des références également dans d'autres courants religieux ou philosophiques). On distinguera le *tilak*, marque ocre portée par le commerçant lorsqu'il se rend au temple en signe de dévotion, et le *bindi*, point rouge porté par de nombreuses femmes hindoues et dont le sens religieux est atténué. Aux gestes de prière et au décor bariolé des temples et autels hindous (mains jointes en un *namaste*, flammes, statues colorées...), l'on opposera le rituel dépouillé des musulmans, qui se déchaussent avant de se prosterner dans la salle de prières de la mosquée.

• **La caste.** Elle constitue un autre pilier de la vie sociale en Inde. On définira le système de caste, dominé par quatre grandes castes, ou *varnas* (parmi lesquelles les brahmanes), doublé de milliers de *jatis*, groupes endogames et linguistiques, héritages de la division de la société en fonction des origines géographiques et des métiers. On confrontera les propos de l'agriculteur et du jeune commerçant de Bombay pour interroger l'affaiblissement du système (séquence « Les castes »). À partir du témoignage de l'agriculteur, issu des *dalits* (ex-intouchables), situés même hors castes, on définira la manière dont les *dalits* étaient, du temps de son père, encore exclus de la société, voués aux tâches subalternes, considérés comme impurs et, donc, intouchables. L'intouchabilité a été abolie en 1950 et les basses castes font l'objet d'une politique de discrimination positive pour leur faciliter l'accès à des secteurs professionnels. Toutefois, le système des castes continue de jouer un rôle dans l'organisation sociale et les mentalités. On rapprochera les propos de Kaliémoti (« Maintenant il y a l'égalité. Mais, au fond de leur cœur, il y a encore cette idée de ne pas toucher. ») au très fort attachement à leur haute caste, celle des katchis, exprimé par les membres de la famille de Bombay.

• **Des identités multiples.** On opposera la scène inaugurale dans le film, avec l'hymne national et le drapeau indien flottant, ainsi que le portrait de Nehru et d'Indira Gandhi (séquence « La famille de Kaliémoti, paysannerie

moyenne») – qui manifestent la force du sentiment national – aux limites de cette identité révélées par les entretiens. Cette identité nationale est-elle, en effet, clairement revendiquée par les personnes interrogées? Tandis que l'un des membres de la famille de Bombay affirme sa double appartenance nationale et religieuse (indienne et jaïne), un autre ajoute l'identité de caste (« nous sommes *jains* katchis»). De son côté, la femme de la famille rurale avoue: « Moi, je ne connais que le Tamil Nadu (un Etat du Sud), je connais pas l'Inde », et son mari d'exposer son attachement aux traditions de sa région.

Le poids des traditions

Il s'agira de distinguer les attitudes face aux traditions selon les milieux sociaux, les sexes, les générations et les convictions.

- **L'importance des traditions.** On soulignera avant tout l'importance des traditions dans la vie quotidienne en distinguant, par exemple, dans les soins apportés au bébé de la famille aisée de Bombay (séquence « Un niveau de vie élevé »), les éléments traditionnels (massage avec du lait d'amande fait à la main, emmaillotement) et les éléments de modernité occidentale (couches jetables, jouet musical). En comparant la manière de se présenter qu'ont le père de la famille de Bombay et la mère de la famille rurale (séquences « La famille Shah » et « La famille de Kaliémoti »), que tout oppose par ailleurs, on mettra au jour un point commun: l'usage des photographies familiales encadrées qui inscrivent chaque personne dans une lignée.

- **Les mariages arrangés.** On soulèvera la question des mariages arrangés (séquences « Le mariage » et « Les castes »), qui constituent la norme en Inde. Après avoir défini leur logique communautaire, au croisement de la caste et de la religion, on dégagera, derrière le consensus, la diversité des attitudes des personnes interrogées. Quels sont les éléments qui distinguent implicitement, à leurs yeux, le mariage arrangé du mariage forcé? À l'exception de la femme de l'agriculteur, les uns et les autres prennent soin de préciser que les familles se connaissaient, et que les futurs ont été présentés et consultés. Dans la famille aisée de Bombay, cependant, on distinguera la défense laconique de la coutume chez les parents (« il faut ajuster [sous-entendu: la caste et la religion], sinon il n'y a pas d'issue ») de celle du jeune couple, qui semble avoir besoin de se justifier longuement en invoquant l'argument des modes de vie. On réfléchira à la cause possible de ce malaise chez un jeune couple pris entre deux modèles, celui du mariage arrangé et celui du mariage d'amour. À l'inverse, on remarquera la plus grande ouverture de l'agriculteur que l'on cherchera à expliquer par son origine (il est issu des intouchables et aurait, pour ses enfants, tout intérêt à un mariage avec un membre d'une caste différente).

• **La place des femmes dans la société indienne.** À partir de l'ensemble du documentaire, on repérera d'abord la répartition des rôles dans chacune des trois familles. Qui parle des questions domestiques? Qui parle de ce qui ne relève pas de la maison? Pourquoi? Que cela nous apprend-il sur la répartition des tâches entre les sexes? On relèvera le déficit de filles en Inde (estimé à 30 millions), d'abord dans le commentaire, puis dans le récit de la femme de l'agriculteur (le rejet par le père de son premier enfant, une fille, qui plus est «noire», couleur de peau renvoyant à l'impureté), enfin la force et la cruauté d'un préjugé qu'explique en partie la tradition de la dot (séquence «La condition des femmes»). On distinguera la position de la femme musulmane, qui porte à contrecœur la «*burqa*» (à distinguer du simple voile, *hidjab*) que lui impose sa communauté, tout en étant bénévole dans une association de défense des femmes.

Les mutations économiques

Il s'agira de repérer les formes de modernisation économiques de l'Inde.

• **De la boutique au supermarché.** On comparera les techniques commerciales de la boutique actuelle de la famille de Bombay (séquence «La famille Shah») avec celles projetées par l'un des fils (séquence «Traditions et mutations»). On opposera ainsi l'univers du magasin traditionnel (main-d'œuvre nombreuse, guichets multipliés, confection artisanale des emballages) à la «culture des centres commerciaux» introduite par des géants de la distribution comme l'américain Walmart et à laquelle le jeune diplômé veut s'adapter (réduction du personnel, codes-barres, self-service, chariots, caisses enregistreuses). On relèvera l'origine et le contexte de cette mutation en évoquant la notion de «mondialisation» ou de «globalisation».

• **La modernisation agricole et ses limites.** À partir de la séquence sur l'exploitation agricole de la région de Pondichéry (séquence «La famille de Kalié-moti, paysannerie moyenne»), qui mélange cultures vivrières (riz, lentilles) et commerciales (canne à sucre), on repérera les techniques modernes (pompe pour l'irrigation, tracteur, multiplication des variétés de riz). On évoquera ainsi les formes mais aussi les limites de la «révolution verte» dans une liste que l'on n'hésitera pas à compléter (persistance de la traction animale, importance du travail familial, mais aussi dégradation de l'environnement avec le pompage excessif ou l'abus des pesticides, inégalités régionales et problème non résolu de la sous-alimentation qui touche encore 200 millions d'Indiens).

• **Des champs à l'usine.** À partir de la séquence sur le travail en usine (séquence «Les revenus de la famille paysanne»), on dégagera les causes, les formes et les enjeux de l'essor industriel indien, fortement lié aux petites entreprises. Qu'est-ce qui explique la localisation de cette usine dans la région? Qu'est-ce qui, dans le film, tend à accréditer cette idée d'une main-d'œuvre bon marché et réputée docile? Que produit l'usine dans laquelle travaillent

les deux frères ? Pour quelle entreprise cette usine travaille-t-elle ? À qui les biens sont-ils destinés ? On fera ici le lien avec les processus de la mondialisation et l'émergence d'une classe moyenne indienne. On complétera cette analyse en évoquant avec les élèves d'autres secteurs économiques performants tels que l'informatique, le service (« *call centers* ») ou l'industrie pharmaceutique, auxquels l'on opposera le déclin d'industries textiles qui touche par exemple la ville de Kanpur.

Fiche élève, 5^e : Inde, entre richesse et pauvreté

Cet exercice amènera les élèves à observer et classer les indices concernant les conditions de vie de chacune des trois familles indiennes du documentaire. Il les invitera également à faire le lien avec la manière qu'a chacune d'envisager l'avenir, entre assurance, espoir et résignation. Il permettra, en conclusion, d'éclairer la notion de développement, qui prend en compte non seulement le niveau de vie mais aussi le niveau d'éducation et l'état de santé.

Questions

1. Complétez le tableau ci-dessous.
2. En vous aidant des informations que vous aurez rassemblées, rédigez un paragraphe décrivant les conditions de vie de l'une des familles au choix, ainsi que ses rêves et ses projets.
3. À partir du tableau, quels liens peut-on établir entre richesse matérielle, nombre d'enfants et niveau d'éducation ?

	Famille de Bombay	Famille de Kanpur	Famille de la région de Pondichéry
Milieu social			
Type d'habitat			
Type et taille du logement			
Équipement domestique			
Mobilier et ustensiles			
Structure familiale (nombre d'enfants, taille du foyer)			
Accès à l'éducation			

Corrigé

1. Le tableau complété

	Famille de Bombay	Famille de Kanpur	Famille de la région de Pondichéry
Milieu social	Classe moyenne urbaine	Classe populaire urbaine	Paysannerie moyenne, qui vit de façon traditionnelle, très frugale, mais dispose de plus d'aisance que la paysannerie pauvre
Type d'habitat	Quartier résidentiel Immeuble moderne	Quartier populaire très dense	Village
Type et taille du logement	Vaste appartement (plusieurs pièces)	Petit appartement (une seule pièce)	Maison traditionnelle (une seule pièce à vivre, une pièce pour le culte, la paille est dans la maison pendant la mousson)
Équipement domestique	Cuisine moderne à l'occidentale	Petite cuisine inconmode, alimentée au gaz. Problèmes d'approvisionnement en eau et en électricité	Foyer traditionnel alimenté au bois
Mobilier et ustensiles	Mobilier occidental (lit)	Mobilier réduit (simple lit)	Mobilier réduit (une banquette qui sert aussi de lit au chef de famille), jarres en terre, télévision, pendule
Structure familiale (nombre d'enfants, taille du foyer)	Deux parents, deux enfants ainsi que la belle-fille et le bébé	Deux parents, trois enfants	Deux parents, cinq naissances, deux enfants au domicile
Accès à l'éducation	L'un des fils a fait des études de commerce international à Melbourne (Australie)	La mère regrette de ne pouvoir donner à ses enfants « une éducation convenable dans une bonne école ». Elle évoque son rêve qu'ils « étudient dans une école anglophone »	Il n'est pas question d'éducation

2. Paragraphes décrivant les conditions de vie des familles, ainsi que leurs rêves et leurs projets.

Une famille urbaine de la classe moyenne. La famille occupe un vaste appartement situé dans un quartier résidentiel de la capitale économique de l'Inde,

Bombay. Le cadre de vie rassemble tous les signes de l'aisance matérielle de la famille en termes d'habitat (vaste, fonctionnel), d'équipement (moderne, selon les normes occidentales) et de domesticité (nombreuse). Les propos comme l'attitude de la mère révèlent l'attachement de cette femme au confort et à la propreté. Elle voit sa vie et celle des siens comme une réussite dont elle est pleinement satisfaite. Son fils a des projets d'expansion et de modernisation de l'entreprise familiale.

Une famille urbaine des classes populaires. La famille habite un quartier urbain dense et dégradé (étroitesse des rues, état délabré de la chaussée comme des bâtiments). La mère insiste, avec le sourire, sur les problèmes urbains : à l'exiguïté du logement s'ajoutent les difficultés d'approvisionnement en eau et en électricité. La famille connaît également des ennuis liés au chômage du père, ancien ouvrier du textile sans emploi depuis quatre ans, qui a toutefois des projets de reconversion, car il se prépare à ouvrir une petite boutique. La famille semble dans une position précaire, à la limite de la pauvreté. Cette situation contrarie les rêves de la mère quant à l'éducation de ses enfants ainsi que son désir de disposer d'un logement plus grand qui leur appartienne.

Une famille rurale, entre aisance et pauvreté. Le cadre de vie mêle indices d'aisance matérielle (comme le tracteur) ou au contraire de pauvreté (le confort sommaire de la maison ; les repas, constitués surtout de riz gluant ; la mère de famille qui achète dans la boutique du gouvernement des aliments de base subventionnés par l'État). Ce partage des dépenses semble refléter la priorité donnée à l'investissement dans l'exploitation agricole, domaine de l'homme, tandis que la maisonnée, domaine davantage réservé à la femme, semble sacrifiée. Les deux garçons cherchent dans le travail en usine des ressources dont la mère dit avoir besoin. L'un semble vouloir s'échapper de l'exploitation tandis que l'autre compte la reprendre et avoir la fierté de conduire le tracteur. La mère a des espoirs, pour ses enfants uniquement (maison en pierre avec un étage, et mariage).

3. Les liens que l'on peut établir entre richesse matérielle, nombre d'enfants et niveau d'éducation.

La famille villageoise se caractérise par la fécondité la plus élevée (4 grossesses et 5 enfants), la famille de Bombay par la fécondité la plus basse (2 enfants), la famille populaire de Kanpur se trouvant dans une position moyenne (3 enfants). Plusieurs facteurs d'explication peuvent intervenir. Un niveau d'éducation féminine peu élevé et des enfants représentant des bras et une assurance vieillesse pour les parents dans une société agricole peuvent expliquer une descendance nombreuse, sans oublier le rôle des coutumes. À l'inverse, la famille aisée se présente comme le reflet du succès de la politique indienne de « planning familial » (promotion de la famille idéale limitée à deux enfants). Enfin, si la première famille ne semble pas parler d'éducation, qui est manifestement perçue comme

quelque chose d'inaccessible (« Je ne suis pas éduquée », dit Katénamba), la deuxième souligne toute la valeur qu'elle lui accorde, l'un des fils ayant fait des études de commerce international en Australie. De son côté, la mère de la famille de Kanpur évoque avec amertume son rêve, non réalisé faute d'argent, « que [s]es enfants étudient dans une école anglophone et deviennent quelque chose ». Le grand soin apporté par la jeune fille à ses devoirs atteste l'importance que sa famille accorde à l'instruction.

Bengale, vert espérance

Le développement de l'Inde passe nécessairement par celui de ses campagnes. En 1966, année de grave sécheresse, plus de 100 millions d'Indiens sont touchés par la famine, obligeant le pays à importer deux années de suite 10 millions de tonnes de céréales ; cet événement est à l'origine de la Révolution verte qui, dès 1977, permet à l'Inde de devenir exportatrice de céréales. Avec 72 % de la population totale, les ruraux représentent l'immense majorité de la population indienne ; parmi eux, les agriculteurs sont les plus nombreux : ils représentent 58 % des actifs en 2006 ; c'est dans les villages, au cœur des espaces et des populations rurales, que l'on constate aujourd'hui le mieux les progrès techniques, économiques et sociaux réalisés par l'Inde depuis quarante ans. Des résultats souvent spectaculaires, mais qui ne sont pas encore généralisés à l'échelle du pays. *Bengale, vert espérance* présente les objectifs et les conséquences de la Révolution verte. Au Bengale-Occidental, les agriculteurs ne représentent que 44 % des actifs ; ils sont donc proportionnellement moins nombreux que dans l'ensemble du pays en raison des progrès de l'agriculture qui nécessite moins de bras qu'ailleurs. Le film éclaire également les spécificités de cet État, dirigé par les communistes à partir de 1977. Ceux-ci ont initié une réforme agraire qui a redistribué les terres et permis d'aider les plus démunis afin de contrecarrer le système de castes. Le bilan y est probant, mais à nuancer. L'autosuffisance alimentaire est aujourd'hui assurée au Bengale-Occidental. Les cultures s'y sont diversifiées, les rendements nettement améliorés, mais tous les agriculteurs ne bénéficient pas des techniques agricoles modernes, et nombre d'entre eux ont encore un niveau de vie très bas tandis que des problèmes environnementaux se posent.

PISTES PÉDAGOGIQUES

La Révolution verte en Inde

- Avec des élèves de 5^e, en réinvestissant les acquis du programme d'histoire-géographie de 6^e, rappeler en quoi consistent les techniques traditionnelles de l'irrigation.
- Différencier agriculture intensive (hauts rendements), pratiquée par M. Ghoche, et agriculture extensive (bas rendements) des petits paysans,

lesquels témoignent aussi dans le film. Expliquer la notion de « rendement », souvent évoquée par le propriétaire aisé – ce que produit une terre par unité de surface, l’hectare, et par an.

- Rappeler le régime des moussons en Inde afin de comprendre la nécessité d’irriguer pendant la saison sèche ; il s’agit de vents d’été qui soufflent du sud-ouest, donc du golfe du Bengale et s’engouffrent, chargés de précipitations, dans « le couloir de la mousson », c’est-à-dire dans la vallée du Gange et de l’Indus. En hiver, la mousson est un vent froid et sec qui souffle du nord au sud du sous-continent indien. La durée de la saison sèche est de six à neuf mois.

- Visionner la séquence « La Révolution verte autour de Katwa », les élèves ayant pour consigne d’observer les techniques utilisées depuis la mise en œuvre de la politique volontariste de modernisation agricole qu’est la Révolution verte. Quelles sont les techniques modernes employées ? M. Ghoche ne fait-il pas référence à des risques dans l’utilisation abusive des produits chimiques ? (Risque de stériliser la terre sans une bonne connaissance des doses appropriées.) D’un point de vue social, quelles limites de la Révolution verte apparaissent dans les propos de M. Ghoche et dans la séquence « L’agriculture traditionnelle » ? (Techniques et matériels trop onéreux pour les paysans pauvres, en dépit des subventions accordées au Bengale-Occidental aux paysans des « plus basses castes »).

- Dans un travail de recherche en CDI et de synthèse, les élèves sont invités à mettre en évidence par plusieurs arguments le fait que l’Inde ait atteint l’autosuffisance alimentaire (rendements, nombre des récoltes, étendues irriguées, diversification des productions). Ils chercheront également à illustrer les limites de la Révolution verte d’un point de vue environnemental : en effet, il est désormais mis en évidence que, dans certaines régions comme le Pendjab, la productivité décline en raison des pratiques culturelles employées. Dès 1968, Monkombu Sambasivan Swaminathan, l’agronome considéré comme le père de la Révolution verte, avait déclaré au Congrès de la science indienne : « L’irrigation sans dispositif de drainage risque de rendre les sols alcalins ou salins. Et l’usage excessif des pesticides et des herbicides peut perturber l’équilibre biologique. » Depuis la fin des années 1990, le même Dr Swaminathan soutient l’idée d’une « Révolution doublement verte » qui permette d’augmenter la productivité : en optimisant les possibilités naturelles des écosystèmes (favoriser des cultures peu gourmandes en eau et des combinaisons de plantes fertilisantes par exemple) ; et en facilitant la diffusion des savoirs.

Fiche élève, 5^e : le développement agricole au Bengale-Occidental

1. Quelles sont les techniques agricoles mises en œuvre dans les deux systèmes agricoles : agriculture extensive et agriculture intensive ?

	Techniques traditionnelles de l'agriculture extensive	Techniques modernes de l'agriculture intensive
Outils		
Engrais		
Pesticides		
Irrigation		
Types de semences		

- En utilisant la notion de « rendement », expliquez la différence entre agriculture extensive et agriculture intensive.
- En résumé, présentez en quoi consiste la Révolution verte.
- Quels sont les résultats de la Révolution verte : pour les rendements, pour le nombre de récoltes, pour le nombre des agriculteurs, pour la diversification des productions, pour l'autosuffisance alimentaire du pays ?
- Sur quoi s'appuie la réforme agraire au Bengale-Occidental ?

	Les mesures adoptées	Réussites ou limites
Aide aux plus démunis		
Redistribution des terres		

- Pourquoi peut-on affirmer que la Révolution verte accroît les différences sociales dans les campagnes et qu'elle suscite des problèmes environnementaux ?

Fiche élève, 2^{de} : nourrir les hommes

À partir du film et de l'article « Pas si rose, la Révolution verte ! » (voir « Complément »), répondez aux questions suivantes :

- Identifiez la nature des deux documents.
- Comment a-t-on pu obtenir la multiplication des rendements « par trois » dans l'exploitation de M. Ghoche ?
- Quelles sont les limites sociales de la Révolution verte ?
- Relevez les facteurs d'appauvrissement des terres en Inde aujourd'hui et les conséquences sociales de cette situation.
- Construisez une réponse organisée répondant au sujet suivant : « La Révolution verte en Inde, conséquences et limites de cette voie de développement. »

Proposition de correction (plan détaillé) pour la question n° 5

- Introduction. Rappeler la situation de l'Inde en 1966-1967 (famines) ;
- Une politique agricole volontariste alliée à des recherches agronomiques a permis l'introduction de nouvelles techniques agraires (mécanisation, irrigation, sélection des semences, intrants chimiques que sont les fertilisants et les pesticides). Ainsi, l'Inde a pu augmenter considérablement sa production agricole et s'affranchir de sa dépendance à l'égard des pays étrangers.

- La Révolution verte a favorisé le développement régional (urbanisation, organisation d'un système éducatif, élévation du niveau de vie). Ce faisant, elle a aussi accru les différences sociales (permanence des méthodes traditionnelles chez les paysans pauvres, endettement et exode rural).
- La Révolution verte a appauvri les sols : utilisation excessive d'engrais et de pesticides, salinisation des sols mal drainés, épuisement des nappes phréatiques en raison du recul des cultures sèches et, en conséquence, baisse des rendements.
- Conclusion. De nombreux chercheurs préconisent aujourd'hui un retour à des pratiques plus respectueuses des équilibres écologiques qui favorisent un développement durable.

COMPLÉMENT

« Pas si rose, la Révolution verte ! »

« En Inde, la Révolution verte a peut-être enrichi le Pendjab, mais elle ruine les terres et les petits paysans, acculés à s'endetter et à migrer vers les villes.

Le soleil tombe sur l'horizon lorsque Ram Pal commence à raconter son histoire. « Que la terre s'ouvre et nous engloutisse ! Mes quatre hectares sont stériles tellement ils sont gorgés d'eau. Partout des mauvaises herbes. J'ai trois bouches à nourrir et 1 100 dollars de dettes à rembourser. » À 60 ans, ce paysan du village de Kalawala, au Pendjab, en est réduit à aller en ville pour faire des travaux de force payés à la journée.

Comme tant d'autres, il a été happé par la crise agraire. Dans cet État du nord de l'Inde, l'un des plus riches greniers du pays, de nombreux paysans risquent aujourd'hui de perdre tout moyen de subsistance. Lentement, les terres deviennent stériles à cause des pratiques culturales employées pour doper les rendements.

Au Pendjab, le revenu moyen a été multiplié par plus de sept en vingt ans

Il y a quarante ans, l'État s'est lancé dans une révolution agraire visant à accroître la productivité, la fameuse Révolution verte. Il fallait absolument garantir la sécurité alimentaire du pays, et donc réduire la dépendance de l'Inde à l'égard des importations venues d'Occident, qui s'élevaient à 10 millions de tonnes en 1967. Pendant les deux décennies qui ont suivi la Révolution verte, la productivité agricole au Pendjab s'est accrue d'environ 6% par an. Au milieu des années 1980, les rendements du blé et du riz avaient triplé.

Incontestablement, cette révolution a fait du Pendjab, où 70% de la population active travaille dans l'agriculture et les secteurs voisins, l'un des États les plus riches de l'Inde. Le revenu annuel par tête (en prix courants) est passé de 60 dollars en 1980-1981 à 440 dollars en 1997-1998, soit un niveau bien au-dessus de la moyenne nationale de 240 dollars.

Mais il y a un revers à cette prospérité. Toujours soucieux de produire plus, les agriculteurs ont abusé des engrais chimiques et des pesticides, changé les

assolements et puisé sans réserve dans les nappes phréatiques. Dès la fin des années 1960, le père de la Révolution verte, M. Swaminathan, avait tiré la sonnette d'alarme. « L'irrigation sans dispositif de drainage risque de rendre les sols alcalins ou salins¹. Et l'usage excessif des pesticides et des herbicides peut perturber l'équilibre biologique », avait-il prévenu devant le Congrès de la science indienne en 1968.

Mais ses mises en garde n'ont pas été entendues. Aujourd'hui, les sols sont en piteux état ; le niveau des nappes phréatiques a baissé dans les districts centraux ; dans d'autres, les terres, mal drainées et subissant des moussons très violentes, sont saturées d'eau. Et si aucun rapport officiel n'a encore signalé que l'exode rural s'amplifiait ni que les rendements déclinaient, plusieurs études récentes ont montré que le taux de croissance de la productivité agricole était en baisse dans la plupart des régions du Pendjab.

« La Révolution verte n'était pas une stratégie intégrale mais au contraire très réductrice, estime Pramod Kumar, directeur de l'Institut pour le développement et la communication, basé au Pendjab. Les pratiques non durables auxquelles elle a donné lieu ont appauvri les sols et les gens. »

Selon un rapport officiel, l'usage croissant des engrais chimiques (5 000 tonnes utilisées en 1960-1961 ; 1,3 million de tonnes en 1998-1999) a provoqué dans les sols de graves déficiences en oligo-éléments. De plus, privées de matière organique, les espèces vivantes comme les bactéries, les champignons ou les vers de terre, se sont faites beaucoup moins nombreuses ou ont totalement disparu. « Puisque le sol a perdu son aptitude naturelle à nourrir les cultures, il faut bien continuer à ajouter des engrais ! s'exclame Jitender Pal Singh, agriculteur du district de Ropar. Et bien sûr, le coût de production augmente. » Celui de la tonne de blé a presque triplé en douze ans, passant de 30 dollars en 1984-1985 à 80 dollars en 1997-1998.

Dans le même temps, le passage de cultures économes en eau, comme les légumineuses, au blé et au riz a mis les nappes phréatiques à rude épreuve. « Les paysans sèment le riz en mai pour pouvoir récolter avant le 1er septembre, date à laquelle l'État cesse de garantir les prix d'achat. Or, durant cette saison chaude, il faut beaucoup d'eau », explique S. P. Mittal, directeur scientifique de l'Institut de recherche central sur la conservation des sols et de l'eau de Chandigarh, la capitale du Pendjab. De fait, le niveau de la nappe phréatique a baissé de 1 à 3 mètres sur plus de 75 % du territoire de l'État.

¹ Nécessaire pour les cultures, l'irrigation, peut avoir des conséquences néfastes pour les sols. Si l'eau apportée ne pénètre pas assez profondément dans les sols, l'évaporation, très active sous climat tropical, engendre un dépôt des sels contenus naturellement dans cette eau ; une croûte saline se forme dans les couches superficielles du sol et finit par le stériliser. Un drainage insuffisant engendre la remontée de la nappe phréatique au niveau des racines des plantes. Les sels présents dans l'eau d'irrigation, évacuée vers la nappe se retrouvent alors trop près des plantes et le sel tue les cultures. Ces deux mécanismes sont à l'origine de la salinisation des sols.

Par ailleurs, le manque d'efficacité des infrastructures de drainage et les mous-sons ont gorgé d'eau 2 350 km² de terres, estime un rapport de 1999. Beaucoup de paysans ont ainsi été contraints d'émigrer vers les villes où ils se font hommes de peine, ou de solliciter l'aide de l'État en attendant que la terre retrouve sa fertilité, ce qui demandera plusieurs années.

1,5 million d'hectares seraient déjà dégradés. Si la tendance se poursuit, les rendements moyens par hectare vont décroître, tandis que les engrais, toujours plus nécessaires, feront monter les coûts de production. Une équation mortelle pour les petits paysans, qui possèdent plus de la moitié des 1,2 million de fermes du Pendjab. Plusieurs enquêtes ont montré que pour continuer à produire, la majorité des agriculteurs du Pendjab s'endettent à court terme à des taux d'intérêt très élevés. Du coup, en dix ans, selon une étude réalisée en 1999 par l'université du Pendjab, le taux de suicide des paysans a quadruplé alors qu'il baisse dans le reste de l'Inde.

Face à l'aggravation de la crise, diverses mesures ont été proposées. Selon le très respecté S. K. Sinha, du Conseil indien de la recherche agricole, l'une des plus urgentes serait de réduire la salinité des sols. Il préconise aussi d'inciter les agriculteurs à choisir l'agriculture biologique, à utiliser des engrais organiques et à réduire leur dépendance à l'égard de cultures trop gourmandes en eau. »

DASGUPTA Kumkum, journaliste basée à New Delhi,
collaboratrice du bimensuel écologique et scientifique *Down to Earth*.
Courrier de l'Unesco, janvier 2001.

Calcutta, perspectives d'avenir

Calcutta, dont le nom officiel est Kolkata depuis 2001, est située dans le nord-est de l'Inde, dans l'État du Bengale-Occidental dont elle est la capitale ; la mégapole occupe un site fluvial à environ 150 km de l'océan Indien sur l'Hooghly, le bras méridional du delta du Gange. Il s'agit d'un ancien comptoir colonial fondé par la Compagnie des Indes orientales en 1690. Passée sous domination britannique en 1757, Calcutta reste la capitale des Indes britanniques de 1772 à 1911, année où Delhi le devient à son tour (Fort William témoigne aujourd'hui de ce passé). La prospérité de la ville repose alors sur le commerce du coton, du thé, des soieries, de l'indigo et du jute ; la présence de gisements de minerai de fer et de charbon est à l'origine d'une sidérurgie dans les années 1920. La ville connaît un déclin lorsqu'en 1947 la partition lui fait perdre son principal débouché commercial (une partie du Bengale devient alors le Pakistan oriental, aujourd'hui Bangladesh) et entraîne des déplacements massifs de population (elle doit accueillir des millions de réfugiés hindous qui fuient le nouvel État).

Kolkata comprend 4,5 millions d'habitants dans la ville même, sans sa banlieue, et 14,3 millions dans l'agglomération (2005). Elle compte donc parmi les principales villes du monde pour le nombre d'habitants et occupe le premier rang

mondial pour la densité de population (24 760 hab/km²). Son port, qui a été déplacé vers le sud (site de Haldia) en raison de l'envasement du fleuve, a vu son trafic passer de 9 millions de tonnes dans les années 1980 à 55 millions en 2006-2007, les principaux produits échangés étant du pétrole et ses dérivés, du charbon et des engrais. Aujourd'hui, encore une soixantaine d'usines de jute subsistent sur les rives de l'Hooghly et assurent 80 % de la production indienne de ce textile ; si on ajoute des usines de papeteries, de produits chimiques et de peaux, on comprend mieux les causes de la très grande pollution de l'air et des eaux de l'Hooghly, véritable égout à ciel ouvert...

Le film, qui recourt à la palette infographique pour distinguer différents espaces, permet de comprendre l'origine des ségrégations spatiales mais aussi de les nuancer puisqu'une des caractéristiques des villes indiennes est la coexistence de la grande misère (se reporter à l'action de Mère Térésa dans les mouroirs de Calcutta) et de la grande richesse.

PISTES PÉDAGOGIQUES

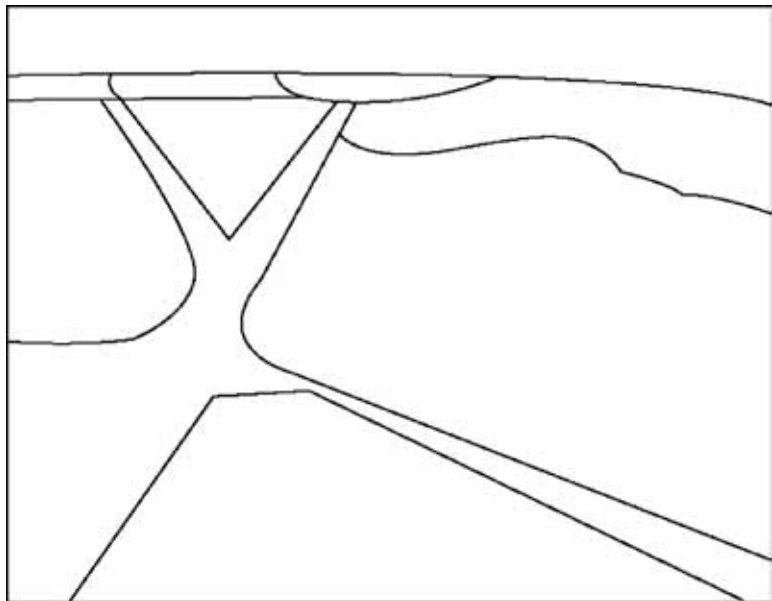
On rappellera que la population urbaine ne représente que 28 % de la population totale du pays. Cependant, l'Inde compte trois métropoles géantes, qui figurent parmi les huit les plus peuplées du monde : Bombay (plus de 18 millions d'habitants), New Delhi (15 millions) et Calcutta (14,3 millions). On dressera le portrait de cette dernière, ville chargée d'histoire et extrêmement dynamique, métropole aux inégalités sociales criantes, à la population dense, mêlée, théâtre d'un ballet continu de véhicules divers et polluants. Les élèves relèveront dans le film ce qui a trait à la description des populations et de leurs modes de vie (contraste des situations sociales, des conditions d'existence...), aux activités (en les classant selon une partition secteur secondaire/secteur tertiaire), aux quartiers. Pour cette lecture de l'organisation de l'espace et du paysage urbain, une fiche sera fournie aux collégiens.

Fiche élève, 5^e : Calcutta, des quartiers et des hommes

1. Sur ce croquis du paysage de Calcutta tel qu'il est vu dans le film, replacer les différents quartiers étudiés et les nommer à l'aide de flèches. Colorier les différentes zones, comme dans le paysage du reportage, établir une légende et donner un titre au croquis.

Titre :

Légende



2. Complétez ce tableau en y inscrivant les caractéristiques des quartiers évoqués.

	Les activités, les fonctions urbaines	L'habitat et ses évolutions (éventuellement ce qui change)	Les hommes qui y vivent
Le parc anglais du Maiden			
Le quartier européen des affaires			
Le quartier indien de Barabazar			
La banlieue d'Howrah			
Le quartier d'habitation			

Adaptation de la fiche élève pour la classe de 2^{de}

Le film permet de dépasser la seule question de la localisation des quartiers pour aborder des questions relatives aux logiques sociales caractéristiques d'une mégapole d'un pays en développement.

- **Réaliser un modèle géographique**, inspiré du travail d'Emmanuel Eliot dans la revue *Mappemonde* de janvier 2003 (« Chorotype de la métropole portuaire d'Asie du Sud »), qui mettra en évidence le noyau dual de la cité-comptoir coloniale et les dynamiques de structuration urbaine, en prenant en compte des dimensions spatiales et temporelles.

- **La cité-comptoir, modèle de ville duelle**. Le comptoir d'origine colonial correspond à une organisation duelle de l'espace : le port et les ouvriers d'une part, la ville européenne de l'autre. Les premières images du film soulignent cette dualité rendue manifeste par deux frontières : le parc du Maiden et le fleuve, qui isolent la banlieue industrielle d'Howrah des quartiers coloniaux. Cette dualité sera indiquée sur la première trame modèle.

Les fonctions des quartiers opposés seront indiquées en légende :

- fonction de loisir : le poumon vert du Maiden ;
- fonction politique : le siège de l'État du Bengale-Occidental dans le vieux centre administratif ;
- fonction économique avec les banques dans les vieilles maisons coloniales, les bureaux de change. Ce quartier est en mutation (restauration des vieilles demeures coloniales, panneaux publicitaires, immeubles de verre). La croissance économique, liée à l'entrée de l'Inde dans le processus de mondialisation, est évoquée par un homme d'affaires qui parle de « croissance phénoménale » ; on peut dater le début de la croissance rapide indienne du début des années 1990, quand l'État a adopté des principes libéraux en rupture avec la tradition d'interventionnisme ;
- fonction de production industrielle à Howrah. On mentionnera une industrie vétuste héritée de la période coloniale (faire observer les bâtiments et les machines hors d'âge de l'usine de jute) ;
- fonction commerciale traditionnelle (commerce de bouche et de détail) du quartier populaire de Barabazar (« On y survit avec une poignée de roupies. ») ;
- des quartiers d'habitat mixte à la périphérie.

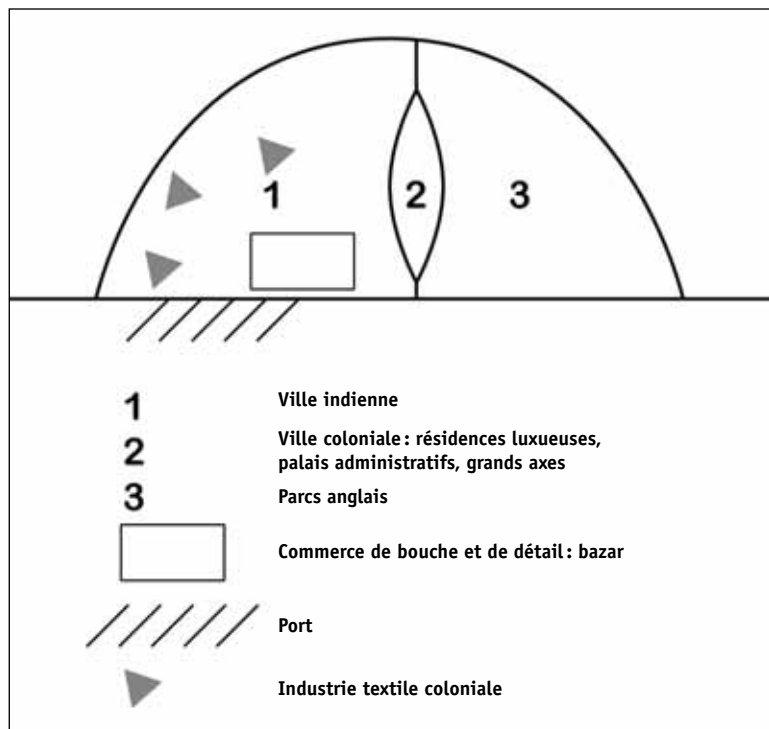
- **Éléments de brouillage du modèle ségréatif**. Une deuxième trame mettra en place ce qui complexifie l'apparente simplicité de la ville duelle :

- trame socio-religieuse : le maillage communautaire concerne toute la ville, quartiers musulmans et quartiers hindous coexistant plus ou moins pacifiquement (les propos convenus du commerçant de Barabazar sont à nuancer) ;
- trame sociale : dans les quartiers d'habitat mixte, on indiquera des îlots de richesse (illustrés par la propriété du riche avocat d'affaires) et des îlots de pauvreté accueillant les nouveaux venus de l'exode rural (témoignage du maçon).

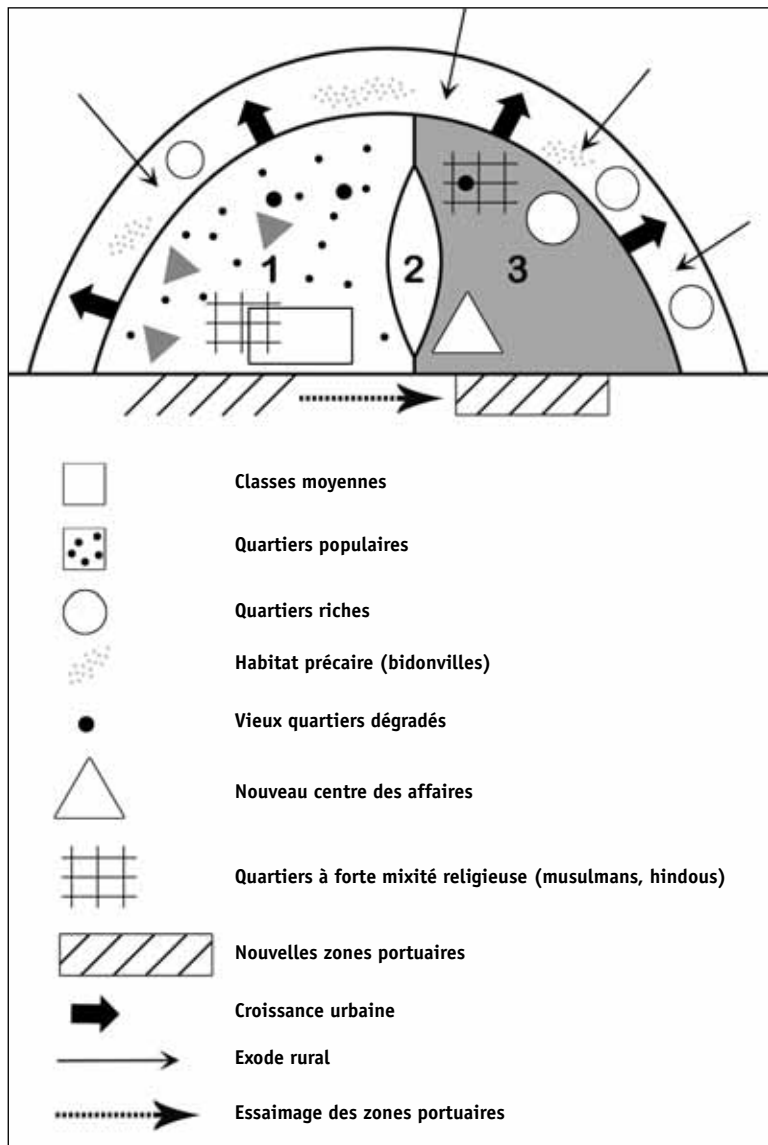
• **Afflux de nouveaux urbains.** On finira par l'indication de l'exode rural afin de prendre en compte la croissance rapide de l'agglomération. Tous ces éléments de structuration constituent des microterritoires très compartimentés mais moins séparés que dans les mégapoles occidentales qui isolent davantage les exclus des privilégiés.

Ségrégation spatiale, héritée de la période coloniale, et coexistences sociales à Calcutta

Les héritages coloniaux



La mégapole indienne aujourd'hui



COMPLÉMENT

Calcutta, la ville vertige

« Calcutta : énorme fourmilière de 12 millions d'habitants. Cette affluence donne un gigantesque conglomérat de 3 000 bidonvilles qui pénètrent jusqu'au cœur de la cité, s'agrippent aux pieds des grandes bâtisses plus anglaises que nature avec leurs tons pastel et leurs perrons à colonnes et envahissent même les terrasses des immeubles. Comme des furoncles sur un corps malsain.

Étrange et attachante ville, caractérisée par une crasse omniprésente qui recouvre tout de gris, ainsi que les croassements de ses milliers de corbeaux. Où tout semble vouloir pourrir sur pied avant même d'être achevé. Où les peintures s'écaillent et les murs se lézardent à cause de cette mousson qui laisse à ses habitants des souvenirs hallucinés : "Vous n'avez rien vu de Calcutta, m'a-t-on dit, si vous n'avez connu la mousson. Les murs suintent d'humidité dans les maisons. Garder une allumette au sec devient un exploit, les centrales électriques disjonctent les unes après les autres, les égouts débordent et les gamins s'y noient..." Étrange, enfin, d'y voir, chaque nuit, des milliers de citoyens camper sur les trottoirs souvent devant de grandes demeures désertes et claquemurées (quoique, depuis les années 1980, le ramdam provoqué par les journalistes occidentaux autour de ce phénomène aurait eu pour conséquence de l'excentrer). [...] Ce qui frappe ensuite à Calcutta, ce sont les encombrements. L'aspect fanatique des foules, en plein jour, opposé à l'inquiétante torpeur des nuits pleines de dangers. Sous les arcades de Chowringhee Road, les flots humains se croisent sans paraître se voir, tandis que sur la chaussée les véhicules les plus disparates se foncent dessus avec la dernière des énergies : autobus rouges, comme à Londres, mais ici ils penchent... et taxis jaunes, comme à New York. Tramways vétustes et camions peinturlurés bousculent des zébus qui errent selon leurs humeurs, barbotant aux étals de légumes, se contentant souvent d'une feuille de journal dénichée dans un tonneau rouillé... calèches victoriennes où s'entassaient des femmes rieuses... et les *rickshaws* (pousse-pousse) tirés par des hommes aux jarrets d'acier, aux côtes saillantes et aux regards hébétés qui triment, trop souvent, des familles entières de patriciens trop gras, trop bien mis et qui ont toujours l'air de sortir d'un repas où ils auraient trop mangé. Ou leurs enfants : des écoliers vêtus d'uniformes impeccables qui affichent des mines blasées.

De tout le pays, Calcutta est la ville où les écarts entre les revenus sont les plus vertigineux. Alipore, le quartier résidentiel de ces grandes familles, pour la plupart des descendants de maharajahs reconvertis dans l'industrie ou la finance, se donne des faux airs de Neuilly, lèpre sur les murs en sus. Et je n'ai jamais vu une ville où il y ait tant de placards publicitaires appelant à l'investissement, à l'épargne, et vantant les bons et loyaux services de telle ou telle banque. »

DE BASCHER Nicole, © *Croissance*, n° 375, octobre 1994, pp. 47-48.

Pelling, sous le toit du monde

Ce film est consacré à une région isolée du nord de l'Inde, le Sikkim, un ancien royaume bouddhiste annexé par l'Inde en 1975 (une des vieilles femmes qui casse les cailloux évoque « le temps du roi »). C'est l'un des plus petits États de l'Union indienne (0,21 % du territoire) ; situé au nord de l'État indien du Bengale-Occidental, il est frontalier du Népal (à l'ouest), du Tibet (au nord et à l'est), et du Bouthan (au sud-est). 75 % de la population est d'origine népalaise. Les densités humaines y sont basses (76 hab/km², selon les données du recensement de 2001) par rapport à la moyenne indienne (324 hab/km², selon les mêmes sources) en raison de l'altitude : le Sikkim est un pays de vallées isolées du reste du monde. Le film est l'occasion de lire un paysage de montagne. Trois espaces distincts ont été retenus : la forêt, la rivière Rangeet et le versant humanisé de la vallée. La problématique essentielle du documentaire est celle de l'enclavement, phénomène qui explique le faible niveau de vie des populations et les multiples problèmes engendrés par l'isolement (retard agricole, éducation assurée par un monastère bouddhique, condition misérable des habitants, électrification récente et incomplète des villages). L'isolement est cependant une raison de l'attraction exercée sur les touristes, séduits par les superbes paysages des contreforts de l'Himalaya. Le film évoque d'ailleurs le Kangchenjunga (8 585 m), qui domine au nord la vallée où se trouve le village de Pelling.

Ce village perché sur les contreforts de l'Himalaya est situé dans le sud-ouest du Sikkim. Ici, c'est l'enclavement qui pénalise le développement de la vallée. Pourtant, les villageois mettent en valeur ces espaces contraignants. Accoutumés aux pentes depuis longtemps avec les cultures en terrasses, ils s'engagent dans la culture d'agrumes. Il n'y a pas d'aéroport au Sikkim, le plus proche étant celui de Bagdogra au Bengale-Occidental, à 125 km de Gangtok, la capitale du Sikkim, avec laquelle la liaison aérienne n'est possible qu'en hélicoptère. L'essentiel des communications est assuré par des jeeps et des minibus qui relient les villages. La route en construction filmée est celle qui suit la vallée de la Rangeet et mène vers le Bengale-Occidental, au sud.

PISTES PÉDAGOGIQUES

L'Homme s'adapte aux conditions naturelles et met en valeur l'espace

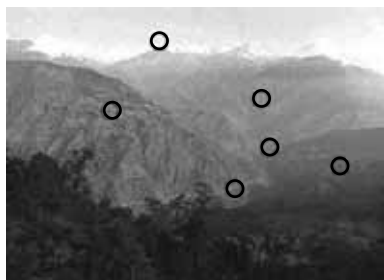
- **Les idées-forces.** Après un premier visionnage, dégager avec les élèves les lignes forces du document : définition de l'espace et conditions d'adaptation des hommes.
- **Grille d'analyse.** Définir ensuite une grille de lecture-analyse, à remplir au cours d'un deuxième visionnage. La réalisation de la grille peut se faire en classe ou être préparée sur une fiche. Elle peut être remplie par groupes en procédant périodiquement à des arrêts sur image pour prendre le temps de synthétiser les informations.

1. Définition de l'espace : apportez des précisions concernant l'altitude, les données climatiques, l'accessibilité, le type d'habitat.
2. Dans quel milieu de vie le village de Pelling est-il situé ? Quels types de contraintes s'y exercent ?
3. Quelles mises en valeur ? (Reliez entre eux les bons éléments.)

Sur les pentes •	• Attrait touristique
Grâce aux torrents •	• Plantation d'agrumes
Dans la forêt •	• Culture en terrasse
Haut sommet (plus de 8 500 m) •	• Centrales électriques
4. Quels types de plantes sont cultivés ?
5. Degré de développement de la vallée.
 - En quoi le mauvais état de la route pose-t-il problème ?
 - Qu'est-ce que l'enclavement ?
 - Comment cette question peut-elle être en partie réglée, d'après le documentaire ?

Fiche élève, 6^e, 5^e : Pelling l'enclavée

1. À partir du paysage présenté dans le film et de la légende ci-dessous, complétez ce croquis :



- a. Massif de l'Himalaya :
le Kangchenjunga culmine à 8585 m
- b. La rivière
- c. La forêt
- d. La zone d'habitat dispersé de Pelling
- e. Les cultures en terrasses
- f. La seule voie d'accès

2. Les différents types d'activités

Activités recensées	Moyens mis en œuvre	Tradition/Modernité
Rivière productrice d'électricité		
Carrière de pierre		
Exploitation de la forêt		
Cultures en terrasses		
Protection de la forêt pour les plantations d'agrumes		
À l'orée de la forêt, plantation de cardamome		

Pondichéry : un passé fertile

Pendant trois siècles, le drapeau français a flotté sur les côtes de Malabar et de Coromandel, dans des villes dont tous les écoliers apprenaient le nom par cœur : Pondichéry, Chandernagor, Yanaon, Karikal et Mahé. Ces « poussières d'empires », emportées par l'irrésistible élan des mouvements d'indépendance après la Seconde Guerre mondiale, ont été rattachées à l'Union indienne (en 1949 pour Chandernagor, en 1954 pour les autres). Pourtant, la présence française n'a pas tout à fait disparu dans l'immense péninsule indienne. C'est à Pondichéry, ancien joyau des comptoirs français, que le réalisateur est parti à la recherche des traces héritées de la présence coloniale de la France. À travers une série de portraits, il dresse l'inventaire des formes actuelles de la présence française dans ce petit territoire enclavé dans l'État du Tamil Nadu. Le film permet de poser la problématique de la présence française dans le monde aujourd'hui ; elle est aujourd'hui à la fois ténue – car en recul évident –, mais aussi vivante en raison des différentes institutions qui maintiennent des liens avec l'ancienne métropole. Ce documentaire montre davantage le multiculturalisme qui caractérise la francophonie contemporaine que la nostalgie d'un passé colonial révolu.

PISTES PÉDAGOGIQUES

La France, puissance moyenne au rayonnement mondial

- Deux cartes peuvent amorcer la problématique :
 - une carte de la France dans le monde présentant l'ancien empire colonial français, en distinguant les territoires acquis à l'époque moderne et dont relève Pondichéry, de ceux acquis au XIX^e siècle (en Afrique et en Indochine) ;
 - une carte du sud de l'Union indienne présentant les quatre enclaves qui constituent aujourd'hui le « territoire de Pondichéry » ; cette ville est en effet, depuis 1963, la capitale d'un territoire éclaté comprenant trois autres anciens comptoirs français : Mahé, sur la côte occidentale de l'océan Indien, enclavé dans l'État du Kerala (à la même latitude que Pondichéry) ; Karikal, à 170 km au sud de Pondichéry, enclavé dans l'État du Tamil Nadu ; Yanaon enfin, à 840 km au nord-est de Pondichéry, enclavé dans l'État d'Andhra Pradesh (Chandernagor a choisi en 1949 l'intégration à l'Inde et fait partie de l'agglomération de Calcutta, aujourd'hui Kolkata). Ce territoire autonome de Pondichéry a, dans l'Union indienne, son propre gouvernement et sa propre assemblée.
- Puis, relever le caractère ponctuel de la présence française en expliquant ce qu'était un comptoir colonial : port où sont concentrées les marchandises coloniales destinées à l'exportation ; Pondichéry a aussi joué le rôle d'escale pour la route vers l'Indochine française. Expliquer que, pour la métropole (terme à définir également), Pondichéry n'était donc pas une colonie de peuplement comme l'a été l'Algérie ; les Français qui y vivaient étaient des commerçants, des soldats. Ce rappel de vocabulaire est utile avant de visionner le film.

- La première séquence du documentaire (« Les traces de l'empire ») constitue un excellent point de départ pour poser la problématique qui structure l'ensemble du film : que reste-t-il à Pondichéry des deux cents quarante années d'administration française ?

Des traces fossilisées

- **Les vestiges du passé.** La première étape invite les élèves à relever les traces de la présence française à Pondichéry. Le documentaire offre de nombreux indices visuels, certains évidents comme ce buste d'une Marianne sur l'étal d'un marchand. Il convient de souligner que ces traces sont en quelque sorte fossilisées. Vestiges d'un passé qui meurt lentement, elles n'ont plus de sens pour la grande majorité des Pondichériens. L'ancienne opposition entre la « ville blanche » des colons et la « ville noire », dans laquelle étaient cantonnés les « indigènes », est à relever. Elle se situe de part et d'autre du grand égout à ciel ouvert qui divise Pondichéry, selon un axe nord-sud. C'est bien d'une bipolarité coloniale classique qu'il s'agit. Repérer le plan régulier de la ville, les rues qui se coupent en angle droit : ces éléments mettent en évidence l'ordre imposé par les colonisateurs qui ont transformé cet ancien village de pêcheurs en comptoir.

- **Une communauté française en recomposition.** La marque la plus évidente de l'ancienne présence de la France est l'existence d'une communauté française à Pondichéry. Les Franco-Pondichériens constituent une microsociété : leurs mœurs sont occidentales mais ils sont largement ouverts à la culture et à la société indienne à laquelle ils sont bien intégrés. La communauté française est désormais peu nombreuse : sur plus de 600 000 habitants à Pondichéry, quelque 600 Français expatriés et 7 000 Français d'origine indienne dont une minorité parle le français quotidiennement. Ces francophones sont surtout les personnes qui travaillent ou étudient dans les institutions françaises de la ville (le consulat, l'Alliance française...) et les élèves du lycée français. Les autres Franco-Pondichériens parlent le tamoul, la langue locale, ou l'anglais ; cependant le français a gardé le statut de langue officielle.

Veiller à faire distinguer aux élèves les nouveaux Français de Pondichéry (installés récemment, pour profiter notamment des faibles coûts et de la bonne qualification de la main-d'œuvre) et la figure de M. Hugues Thomas qui représente les Franco-Pondichériens. De même, les jeunes lycéennes franco-indiennes illustrent le métissage de la société française en raison des migrations internationales : c'est en ce sens que l'on peut parler de communauté française en recomposition ; en revanche, il est évident que la communauté française traditionnelle issue de la période coloniale subit un déclin démographique lié au vieillissement de ses membres.

- **Un peu d'histoire.** Après la première séquence, procéder à un rapide rappel de l'histoire de la colonisation française et de l'intégration des établissements français de l'Inde à l'Union indienne. En 1673, Pondichéry est achetée au sultan de

Bijapur par la Compagnie française des Indes orientales (Compagnie fondée en 1664 par Colbert sur le modèle des compagnies anglaises et hollandaises) qui, en 1685, nomme François Martin « directeur de la côte de Coromandel » pour faire du petit village côtier un établissement aux bases solides. Au XVII^e siècle, le comptoir est disputé entre Français, Anglais et Hollandais qui s'en emparent tour à tour. Au XVIII^e siècle, la ville revient aux Français mais Dupleix, son gouverneur de 1742 à 1754, la défend contre les Anglais en 1748, et elle retombe entre leurs mains en 1778, ce de façon plus ou moins continue jusqu'à la fin du Premier Empire.

À partir de 1816, en effet, le contrôle exercé par les Français n'est plus contesté par d'autres puissances coloniales. Pour la métropole, Pondichéry a pour principal intérêt d'être une escale vers les colonies d'Indochine conquises à la fin du XIX^e siècle. Les établissements français de l'Inde sont dotés d'un député, d'un sénateur, d'un conseil général, de conseils locaux et de municipalités, mais la vie politique y est marquée par la corruption et les fraudes électorales. Tandis que Chandernagor est rétrocédée à l'Union indienne dès 1949, un référendum prévu pour décider du sort de Pondichéry est finalement ajourné, et le parti du Congrès, favorable à l'intégration à l'Inde devenue indépendante, reste minoritaire aux élections municipales. Cependant, la guerre d'Indochine et le phénomène mondial de décolonisation confèrent un caractère inéluctable à la cession à l'Inde des quatre anciens comptoirs restant encore français.

En 1954, alors que la décolonisation de l'Indochine a lieu sous le gouvernement de Pierre Mendès France, Pondichéry est rendue à l'Inde après quelques mois de troubles. Le traité de cession n'est cependant signé que le 8 mai 1956 entre la France et l'Union indienne. En 1963, le traité ayant été enfin ratifié par le parlement français, les Français de Pondichéry doivent choisir entre les nationalités française ou indienne. Ceux qui choisissent de rester français sont les descendants des Indiens qui ont bénéficié d'un décret de 1881. Ce décret instituait le code de l'indigénat (statut inégalitaire entre colons et indigènes), mais donnait aussi la possibilité de devenir français à condition de renoncer au statut personnel ; en Inde cette renonciation au statut personnel était avantageuse pour les personnes qui appartenaient aux basses castes. Les 7 000 Pondichéryens qui optent pour la nationalité française en 1963 sont les descendants de ces « renonçants » du XIX^e siècle. On estime que près de 20 000 descendants des Pondichéryens vivent aujourd'hui en France. Ces questions complexes peuvent être abordées en classe à partir de la séquence du film tournée dans l'ancien cimetière colonial.

• **Des organismes culturels liés à la France.** Quatre institutions en relation avec la France nécessitent une brève mise au point : l'Alliance française, l'École française d'Extrême-Orient, le Lycée français de Pondichéry et l'ashram de Sri Aurobindo. L'Alliance française, évoquée dans la dernière séquence du film, est une association fondée en 1883 par l'ambassadeur Paul Cambon pour « la propagation de la langue

française dans les colonies et à l'étranger». Aujourd'hui, il y a des alliances françaises qui accueillent des étudiants étrangers dans 130 pays. Cette institution de droit privé mais reconnue d'utilité publique est un des vecteurs de la francophonie. L'École française d'Extrême-Orient (EFEO) est une institution fondée en 1898 à Saïgon, dont le siège est transféré à Hanoi en 1900, en Indochine ; après la décolonisation de l'Indochine, un centre est implanté à Pondichéry en 1955 ; les chercheurs y travaillent en linguistique et en archéologie indienne.

Le Lycée français de Pondichéry est l'un des trois établissements du réseau des écoles françaises en Inde (les deux autres étant à Bombay et à Delhi). Il accueille des élèves de la maternelle à la terminale, dont le nombre est en constante diminution depuis quelques années (moins de 1000 pour l'année scolaire 2007-2008). Le film évoque par ailleurs la figure de Sri Aurobindo (1872-1950) et l'*ashram* qu'il a fondé, où l'une des jeunes filles, suivie dans le documentaire, a été éduquée. Fils d'un médecin, cet Indien de Calcutta a étudié à Londres en 1889 et est entré au service du maharadja de Baroda en Inde. Professeur, il étudie les langues indiennes et devient rédacteur d'un journal nationaliste favorable à l'indépendance de l'Inde. En 1908, il est arrêté et incarcéré par les autorités britanniques. La prison est, pour lui, l'occasion de méditer et de pratiquer le yoga. En 1910, il trouve refuge à Pondichéry où son *ashram* devait attirer de nombreux Occidentaux en quête de spiritualité. Après sa mort, en 1950, c'est la femme qui partageait sa vie, une Française, Mirra Alfassa, surnommée « la Mère », qui continue de diriger l'*ashram*, d'y recevoir des disciples et d'y scolariser des élèves auxquels le français est enseigné. Près de Pondichéry, une ville nommée Auroville a vu le jour en 1968 : son architecture exprime la pensée du maître, elle offre un lieu de méditation à tous ceux qui veulent être citoyens du monde mais aussi, il faut bien le reconnaître, à d'anciens routards qui ont cru y trouver l'Inde de leurs utopies.

Fiche élève, 3^e :

la présence française dans le monde, l'exemple de Pondichéry

1. Relevez dans le film les informations qui vous permettent de remplir le tableau ci-dessous.

	Les institutions françaises à Pondichéry	Les traces de l'héritage colonial	Les Français de Pondichéry	Les apports mutuels des cultures indienne et française
Domaine culturel				
Domaine militaire et symboles républicains				
Domaine économique				

2. Vous rédigerez une réponse organisée qui aura pour sujet « La présence française à Pondichéry depuis 1954, héritages et évolutions récentes », en vous appuyant, notamment, sur le document qui suit (voir « Complément », pp. XX).

Proposition de corrigés

1. Le tableau.

	Les institutions françaises à Pondichéry	Les traces de l'héritage colonial	Les Français de Pondichéry	Les apports mutuels des cultures indienne et française
Domaine culturel	<ul style="list-style-type: none"> • Le Lycée français • L'Alliance française • Le consulat de France • L'École française d'Extrême-Orient 	<ul style="list-style-type: none"> • Francophonie d'une infime partie de la population • La statue de Duplex • L'architecture de « la ville blanche » et le cimetière français • Le cinéma « familial » Pathé 	<ul style="list-style-type: none"> • Un fils de Français expatriés et de jeunes Franco-Indiens, élèves du lycée français 	<ul style="list-style-type: none"> • Une éducation influencée par les principes de Sri Aurobindo • La musique classique et la danse indienne pratiquées par les jeunes Franco-indiennes • Un centre culturel qui accueille des artistes français • Les expositions de l'Alliance française
Domaine militaire et symboles républicains		<ul style="list-style-type: none"> • Le buste de Marianne dans une boutique • Le drapeau français • Le képi des policiers 	<ul style="list-style-type: none"> • La présence d'anciens soldats français à la retraite 	
Domaine économique			<ul style="list-style-type: none"> • Un couple d'entrepreneurs en construction de bateaux et de meubles 	

2. La réponse organisée.

La difficulté pour les élèves réside dans l'organisation des informations contenues dans le texte et dans le tableau (que l'on aura corrigé avec eux avant qu'ils répondent au second exercice).

Les informations utiles du texte relèvent du déclin démographique de la communauté française pour deux raisons qui se cumulent :

– les flux d'émigration des jeunes Franco-Pondichériens vers la France et le vieillissement de la communauté qui en résulte ;

– des Franco-Pondichériens pauvres, descendants des « renonçants » du XIX^e siècle, qui ne parlent plus le français et qui sont doublement exclus de la communauté française et de la société indienne en raison de leur nationalité française.

On pourra proposer aux élèves de suivre le plan suivant, en deux mouvements :

– les traces fragiles d’une présence française héritée de la colonisation. Une communauté française peu nombreuse et qui vieillit (émigration des jeunes), notamment composée d’anciens fonctionnaires de la République. Des institutions qui témoignent de la colonisation française (consulat, École française d’Extrême-Orient) et de la francophonie (lycée, Alliance française, *ashram* de Sri Aurobindo). Des symboles républicains encore visibles (drapeau, buste de Marianne), des traces dans l’urbanisme (palais et maisons coloniales, ségrégations des quartiers indiens et européens, cimetière) ;

– une présence française cependant renouvelée. Le français est étudié par des jeunes, notamment issus de foyers mixtes franco-indiens. Un métissage culturel franco-indien s’opère (musique, danse, arts plastiques) grâce à l’initiative d’artistes et de l’Alliance française qui les soutient. De petites entreprises familiales françaises se sont installées à Pondichéry pour bénéficier des faibles coûts d’une main-d’œuvre d’artisans qualifiés.

COMPLÉMENT

Les difficultés des Franco-Pondichériens

« La plupart des optants (les Pondichériens qui ont choisi la nationalité française au moment de la cession des anciens comptoirs à l’Inde) ne regrettent certes pas leur choix, tolérés qu’ils sont par les autorités indiennes et jouissant, grâce à leurs pensions françaises, d’un niveau de vie élevé dans un pays où tout est bon marché. Ils souffrent cependant d’être des mal-aimés et ont l’impression qu’une épée de Damoclès reste suspendue au-dessus de leur tête. En mars 1990, le lieutenant-gouverneur, M. Chandrawati, se demandait tout haut pourquoi Nehru avait permis à deux citoyennetés de coexister sur le territoire de Pondichéry. La presse indienne dénonce également la présence anachronique à Pondichéry de ces “gens de nulle part”, derniers vestiges de la colonisation occidentale [...]. Si certains optants profitent d’une situation qui a tourné à leur avantage, d’autres, des parias d’origine modeste, attachés à des familles françaises ou créoles, végètent dans de misérables paillotes aux portes de Pondichéry : non francophones et exclus du lycée français, ils ne peuvent accéder au marché de l’emploi parce qu’ils ne sont pas indiens.

Les problèmes nés de cette présence française sur le sol indien disparaîtront sans doute prochainement avec la communauté des Franco-Pondichériens elle-même. Depuis la fin des années 1980, elle se réduit comme une peau de chagrin, en raison certes de la vigilance du consulat général à l’égard des demandes de citoyenneté mais surtout de l’exode massif des jeunes vers la France, où ils

espèrent trouver un travail et un niveau de vie que l'Inde ne leur offre pas. Cet exode entraîne évidemment sur place une chute vertigineuse de la natalité. On ne compte plus que cent cinquante naissances par an, contre près de quatre cents il y a vingt ans. Enfin, beaucoup de militaires ne rentrent plus au pays, préférant rester en France auprès de leurs enfants. En raison de ce "plongeon démographique", qui contraste avec la forte croissance indienne, les institutions culturelles pourraient, dans un avenir proche, être les derniers vestiges de la présence française dans la capitale de Dupleix. »

WEBER Jacques, *Pondichéry et les Comptoirs de l'Inde après Dupleix : la démocratie au pays des castes*, Denoël, 1996.

Le Gange de Rama Kant

Le film s'ouvre sur l'image d'une dizaine d'hommes qui déposent une nouvelle barque sur le Gange, ainsi que sur une vue des berges du fleuve. Carte à l'appui, le fleuve sacré, l'un des sept de l'Inde, est identifié : sa source dans l'Himalaya, son bassin où vit près de la moitié de la population du pays. Plus qu'un fleuve, il est pour tous les hindous « la déesse mère venue sur terre pour sauver l'humanité ». C'est à travers le travail de constructeur d'embarcations accompli par Rama Kant, « un homme très pieux », ainsi qu'à l'écoute de ses propos, que nous entrons dans l'univers du Gange et de ses riverains. Le film insiste, à propos, sur le lien qui unit les habitants de Kanpur, l'une des grandes villes de l'État d'Uttar Pradesh, au Gange : mettre à l'eau une barque, pour les artisans comme Rama Kant, relève d'un authentique rituel religieux ; chaque nouvel ouvrage est ainsi béni dans le fleuve sacré. Le documentaire transmet la grandeur, la bénédiction et « toutes les puissances du monde » attribuées à cet axe de l'Inde, aujourd'hui l'un des plus menacés de la planète, asphyxié par les eaux usées et autres polluants, mis en danger par la fonte accélérée des glaciers himalayens. Ce faisant, *Le Gange de Rama Kant* donne à voir le déroulement d'un travail artisanal, que la tradition transmet de père en fils dans la *jati* des Nishades : atelier en plein air et en bordure du fleuve ; marteau, scie et rabot pour outils ; bois, tôle pour matériaux ; difficultés et lenteur des différentes étapes... Dans ce quartier, une trentaine de familles exercent ce travail. Et Rama Kant témoigne ainsi du lien qui unit l'homme à la nature... et du péril encouru pour les riverains...

PISTES PÉDAGOGIQUES

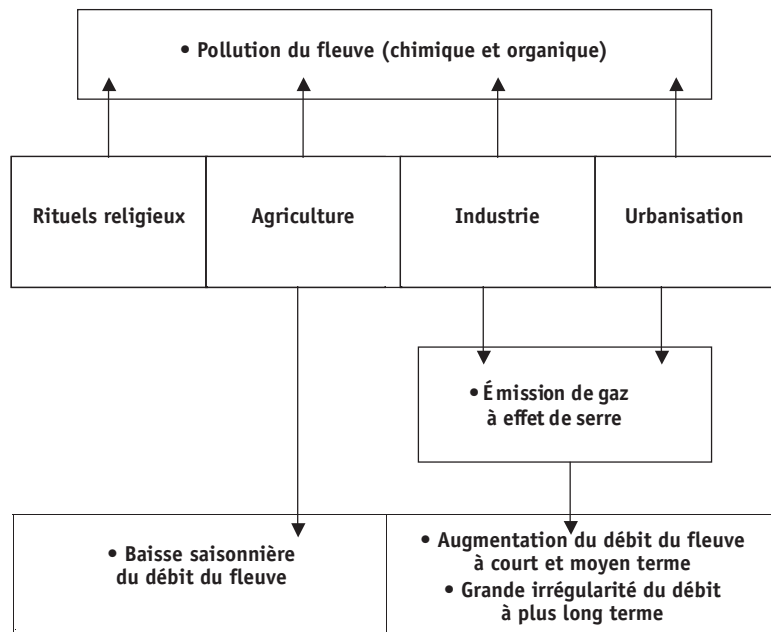
Le Gange, fleuve sacré, fleuve menacé

- Après avoir localisé sur un atlas le bassin du Gange, et réalisé éventuellement un croquis pour le représenter, en y plaçant les villes principales baignées par le fleuve, on discernera les trois thèmes essentiels du film (un fleuve sacré, le métier des constructeurs de barques, un fleuve menacé) et on fera une synthèse des informations qui y sont apportées.

• En réinvestissant les connaissances acquises lors de l'étude de l'agriculture et des villes, on identifiera précisément les menaces qui pèsent sur le Gange (voir le texte « Pas si rose la Révolution verte », p. 23, et se reporter aux informations pp. 55 du livret, au chapitre « Les logiques urbaines », sous-chapitre « Pollutions et autres problèmes environnementaux »).

• On fera réaliser un schéma pour représenter les problèmes et leurs origines ou on distribuera ce schéma aux élèves, lesquels auront alors pour consigne de rédiger un paragraphe décrivant chaque type de pollution et de menace.

Le Gange, fleuve pollué, fleuve menacé



Correction : précisions sur chaque type de pollution et de menace

– **Rituels religieux** : Le fleuve étant vénéré par les hindous, des millions de pèlerins y affluent pour s'y baigner et y faire des offrandes. Cette concentration humaine et la pratique de la dispersion des cendres des morts dans les eaux sacrées ont un impact sur l'écosystème du fleuve. En outre, beaucoup de pauvres n'ayant pas les moyens d'acheter le bois des bûchers funèbres, de nombreux cadavres sont jetés dans le fleuve, ce qui est source de prolifération bactérienne.

– **Agriculture** : Pollution par les intrants chimiques (pesticides et fertilisants) utilisés dans les exploitations pratiquant une agriculture intensive.

– **Industrie** : Rejets d'effluents industriels et d'eaux de traitement par les usines qui ne sont pas dotées de systèmes de retraitement. Les tanneries et les fabriques d'engrais de Kanpur sont particulièrement polluantes.

– **Urbanisation** : Pollution par le rejet direct des eaux domestiques urbaines, sans traitement préalable. Manque d'infrastructures de traitement des eaux usées et défaillances des équipements existants (nombreuses coupures d'électricité, inondation des bassins de décantation pendant la mousson).

– **Agriculture et baisse saisonnière du débit de fleuve** : Les prises d'eau pour l'irrigation sont tellement importantes que le niveau d'étiage est souvent atteint dans la région de Kanpur durant la saison sèche.

– **Industrie, urbanisation - émission de gaz à effet de serre - changements du débit du fleuve à plus long terme** : L'émission de tels gaz a un effet sur le réchauffement climatique, qui se traduit notamment par la fonte des glaciers himalayens alimentant le Gange. D'après le Groupe intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), cette fonte aurait des conséquences très graves : dans un premier temps, à l'horizon des années 2050-2070, le débit du Gange atteindrait un pic, avec des crues dévastant cultures et zones habitées ; dans un second temps, les ressources en eau issues de la fonte des glaciers étant tarées, le Gange pourrait de venir un fleuve saisonnier, sec en hiver, uniquement alimenté par les précipitations de la mousson en été.

Villianur, un temple hindou

Plus de 900 millions d'hindous font de l'hindouisme la troisième plus grande religion pratiquée dans le monde, après le christianisme et l'islam. C'est aussi la plus ancienne, puisque ses origines remontent à 5 500 ans.

Comme son titre l'indique, ce documentaire explore un temple représentatif des sanctuaires de la religion hindoue, fondé il y a dix siècles à Villianur, près de Pondichéry, dans le sud de l'Inde. Faisant alterner des vues sur l'extérieur de l'édifice (son architecture, son bassin, lieu sacré à fonction médicinale...) et sur son intérieur (*sanctum sanctorum* et autres salles), cette exploration est à l'image des rituels et des règles que doit observer le croyant. Présentées par l'hindologue T. Ganeshan, ces règles s'ancrent, à travers le film, dans une réalité directement accessible pour l'Occidental. Car, en effet, si c'est aussi bien dans la maison que dans les temples que les dévots viennent adorer les nombreuses divinités, venir au temple suppose une certaine préparation, parmi lesquelles prendre un bain, porter des vêtements propres, appliquer sur le corps les cendres sacrées (pour se purifier physiquement et mentalement), apporter des offrandes aux divinités, réciter des hymnes et des mantras à la divinité principale, puis aux autres divinités présentes, enfin, se diriger vers la sortie où le croyant se prosternerait auprès de Nandi (monture de Shiva)... Ce faisant, « Villianur, un temple hindou » permet d'appréhender l'une des divinités les plus importantes de la religion hindoue,

Shiva, « le tout-puissant qui a créé le monde et qui octroie aux croyants tout ce qu'ils demandent », et surtout de comprendre le rapport qu'entretient le croyant avec les divinités. Ainsi, que signifie pénétrer à l'intérieur du temple ? Quelle est l'expression initiale de la dévotion hindoue (le geste « namaste » par lequel les mains sont jointes à hauteur du cœur ou du front tout en saluant de la tête) ? Et qu'exprime-t-elle, en particulier dans la relation avec le dieu ? Quels sont les qualifications, le rôle et le statut du prêtre ? À quel(s) dieu(x) les prières des croyants sont-elles adressées ? Quels sens détient le fait de construire un temple ? Enfin, le film permet aussi de découvrir quelques particularités des pratiques religieuses du sud de l'Inde.

PISTES PÉDAGOGIQUES THÉMATIQUES

Les héritages de la société

Il faut tenter de rendre compte des contrastes que présente ce pays aux dimensions d'un sous-continent, aux langues et aux religions multiples, à la société marquée par de grandes inégalités et par la hiérarchie des castes. Pour explorer cette thématique, deux grands axes peuvent être retenus :

- les contrastes sociaux, pour étudier les différences de condition de vie en s'appuyant sur des séquences montrant des citadins de Calcutta (un homme d'affaire et un maçon), de Kanpur (la famille Wasi) et de Bombay (la famille Shah) ainsi que des paysans (Kaliémoti et sa famille au Tamil Nadu, M. Ghoche au Bengale-Occidental, des paysans népalais très pauvres venus vivre dans la vallée de Pelling au Sikkim) ;
- une mosaïque de population, pour aborder notamment la question de la pluralité religieuse et la problématique des castes.

Les contrastes sociaux

• **L'omniprésence de la pauvreté.** Quelques chiffres permettront de situer le problème. L'indice de développement humain (0,619 en 2007) classe l'Inde au 128^e rang mondial sur 177 pays. Rappelons que l'IDH, établi par le Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD), intègre le PIB par habitant mais aussi l'espérance de vie à la naissance, le taux d'alphabétisation et de scolarisation et qu'il est de 0,968 pour l'Islande et la Norvège (1^{er}), de 0,952 pour la France (10^e) et de 0,336 pour la Sierra Leone (177^e). On considère que le tiers du quelque 1,1 milliard d'habitants de l'Inde vivent dans la pauvreté malgré un taux de croissance économique annuel très fort (9,4 % en 2006-2007). Le revenu national brut moyen par habitant, en 2005, est de 3 430 dollars par an (à comparer aux 30 540 dollars pour un Français ou aux 42 000 dollars pour un Américain).

53 % de la population indienne vit avec moins de deux dollars par jour (2003). Les séquences retenues doivent cependant permettre de faire comprendre et de relativiser les notions de richesse et de pauvreté lorsqu'on parle de l'Inde.

- **La permanence de l'opposition villes/campagnes.** On fera d'abord prendre conscience, qu'en Inde, on est moins pauvre en ville qu'à la campagne. À partir de la séquence «Trois familles, trois milieux sociaux», on rapprochera deux situations pour le mettre en évidence : on comparera les pauvres biens domestiques que montre la paysanne Katénamba (elle couche par terre, seul son mari a un lit) à ceux de la famille Wasi (dont le père est chômeur), qui vit dans un quartier pauvre de Kanpur. De même, les enfants des Wasi vont à l'école, ce qui ne semble pas être le cas de ceux qui jouent sous la pompe dans les champs de Kaliémoti. Ceci peut expliquer l'attrait des villes et le mouvement important d'exode rural. Le taux d'urbanisation en Inde n'est encore que de 29 % (2006), ce qui explique la forte croissance urbaine qui se poursuit : Calcutta a eu une croissance annuelle moyenne de 1,8 % ces dernières années (à comparer aux 0,7 % de Londres ou au 0,3 % de Paris).

- **Les contrastes sociaux dans les grandes agglomérations.** Comme dans tous les pays en voie de développement où la richesse est mal répartie, la misère peut côtoyer l'opulence. On constatera une «coexistence des riches et des pauvres» (titre donné à une séquence tournée à Calcutta). On fera repérer les signes de la richesse de M. Keitan : une famille ancienne («établie depuis plus de cent ans»), la grande maison entourée d'un vaste jardin, la présence d'un domestique (et sans doute de bien d'autres), une profession (avocat d'affaires), qui laisse présager une ouverture internationale (il s'exprime en anglais et son métier consiste à faciliter l'implantation des entreprises étrangères). À l'inverse, on mettra en évidence les conditions de vie des pauvres de la ville qui habitent le même quartier que lui, représentés par l'ouvrier maçon issu de l'exode rural. Il n'est pas indifférent que cet ouvrier ait trouvé du travail dans le bâtiment en pleine expansion dans la ville. Voir aussi la séquence «Bombay, mégapole en mutation» (accessible par le thème «Les logiques urbaines», sous-chapitre «Des quartiers sous-intégrés à la ville»). On observera les taudis sans étage, les monceaux d'ordures où fouillent les vaches sacrées, les bidonvilles, appelés «bustees» en Inde. La crise du logement est très vive ; à Calcutta, par exemple, quelque 600 000 personnes dorment dans la rue, mais il n'y a pas de ségrégation spatiale entre les quartiers comme dans les villes occidentales.

- **La diversité des situations rurales.** Si la famille de la paysannerie moyenne du Tamil Nadu peut sembler pauvre au regard des standards occidentaux, ce jugement doit être nuancé car Kaliémoti possède une maison, un terrain, un tracteur, sa propre pompe, et il fait travailler de nombreux salariés, qu'il paye. Son parcours personnel révèle donc une ascension sociale, qui est possible dans les campagnes. Les véritables pauvres du village sont les travailleurs agricoles qui ne possèdent rien et qu'il paye «80 roupies pour les hommes, 50 pour les femmes». On pourra

rapprocher leur situation de celle des immigrés népalais de la vallée de Pelling, qui travaillent la terre à la houe et doivent s'employer comme salariés agricoles (séquence « Conditions de vie misérables »). M. Ghoche, quant à lui, est un ancien propriétaire terrien qui, après la réforme agraire mise en place en 1977 dans son État du Bengale-Occidental (gouverné par le Parti communiste local), a perdu une partie de ses terres mais les a mieux travaillées (séquence « Aisance et pauvreté dans les campagnes »). Avec des élèves de 5^e (voir la fiche élève, p. 48), on pourra étudier la situation de ce propriétaire aisé, en complétant l'information par un texte qui permet aussi d'étudier la notion de réforme agraire.

Mosaïque de populations

Les séquences audiovisuelles doivent permettre d'aborder la complexité du peuplement en Inde et de la société dans ce pays.

• **Une pluralité de religions.** Les extraits du film *Gandhi* (séquence « Hindous et musulmans en 1947 ») apportent un éclairage historique sur la place des musulmans en Inde et le drame historique de la partition en 1947. Malgré cette partition, c'est-à-dire la division de l'empire des Indes en deux États indépendants (l'Inde et le Pakistan, créé pour les musulmans), malgré le grand exode qu'elle a entraîné (des millions d'hindous, de musulmans et de sikhs se sont jetés sur les routes pour rejoindre ce qu'ils considéraient comme leur nation), le tiers des musulmans sont alors demeurés en Inde. Ils représentent aujourd'hui plus de 12 % de la population du pays, soit environ 130 millions de personnes.

La séquence « être musulman aujourd'hui » atteste que les musulmans indiens sont parfaitement intégrés aux régions qu'ils habitent. L'histoire contemporaine montre toutefois qu'ils constituent une minorité assez exposée, volontiers suspectée d'allégeance au Pakistan avec qui l'Inde a des relations pour le moins tendues. Émeutes et violences antimusulmanes sont récurrentes (en 1992, à propos de la mosquée d'Ayodhya, en Uttar Pradesh ; en 2002, au Gujarat...). La vigueur des tensions intercommunautaires est également perceptible par l'audience du Bharatiya Janata Party (BJP ; Parti du peuple indien) dont le leader, Atal Behari Vajpayee, a été Premier ministre de l'Inde de 1998 à 2004. Outre les différends historiques (les musulmans étant souvent considérés comme responsables de la partition de 1947), deux facteurs entretiennent les préventions des nationalistes hindous : la natalité musulmane, plus dynamique que celle des hindous, et dans les régions du nord-est l'immigration originaire du Bangladesh. Cependant, au quotidien, les relations entre les deux populations sont bonnes, même si on peut déceler, à travers les propos de la petite-fille du couple Wasi, un certain communautarisme dans le quartier de Kulibazar. Mais il ne faut pas oublier, qu'en Inde, chaque individu appartient d'abord à un groupe (famille, caste, religion...). L'individualisme y est beaucoup moins prégnant qu'en Occident. Enfin, à partir de la description de son école que fait la fille de M. Wasi,

on peut aborder la question du système d'éducation. L'article 30 de la Constitution reconnaît à toute minorité la possibilité de fonder une école confessionnelle bénéficiant de subventions publiques. Les enfants musulmans fréquentent davantage ce type d'écoles que les établissements laïques, souvent trop onéreux pour cette communauté qui compte parmi les plus démunies du pays.

L'hindouisme est la religion dominante en Inde. Pratiquée par 82 % de la population, elle est donc la troisième religion au monde par le nombre de ses fidèles, après le christianisme et l'islam. Elle recouvre un grand nombre de pratiques : cultes domestiques (voir, dans «Trois Familles en Inde», la pièce de la maison de Kaliémoti et Katénamba, entièrement consacrée aux dieux, où un autel a été élevé à Murugan, le dieu protecteur de la famille), cultes rendus dans les temples, pèlerinages, yoga, errance pénitente des *sadhus* (ascètes)...

Également évoqués dans les films, le bouddhisme et le jainisme (lequel présente de nombreux points communs avec l'hindouisme) sont d'autres composantes de la diversité religieuse. Le bouddhisme, religion née en Inde au VI^e siècle et qui s'est propagée dans presque toute l'Asie, n'est plus pratiqué que dans les marges himalayennes du pays, particulièrement au Sikkim. Les bouddhistes représentent 6 millions de personnes (0,79 % de la population) et les jains, auxquels appartiennent les membres de la famille Shah, 4 millions (0,3 %. À noter que la communauté jaine, très représentée dans le secteur commercial, exerce dans la société une influence autrement plus importante que son poids démographique pourrait le laisser supposer. On fera observer que dans la région reculée du Sikkim, les monastères bouddhistes jouent encore un rôle éducatif pour les enfants des paysans pauvres.

Pour être complet, il faut aussi évoquer les 23 millions de sikhs au Pendjab, les 27 millions de chrétiens (surtout concentrés dans les États de Goa et du Kerala, au Sud, et dans les États du nord-est) et les minorités parsis (zoroastriens) et juive, qui concernent moins de 0,4 % de la population. On rappellera, pour finir, que la société indienne est relativement tolérante. Cela tient à la diversité religieuse elle-même mais aussi au caractère non prosélyte de la religion dominante, l'hindouisme. En effet l'hindouisme ne reconnaît pas de forme particulière à la divinité et chacun est invité à s'accomplir dans la religion qui est la sienne pour se réincarner, si possible en hindou !

• **Les castes : permanence et remise en cause.** La caste, mode de hiérarchisation des êtres et de segmentation sociale, est une notion difficile à expliquer pour deux raisons : elle est souvent caricaturée par les Occidentaux, qui ont tendance à la rigidifier, et elle est sujette à des mutations aujourd'hui. Les Indiens parlent des quatre *varnas* (assez équivalents aux ordres religieux de l'occident médiéval) dont l'une des clés essentielles est la notion de pureté. Il y a ainsi trois «varnas pures» – *brahmanes* (prêtres lettrés), *kshatriyas* (guerriers) et *vaishya* (commerçants) – et une «varna impure», celle des *sudras* (serviteurs, travailleurs). À ces quatre catégories, s'en ajoute une cinquième, «hors caste», tout en bas de la

hiérarchie: les « intouchables », considérés comme les plus impurs et exerçant les tâches réputées les plus avilissantes (tanneurs, éboueurs...). Naturellement, il faut noter que, aujourd'hui, ces distinctions ne recouvrent plus les métiers (un *vaishya* n'est plus nécessairement un commerçant de même que l'armée n'est pas spécialement composée de *kshatriyas*!) et que l'intouchabilité, nous y reviendrons, a été officiellement abolie dans l'Inde contemporaine.

À cette organisation, se superpose la notion plus fine de *jati*, qui, au sein des *varnas*, indique le statut social d'après l'origine de la famille, la possession de la terre, l'activité. Il existe donc des centaines de *jati* dans chaque *varna* et les *jatis* peuvent changer de *varna* en fonction des styles de vie adoptés et de l'évolution de la considération attachée à un métier. Les mariages ont lieu au sein des *jatis* mais il peut arriver qu'une personne de *jati* pauvre mais de statut symbolique élevé par son *varna* puisse s'élever en épousant une personne d'un *jati* supérieur. C'est donc aux *jatis* qu'il est fait référence quand sont évoquées les « 5 000 communautés ».

Après l'indépendance, la Constitution indienne de 1950, rédigée par un juriste d'origine intouchable, Bhimrao Ramji Ambedkar, abolit l'intouchabilité (mais pas les castes), prohibe les discriminations et proclame l'égalité de tous devant la loi. Ce texte pose les bases d'existence de quotas et de facilités à destination des individus des basses castes afin de contrecarrer, par une discrimination positive, les obstacles qu'ils rencontrent pour accéder à l'éducation, aux emplois publics et à la représentation politique: « *Prohibition of discrimination on grounds of religion, race, caste, sex or place of birth. [...] Nothing in this article [...] shall prevent the State from making any special provision for the advancement of many socially and educationally backward classes of citizens or for the Scheduled Castes and the Scheduled Tribes (article 15).* »

Le terme d'« intouchables » est donc remplacé par celui de « classes arriérées » (« *Backward Classes* ») et celui de « basses castes » par « castes répertoriées » (« *Scheduled Castes* »), catégories dont on cherche à améliorer le sort. Quant aux « jatis » défavorisées, elles sont désignées comme « *Other Backward Classes, OBC* » (« autres classes » arriérées »); expression qui souligne d'ailleurs leur statut économique et non pas leur origine. En outre, leader politique de la cause des ex-intouchables, le Dr Ambedkar (1892-1956), prônait une conversion au bouddhisme pour les *dalits* (« opprimés », de l'hindi *dalna*, qui signifie écraser, broyer) car il considérait que le système des castes était consubstantiel à l'hindouisme. Depuis, des progrès importants ont été réalisés dans la promotion sociale des *dalits*. Ainsi, un *dalit*, Kocheril Raman Narayanan (1920-2005), diplomate et plusieurs fois ministre, a occupé de 1997 à 2002 le poste de président de la République de l'Inde (fonction de représentation, le pouvoir étant exercé par le Premier ministre). De même, en mai 2007, une femme *dalit*, Kumari Mayawati (née en 1956) est devenue

Premier ministre de l'Uttar Pradesh, l'État le plus peuplé de l'Inde (plus de 170 millions d'habitants).

Si les basses castes ne sont plus systématiquement reléguées aux métiers les plus ingrats, si elles ne sont plus exclues de l'espace public et si les exemples de réussite sociale ne sont pas rares, la société demeure marquée par la hiérarchie des castes et notamment par une très forte endogamie au sein des castes et des *jatis*. À partir de la séquence « Mariages arrangés et castes », on fera analyser les témoignages des couples des trois familles rencontrées. On mettra en évidence l'attachement à leur caste, à leur *jati* et à leur religion jaïne exprimé par la famille de Bombay, avec un caractère d'évidence chez les parents et un peu plus de justifications embarrassées chez le jeune couple. Le mariage arrangé est une tradition très vivace, dans toutes les strates de la société, quelle que soit la religion. Le couple Wasi, musulman et communiste, est lui-même issu d'un mariage arrangé intra-communautaire, même si Mohamed Wasi dénonce le système des castes, réduit à un antagonisme de classes (« le système des castes [est] un complot des classes dominantes pour garder le pouvoir »). On remarquera que Kaliémoti s'affirme ouvert à la possibilité d'un mariage hors-caste pour ses fils. Faut-il y voir une ouverture d'esprit, une volonté de s'affranchir d'un système contraignant et injuste et/ou un souci d'ascension sociale ? Propriétaire d'un bien conséquent, Kaliémoti peut espérer que ses fils épousent des filles d'un statut social supérieur et que ces alliances effacent leur origine *dalit*. On fera remarquer que le cinéma indien (premier cinéma du monde par le nombre de films tournés) est traversé par l'expression d'une frustration entretenue par cette tradition du mariage arrangé : dans les films de « Bollywood » (contraction, assez péjorative, de « Bombay » et de « Hollywood »), les héros sentimentaux et les histoires d'amour mélodramatiques sont légion. La société indienne reste très inégalitaire et des héritages contraignants perdurent mais elle est traversée de tensions et de transformations.

Fiche élève, 5^e : la diversité des situations rurales

Document : « La réforme agraire au Bengale »

« Le carcan ancien, c'est ce qu'on appelle dans une partie du Nord de l'Inde le système *zamindari*. En 1947, au Bengale où le système est à son comble, une quarantaine de couches de propriétaires absents, les zamindars, s'approprient en cascade des loyers sur le sol sans se préoccuper de la façon de les cultiver. Ils laissent ce soin à une masse de métayers et de paysans misérables ne survivant qu'au prix d'un endettement dramatique : des parents insolubles doivent s'endetter sur la tête de leurs enfants, convertis en véritables "esclaves pour dettes" [...] Le cadre nouveau c'est l'agriculture de type capitaliste. [...] Les détenteurs de terres, notamment les zamindars, ne pourront garder que ce qu'ils peuvent cultiver personnellement, ce qui permettra de resserrer la taille des exploitations [...], le nouveau propriétaire deviendra ainsi un paysan-cultivateur

capable désormais de mettre sa terre en valeur tandis que l'ancien zamindar, ramené aux dimensions d'un exploitant plus moyen, décidera peut-être lui aussi de devenir un paysan-cultivateur rentable.»

ZINS Max-Jean, *Inde, un destin démocratique*,
La Documentation française, 1999, pp. 117-118.

Questions

En vous appuyant sur le témoignage de M. Ghoche² et le document, répondez aux questions suivantes :

1. M. Ghoche était-il, avant 1977, un « zamindar » ou bien un paysan pauvre ? Justifiez votre réponse.
2. En quoi a consisté la réforme agraire au Bengale-Occidental et quelles conséquences cela a-t-il eu pour M. Ghoche ?
3. Expliquez pourquoi les derniers mots du texte illustrent bien la situation actuelle de M. Ghoche.

Le poids des campagnes

Deux données chiffrées peuvent, d'emblée, illustrer le poids des campagnes et l'importance de l'agriculture dans l'économie indienne :

– plus d'un actif indien sur deux est un agriculteur, soit 58 % des actifs en 2006 (à titre de comparaisons, moins de 3 % des actifs travaillent dans le secteur agricole en France ; les actifs agricoles représentent près de 45 % de la population active mondiale) ;

– l'agriculture représente 19 % du PIB de l'Inde (contre environ 2 % en France). D'une situation de pénurie et de dépendance alimentaire, marquée par des famines dans les années 1960, l'Inde est passée à une situation d'autosuffisance. Elle est même devenue exportatrice nette de produits agricoles. Pour effectuer ce redressement spectaculaire, l'Inde a mis en place la Révolution verte. Cette politique volontariste de modernisation des techniques de culture et ses conséquences sociales constitueront donc le premier axe retenu dans l'étude proposée. Cependant, l'Inde reste un acteur modeste du commerce agricole mondial, en raison du grand nombre d'exploitations en autosubsistance et de la priorité donnée au marché intérieur. De plus, le développement des campagnes connaît des freins liés aux lacunes des infrastructures et des limites importantes, nombre de paysans pauvres restant exclus des progrès économiques.

Cette thématique du poids des campagnes sera explorée en s'appuyant sur des séquences issues des films *Bengale, vert espérance* et *Pelling, sous le toit du monde* mais aussi sur celles concernant la famille de Kaliémoti dans *Trois Familles en Inde*.

² Ce témoignage est disponible dans la séquence « Aisance et pauvreté dans les campagnes », accessible par le thème « Les héritages de la société indienne », et dans le film *Bengale, vert espérance* (séquence « La Révolution verte autour de Katwa »).

La Révolution verte

• **Les moyens et les résultats de la Révolution verte.** Les conditions de l'intensification des rendements sont rappelées par M. Ghoshe (séquence « Augmenter la production »), qui obtient sur son exploitation trois récoltes par an. On les fera relever aux élèves :

- irrigation ;
- insecticides pulvérisés par un ouvrier agricole ;
- semences à haut rendement de riz hybrides achetées en ville (les OGM, organismes génétiquement modifiés, sont également largement utilisés en Inde) ;
- engrais (potasse et phosphate diammonique ou « DAP ») ;
- pesticides ;
- utilisation de machines agricoles (essentiellement le tracteur), qui libèrent de la main-d'œuvre ;
- savoir agronomique des agriculteurs. M. Ghoshe sait désormais doser les engrais pour éviter de brûler les sols ; la Révolution verte repose aussi sur la formation des agriculteurs.

L'exemple de Kaliémoti (séquence « L'ascension sociale d'un intouchable ») complète les informations sur la Révolution verte. Propriétaire de sa terre avec ses deux frères (7 ha), il a acheté un tracteur, plante trois espèces de riz différentes, des lentilles et de la canne à sucre et, surtout, dispose de sa propre pompe. Quand Kaliémoti était enfant, il fallait deux semaines pour labourer un hectare. Aujourd'hui, il va beaucoup plus vite et obtient de bien meilleurs rendements. Kaliémoti est emblématique d'une paysannerie moyenne, relativement aisée. Cependant son exploitation demeure familiale et tous les membres de la famille ne perçoivent pas un revenu pour leur travail.

La Révolution verte a produit des effets spectaculaires : l'Inde a cessé d'être dépendante des importations de produits alimentaires tout en faisant face à l'augmentation de sa population. Elle est même devenue exportatrice, les principaux produits agricoles exportés étant le riz, les tourteaux de soja, les anacardes décortiquées (autrement dit les noix de cajou), et, certaines années, le blé (l'Inde a exporté 2 millions de tonnes de blé en 2004 mais en a importé près de 5 millions de tonnes en 2006 ; à titre de comparaison la France en a exporté 14,9 millions en 2004, selon les sources de la FAO). Le pays est devenu le deuxième producteur mondial de blé et de riz. Il occupe également le deuxième rang mondial pour la production de canne à sucre, de coton, de thé, de fruits et légumes, mais ne transforme que 2 à 3 % de cette dernière production. Il dispose du plus grand cheptel au monde, avec, cependant, le même manque de capacités de transformation.

• **Les conséquences sociales de la Révolution verte.** On peut en discerner trois essentielles à travers des exemples développés dans les séquences filmées :

- le développement de bourgs agricoles (exemple de Katwa) ;
- la libération de bras pour d'autres activités (exemple des enfants de Kaliémoti,

dont la présence n'est plus indispensable sur l'exploitation en raison de la mécanisation, et qui vont s'employer à l'usine où ils gagnent davantage d'argent que s'ils travaillaient sur la terre de leur père) ;

– l'augmentation du niveau de vie des agriculteurs qui bénéficient des effets de la Révolution verte (exemples de l'aisance de M. Ghoche et de l'ascension sociale de Kaliémoti, fils d'un ancien ouvrier agricole misérable, et qui se comporte désormais en véritable propriétaire terrien malgré la modestie de son bien).

Les infrastructures et les conditions du développement des régions rurales

La Révolution verte n'est qu'un des aspects de la question du développement ; si les grandes famines ont disparu en Inde, il reste encore la question de la sous-nutrition et de la malnutrition et il faut montrer quels sont les autres freins du développement ainsi que les solutions envisageables.

• **La question de l'enclavement/désenclavement.** L'exemple de Pelling permet d'aborder cette notion puisque la ville est accessible par une seule route peu ou pas asphaltée (exemple du travail dérisoire des femmes qui cassent des cailloux avec des petits marteaux), où circulent très peu de voitures (« *ici, c'est un peu un cul de sac* » dit le chauffeur). L'examen d'une carte régionale permettra de comprendre l'isolement de cette vallée.

À l'inverse, l'installation d'une centrale hydroélectrique (il s'agit d'une petite unité) est vécue par le technicien comme la possibilité d'un développement et de contact avec l'extérieur (télévision).

• **La question de l'énergie.** La séquence sur l'électrification de la vallée de Pelling peut-être mise en rapport avec celle sur la production de combustibles domestiques dans la région de Katwa, au Bengale-Occidental. On décrira la technique traditionnelle de séchage de la bouse de vache et l'installation simple mais ingénieuse de M. Ghoche (production de méthane à partir des déjections animales et de végétaux). Ici, plus que les moyens mis en œuvre (somme toute assez rudimentaires), c'est l'esprit d'innovation de cet agriculteur aisé qu'il faut souligner. On remarquera l'intérêt écologique de ces pratiques qui n'aggravent en rien la déforestation (la maison est autosuffisante).

• **La maîtrise de l'eau.** Cette maîtrise représente un enjeu important de développement rural. Pour irriguer les champs, réservoirs et puits sont aménagés ; les communes s'équipent de pompes mais le témoignage d'un paysan pauvre dans la région de Katwa montre que l'irrigation dépend encore largement d'un labeur manuel épuisant (creusement de canaux et utilisation d'un balancier pour faire franchir l'eau d'un canal à l'autre). On réalisera ainsi l'énorme avantage que revêt le fait de pouvoir disposer d'une pompe électrique, comme le fait Kaliémoti.

L'irrigation permet une diversification des productions (pommes de terre, légumes, lentilles, maïs, colza, canne à sucre...), et donc une meilleure alimentation pour les

populations. Cette diversification joue un rôle dans la préservation des sols, qui ne s'épuisent pas dans la monoculture rizicole, à la condition toutefois que l'irrigation soit associée à des systèmes de drainage adaptés pour éviter une salinisation excessive (pour ces aspects environnementaux, on se reportera aux pistes pédagogiques liées au film *Bengale, vert espérance*, et à l'article de presse qu'on peut y lire, « Pas si rose, la Révolution verte ! » de Kumkum Dasgupta, *Courrier de l'Unesco*, 2001).

Les limites du développement rural

L'analyse des précédentes séquences laisse déjà présager des limites au développement rural. En outre, les exemples de la région de Katwa et de Pelling montrent l'existence d'une paysannerie exclue des progrès économiques. Il s'agit de paysans qui ne sont pas propriétaires et n'ont pas de revenus suffisants pour s'équiper ou de paysans qui pratiquent une agriculture sèche extensive sur les terrasses de la vallée de Pelling ; ils ne survivent qu'en s'employant comme salariés agricoles. Même dans les régions les plus avancées (Pendjab, Haryana), les inégalités sociales se sont maintenues, voire accentuées, tandis que certains États du centre de l'Inde (Bihar, Madhya Pradesh, Orissa, Uttar Pradesh) ont un taux de pauvreté rurale similaire à l'Afrique subsaharienne. D'après la FAO, l'Inde compte plus de personnes pauvres et de victimes de la malnutrition que toute l'Afrique subsaharienne (215 millions de personnes contre 206 millions en Afrique).

Fiche élève, 5^e : le développement des campagnes

Complétez le tableau ci-dessous en indiquant ce qui favorise ou freine le développement des campagnes indiennes.

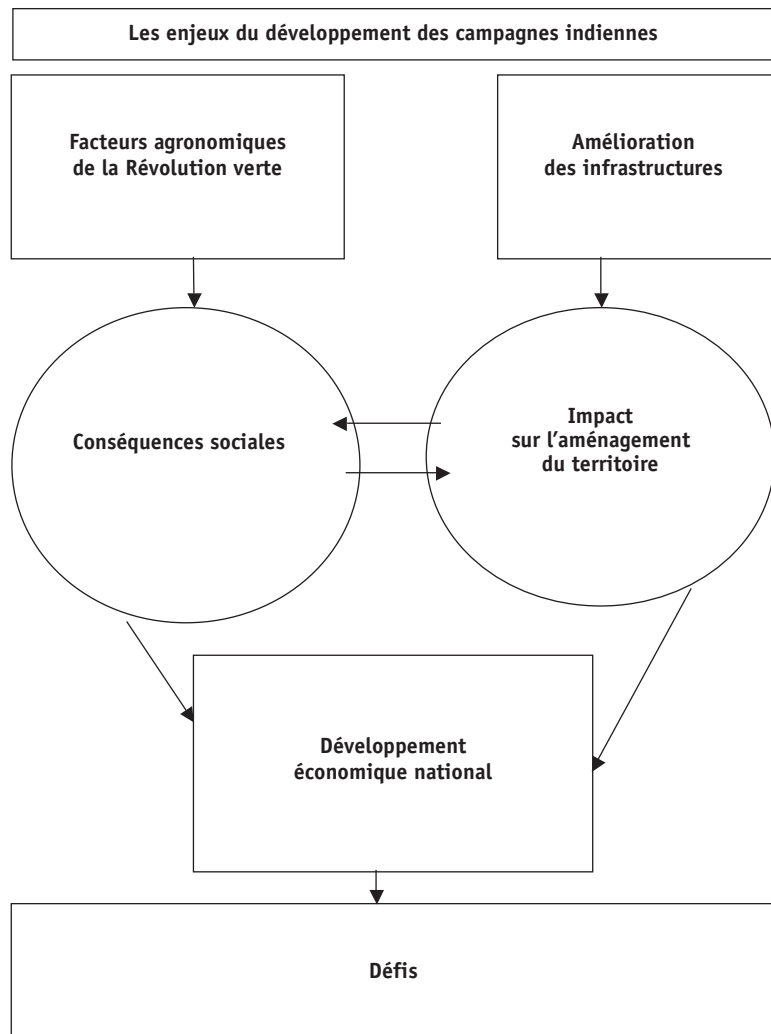
	Facteurs de développement rural	Facteurs freinant le développement rural
Facteurs techniques		
Facteurs économiques		
Infrastructures		

Proposition de corrigé

	Facteurs de développement rural	Facteurs freinant le développement rural
Facteurs techniques	• Révolution verte	• Permanence de l'agriculture extensive
Facteurs économiques	• Propriété agraire	• Situation de salarié agricole
Infrastructures	• Accès à l'énergie • Moyen d'irrigation • Réseau routier et désenclavement	• Absence d'énergie et de pompes électriques pour irriguer • Enclavement

Fiche élève, 2^{de} : le développement des campagnes

En vous appuyant sur les séquences visionnées, renseignez l'organigramme ci-dessous afin de mettre en évidence les mécanismes et les enjeux du développement rural.



Proposition de corrigé

Les enjeux du développement des campagnes indiennes

Facteurs agronomiques de la Révolution verte

- Irrigation
- Semences à haut rendement
- Engrais
- Insecticides
- Mécanisation (pompes à moteur et tracteurs)

Amélioration des infrastructures

- Puits et bassins pour l'irrigation
- Réseau routier
- Production d'énergie (biomasse et microcentrales hydroélectriques)

Conséquences sociales

- Émergence d'une couche d'agriculteurs plus ou moins aisés
- Apparition de commerces spécialisés (grainetiers, mécaniciens, revendeurs de machines agricoles, techniciens)
- Augmentation du confort et du niveau culturel de la population

Impact sur l'aménagement du territoire

- Croissance des bourgs ruraux
- Désenclavement des régions rurales isolées
- Électrification des campagnes

Développement économique national

- Tertiairisation des activités dans les zones rurales
- Naissance d'une industrie rurale employant la main d'œuvre rendue disponible par la mécanisation des tâches
- Disparition des famines et de la dépendance aux importations
- L'agriculture devient exportatrice

Défis

- Permanence d'une paysannerie pauvre exclue des améliorations agricoles
- Permanence d'une malnutrition
- Accroissement des écarts sociaux
- Accélération de l'exode rural (misère des nouveaux citadins)
- L'agriculture intensive engendre pollution et salinisation des sols

Les logiques urbaines

Pour explorer cette thématique, quatre axes ont été retenus, qui s'appuient sur des séquences audiovisuelles :

- « Les héritages coloniaux » (extraits issus de *Calcutta, perspectives d'avenir* et de *Pondichéry, un passé fertile*) ;
- « Des quartiers sous-intégrés à la ville » (avec des exemples de Calcutta mais aussi de Kanpur et de Bombay, les images de ces deux dernières villes provenant du film *Trois Familles en Inde* ou d'une séquence inédite, « Bombay, mégapole en mutation », réalisée lors du tournage de ce documentaire) ;
- « Des lieux d'innovation » (avec les exemples du quartier de services, présenté dans *Calcutta, perspectives d'avenir*, et d'un commerce de détail en mutation à Bombay, évoqué dans *Trois Familles en Inde*) ;
- « Pollutions et autres problèmes environnementaux » (à partir des illustrations des nuisances urbaines à Calcutta et du film *Le Gange de Rama Kant*).

Les héritages coloniaux

• **Une emprise coloniale différenciée.** On comparera les héritages coloniaux urbains français et britannique. Si, paradoxalement, les Français sont restés plus longtemps que les Britanniques en Inde (1954 au lieu de 1947), leur présence a été bien plus ponctuelle, se réduisant, après le traité de Paris de 1763, aux cinq comptoirs (Chandernagor, Yanaon, Karikal, Mahé, Pondichéry). L'occupation de l'espace colonial a été différente ; là où les Britanniques aménagent de façon systématique un immense pays, destiné, dans leur esprit, à toujours faire partie de la Couronne, les Français n'occupent que des têtes de pont pour les échanges coloniaux. Il en résulte des urbanismes bien différents.

• **Des ruptures spatiales.** Un point commun à faire relever : l'espace illustre une ségrégation sociale propre aux sociétés coloniales du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, qui établissent une hiérarchie entre les peuples et ce que l'on considèrerait alors comme des « races ». Dans les deux cas, il y avait rupture spatiale entre la ville européenne et la ville indigène : le parc du Maiden à Calcutta et le canal égout à Pondichéry matérialisent ces discontinuités spatiales héritées.

• **L'urbanisme, traduction de projets coloniaux contrastés.** Cependant, les différences l'emportent : l'urbanisme britannique modèle profondément la ville en dessinant des larges artères rectilignes bordées d'immeubles victoriens, aujourd'hui dégradés et occupés par les populations les plus pauvres, ou bien de vastes demeures, reconverties désormais en sièges sociaux de grandes sociétés ; le parc reproduit également les espaces verts londoniens. Il s'agit donc d'un urbanisme de mimétisme, qui souligne la continuité des territoires entre la métropole et la colonie. Dans l'espace urbain de Pondichéry, l'ancienne présence coloniale (française) est moins visible. Il s'agit davantage de traces ponctuelles, notamment d'institutions éducatives comme le lycée. (Remarquons d'ailleurs que la

République garde, comme dans de nombreux autres anciens pays colonisés, une présence à travers ses lycées français à l'étranger.)

Il y a là l'expression de deux projets coloniaux différents : séparer les populations, quitte à faire émerger des élites locales dans le cas britannique ; ambitionner – au prix de fortes ambiguïtés – une assimilation des colonisés à la République dans le projet universaliste qui s'enracine dans l'imaginaire politique de la Révolution française. Ce projet s'est ensuite décliné sous d'autres formes, avec les diverses institutions françaises qu'accueille la ville (Alliance française, Institut d'Orient, consulat qui se préoccupe de culture), mais aussi à travers des symboles, telle que la statue de Dupleix, qui rappelle l'action de celui qui a voulu faire d'une partie des Indes un protectorat français grâce à une compagnie des Indes orientales capable de lever des impôts.

- **Pour résumer.** Contrôler et administrer pour les Anglais, rêver (plus que réellement contribuer) à une assimilation pour les Français ont laissé des traces différentes dans les villes indiennes.

Des quartiers sous-intégrés

Cette question des quartiers sous-intégrés est propre à l'urbanisme des pays en développement. Son étude permet à des élèves de 2^{de} d'aborder des notions d'urbanisme spécifiques à ces pays. Le terme de « sous-intégration » exprime l'idée selon laquelle certains quartiers ne sont pas reliés au reste du système urbain, en raison de l'absence ou de l'insuffisance des réseaux essentiels à la vie quotidienne : transports, adduction d'eau, électricité, évacuation des eaux usées (égouts).

- **La dynamique de l'urbanisation en Inde.** Si la population urbaine reste minoritaire (28 % selon le recensement de 2001), on compte 35 métropoles de plus de 1 million d'habitants, représentant 38 % de la population urbaine totale et, parmi elles, 6 mégapoles pluri-millionnaires : Bombay, Kolkata (Calcutta), Delhi, Chennai (Madras), Bangalore et Hyderabad. Ces villes extrêmement peuplées connaissent une croissance rapide due à la fois à l'accroissement démographique et à l'exode rural.

La population indienne a en effet tendance à se « métropoliser », c'est-à-dire à se concentrer dans les plus grandes agglomérations du réseau urbain. Le rythme de l'urbanisation en Inde est de 2,7 % par an. Les flux générés sont très importants et, dans certaines mégapoles, les quartiers qui accueillent les migrants ont la taille de véritables villes ; ainsi le bidonville de Dharavi à Bombay comprend 600 000 habitants et reçoit 400 nouvelles familles par jour, attirées par le boom économique de Bombay, devenue la capitale économique du pays. Les densités y sont supérieures à 20 000 habitants par km², un taux équivalent à ceux de certains arrondissements de Paris, mais avec des constructions qui ne dépassent pas un ou deux étages.

• **Les fortes densités urbaines.** L'appréciation des densités peut se faire en observant l'incroyable cohue du Barabazar à Calcutta, en remarquant dans le quartier de Kanpur où habite la famille Wasi l'absence d'espace vide, qui oblige les jeunes garçons à jouer sur les terrasses. On illustrera les conditions de vie des habitants par la taille de l'appartement de cette famille (une seule pièce, soit moins de 15 m² pour 5 personnes). Les vues sur le bidonville, depuis l'immeuble de la famille Shah, à Bombay, laissent imaginer la promiscuité à laquelle sont contraintes les populations misérables.

• **L'insuffisance des infrastructures.** Ces lacunes sont illustrées par plusieurs exemples. La cohue de Barabazar est provoquée par la multiplication des véhicules de tous genres (deux-roues, voitures à bras de portefaix...) qui doivent composer avec la foule de piétons. C'est naturellement l'absence de véritables transports collectifs qui engendre cette thrombose perpétuelle... La croissance récente du nombre des voitures individuelles (300 000 ventes en 1995, presque 1 million en 2004) aggrave les encombrements. Le témoignage de Ishrat à Kanpur résume toutes les déficiences des services publics : le quartier est alimenté en électricité irrégulièrement et de façon insuffisante ; l'adduction d'eau (qui dépend de pompes électriques) est, elle aussi, insuffisante (on fera observer les bidons qui servent de citernes sur les terrasses). Enfin, on notera que la famille Wasi vit dans ce quartier pauvre (qui n'est pas un bidonville cependant...) parce que le père est au chômage, autre illustration de la sous-intégration (au système productif de Kanpur cette fois) qui, bien qu'invisible dans le paysage, est une réalité économique.

• **Un urbanisme spontané.** Ces quartiers se sont édifiés hors de tout cadre légal en ce qui concerne la propriété du sol (sur des terrains publics, privatisés de fait, ou sur des terrains privés illégalement occupés). Si l'on définit l'urbanisme comme l'art de construire et d'aménager les villes, il peut sembler paradoxal d'user de ce terme à propos de quartiers qui justement n'en bénéficient pas ! C'est pourquoi l'on utilise l'expression d'« urbanisme spontané ». On distinguera deux situations différentes : le quartier des Wasi à Kanpur est à l'évidence non planifié par une politique publique de logements ; cependant, même si les réseaux y sont déficients, il y a quand même des rues, une école et les constructions sont en dur (briques, huisseries, terrasses maçonnées).

Tout autre est le bidonville (ou *slum*) de Bombay : il s'agit d'un campement de toiles, bois et tôles, sans organisation (absence de rues asphaltées), et qui devra disparaître ainsi que l'affirme Sagar, le fils des Shah. L'autoconstruction et l'aliénation d'espace public (une impasse, une arrière-cour, un terrain vague ?) sont manifestes. Certains de ces bidonvilles, s'ils durent assez longtemps pour voir l'intégration progressive des migrants à l'économie de la ville, peuvent évoluer en se pérennisant : les tentes et les baraquements seront progressivement remplacés par des maisons rudimentaires en brique.

Il faut enfin faire repérer dans la séquence (arrêt sur image conseillé) les familles qui vivent sur les trottoirs, protégées par de simples bâches ; leurs biens sont rassemblés dans des sacs en plastique ; elles font du feu pour cuire les aliments pendant que les enfants récupèrent les ordures dans des bennes. Pauvres parmi les pauvres, ces gens sont attirés par les possibilités d'emploi, tels que celui que peut procurer le chantier d'un immeuble voisin en construction.

On s'interrogera sur les causes de l'existence des bidonvilles et des installations encore plus précaires sur les trottoirs des métropoles (pression migratoire de l'exode rural).

Des lieux d'innovation

La mégapole est un lieu d'innovation et de mutations accélérées : les séquences sélectionnées illustrent ces changements dus à l'ouverture récente de l'économie indienne.

• **Les changements récents dans l'économie indienne.** Un bref rappel est indispensable pour faire comprendre l'évolution.

Au lendemain de l'indépendance, Nehru, Premier ministre durant dix-sept ans (1947-1964), puis sa fille Indira Gandhi (Premier ministre de 1966 à 1977, puis de 1980 à 1984), ont choisi une voie de développement reposant sur une planification inspirée par l'exemple soviétique : l'industrie est privilégiée, l'autosuffisance est recherchée, notamment avec la Révolution verte. L'État protège l'industrie nationale, contrôle, accorde difficilement les autorisations administratives à l'industrie du secteur privé (le bureaucratisme d'une ancienne administration coloniale s'additionne à celui du modèle soviétique). Premier investisseur et premier employeur, l'État omniprésent a cependant su mettre en œuvre la Révolution verte et les recherches spatiales ou nucléaires. Le prix à payer a été celui de la fermeture aux investissements étrangers et aux échanges internationaux et d'une croissance annuelle moyenne lente (alors que la population s'accroît d'environ 2% chaque année entre 1947 et 1979).

Au début des années 1980, s'amorce le tournant libéral opéré par Rajiv Gandhi, qui succède à sa mère Indira Gandhi (assassinée par ses gardes du corps) au poste de Premier ministre (1984-1989) : ouverture aux investissements étrangers, filière informatique privilégiée, assouplissement réglementaire. Cette évolution se poursuit en 1991 sous l'impulsion de Mohammed Singh (alors ministre des Finances) : l'informatique commence à exporter ses services, des entreprises publiques sont privatisées, les investissements étrangers augmentent, la recherche est encouragée, notamment dans les biotechnologies et les logiciels informatiques. Les taux de croissance du PIB reflètent ces bouleversements : 6,5% après 1991, 8% dans les années 2000. Selon un rapport de l'OCDE d'octobre 2007, la croissance économique indienne pourrait même atteindre un rythme durable de 10% l'an et être mieux répartie sur l'ensemble du territoire.

• **Signes de cette évolution dans les séquences filmées.** « Un quartier de services » décrit comment se traduit, à Calcutta, l'ouverture de l'économie indienne : les nouvelles banques sont à associer à la croissance des IDE (investissements directs étrangers) ; les entreprises de télécommunications auxquelles il est fait référence sont caractéristiques d'une économie en mutation où, après une phase de relativement faible industrialisation, le tertiaire assure 55 % du PIB. En effet, l'Inde (et c'est une spécificité parmi les pays en développement) passe actuellement à une économie post-industrielle. L'usine de jute d'Howrah, vétuste (faire observer les métiers à tisser survivants de la période coloniale et les machines à coudre à peine plus récentes) et donc menacée, illustre bien le désengagement de l'État. Le textile était, depuis 1947, un secteur protégé par la puissance publique en raison de son importance dans les principes économiques gandhiens. La petite entreprise artisanale était favorisée ; elle fait vivre encore aujourd'hui de 4 à 7 millions de personnes. À partir de 1985, la politique de modernisation du secteur textile, alors encore dominé par des métiers à bras, entraîne l'ouverture des entreprises aux capitaux étrangers et a pour effet l'introduction de métiers modernes ; cela a pour conséquence la fermeture de 567 usines entre 1985 et 1989 (720 000 licenciements... parmi lesquels, celui de Mohamed Wasi).

Les grandes agglomérations, comme Calcutta, sont témoins de cette mutation radicale de l'économie indienne, une mutation marquée par la mondialisation des échanges de biens, de services et de capitaux.

Pour illustrer cette mutation, on analysera également la stratégie de la famille Shah et celle du chômeur Mohamed Wasi. Le commerce de détail des Shah rappelle celui du début du ^{xx}e siècle en Europe : multiplicité du personnel et des tâches (ensachage, pesage, préparation de commandes). Mais le discours du fils, Sagar, est révélateur de l'impact de la mondialisation dans les esprits comme dans les réalités économiques. Sagar, membre de la bourgeoisie indienne, a suivi ses études à l'étranger, dans un pays anglo-saxon (l'Australie), et acquis des méthodes de gestion modernes. Il anticipe l'arrivée des grandes chaînes de distribution multinationales (Walmart) à Bombay, effet de la « globalisation » (mot anglais pour « mondialisation »). Il comprend que l'entreprise familiale doit s'adapter pour subsister et donc passer au libre-service et aux codes-barres (ce qui suppose une informatisation de la gestion des stocks et certainement moins de personnel). Les atouts de l'Inde sont parfaitement résumés ici : une minorité de la population active de haut niveau (techniciens, ingénieurs, commerciaux...), bien formée, notamment en informatique (l'Inde assure aujourd'hui de 20 à 25 % de la fabrication de logiciels dans le monde) ; un capitalisme familial (la famille Shah est fière de dire que l'épicerie a été fondée par le grand-père, et cet exemple est à rapprocher, toute proportion gardée, de celui de la famille Tata, à la tête d'un empire industriel ancrée sur une entreprise familiale).

Plus modestement, les mêmes qualités se retrouvent chez Mohamed Wasi : chômeur, il décide de se lancer dans le commerce de détail et fait donc preuve d'esprit d'entreprise ; ses indemnités de licenciements sont investies dans un minuscule pas de porte installé dans une ancienne friche industrielle reconverte. Lui aussi perçoit les possibilités d'activités que la mondialisation permet (fourniture de produits électroniques achetés à bas prix...).

• **Les revers de la croissance.** Ce tableau d'une économie en mutation rapide doit être complété par le rappel des limites sociales de l'ouverture économique de l'Inde. Que vont devenir les habitants du bidonville à la place duquel doit s'élever le supermarché des Shah ? Les femmes qui travaillent à trier les grains dans l'épicerie ? Les nombreux commis ? Les différences sociales s'aggravent en Inde où 450 millions de personnes vivent avec moins de 1 dollar par jour... Plus qu'ailleurs, la mondialisation creuse en Inde les différences, favorisant l'enrichissement rapide des uns et laissant dans une misère d'autant plus insupportable les autres.

Pollutions et autres problèmes environnementaux

Outre la pollution atmosphérique des agglomérations (d'où l'intérêt du parc du Maiden, poumon de Calcutta), due notamment à l'intense circulation et à la densité de l'occupation humaine, on peut, par exemple, concentrer l'étude sur la pollution des eaux et les problèmes de débit des fleuves, à travers le cas du Gange, fleuve sacré pour les hindous.

• **Le bassin gangétique.** On repérera sur un atlas le parcours du fleuve et on cartographiera son bassin. Le Gange, qui est l'un des plus grands fleuves du monde, suit son cours sur plus de 2500 km, du glacier Gangotri, dans les contreforts méridionaux de l'Himalaya, jusqu'au golfe du Bengale. Adoptant d'abord un tracé tortueux, dans le sens nord-sud, il atteint la plaine du nord de l'Inde, en aval de Haridwar, puis s'oriente vers le sud-est. Il baigne de grandes villes – parmi lesquelles Kanpur, Allahabad, Varanasi (Bénarès), Patna – et collecte de très nombreux affluents, les principaux étant la Yamuna, la Ghaghra et le Gandak. Il forme ensuite un immense delta (le plus vaste du monde) pour se jeter dans le golfe du Bengale. Une branche de ce delta (l'Hooghly) arrose Kolkata (Calcutta) tandis que la branche majeure coule au Bangladesh, où le Gange se mêle au Brahmapoutre. Plus d'un demi-milliard de personnes vivent sur les rives du Gange !

• **Le Gange, fleuve sacré, fleuve menacé.** Il faut insister sur l'ambivalence des attitudes vis-à-vis du Gange, qui est à la fois « la mère des hommes », un lieu de purification, voire un cimetière mais aussi un égout. Pour les hindous, se baigner dans le Gange permet de se purifier, y jeter les cendres d'un défunt favorise une vie future meilleure et, peut-être, la délivrance du monde sensoriel, en mettant fin au cycle des réincarnations. On contemple le fleuve sacré, on s'y baigne, on en boit l'eau. Rama Kant souligne le lien entre les hommes et le Gange : « Si la mère est souillée, l'enfant qu'elle porte le sera aussi. »

On mettra en relation le film sur le constructeur de barques traditionnelles et l'article de l'indienne Suyash Sinha (voir la seconde fiche élève ci-après) pour identifier les pollutions qui menacent le fleuve et ses riverains.

On complétera ces données par des informations sur la réduction du débit du Gange, phénomène qui accroît sa pollution. Fragilisé par la saison sèche, le débit du Gange s'abaisse d'autant plus en amont que des prises d'eau pour des canaux d'irrigation l'assèchent, à Haridwar (canal britannique de 1854) et à Aligarh notamment. En effet, les ponctions d'eau sont de plus en plus importantes pour l'irrigation.

Enfin, d'après les experts du Groupe intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), co-lauréat du prix Nobel de la paix (2007), la fonte des glaciers himalayens, en raison du réchauffement climatique, fait peser à moyen terme des menaces encore plus graves sur les populations. Dans un premier temps, vers 2050-2070, le débit des fleuves majeurs que sont l'Indus, le Gange et le Brahmapoutre va augmenter, entraînant crues, inondations et glissements de terrain. Dans un deuxième temps, les fleuves ne seront plus alimentés par les glaciers, qui auront disparu, mais seulement par les précipitations de la mousson en été. Cette décrue pourrait avoir des conséquences dramatiques pour les riverains, privés d'eau pour irriguer ou produire de l'électricité.

Fiche élève, 2^{de} :

habiter vivre et survivre dans les métropoles indiennes

À partir des images montrant l'habitat à Calcutta (quartier de Barabazar), à Kanpur (quartier musulman) et à Bombay (bidonville et installations de familles et d'individus à même les trottoirs de la ville), caractérisez les différents types de quartiers autour de la notion d'«intégration urbaine».

De l'habitat intégré à l'habitat sous-intégré	Types de quartiers	Matériaux de construction	Existence et état des réseaux	Nuisances subies
Le quartier du Barabazar à Calcutta				
Le quartier musulman à Kanpur				
Le <i>slum</i> de Bombay				
Les installations de familles et d'individus sur les trottoirs de Bombay				

Proposition de correction

De l'habitat intégré à l'habitat sous-intégré	Types de quartiers	Matériaux de construction	Existence et état des réseaux	Nuisances subies
Le quartier du Barabazar à Calcutta	<ul style="list-style-type: none"> • Ancien quartier de l'époque coloniale • Quelques immeubles à étages 	<ul style="list-style-type: none"> • Maisons anciennes (brique, bois, fenêtres...) 	<ul style="list-style-type: none"> • Présence de rues et de trottoirs • Réseaux saturés 	<ul style="list-style-type: none"> • Circulation difficile • Bruit • Pollution
Le quartier musulman à Kanpur	<ul style="list-style-type: none"> • Quartier plus ou moins récent • Peu d'immeubles à étages • Constructions individuelles 	<ul style="list-style-type: none"> • Brique et ciment 	<ul style="list-style-type: none"> • Peu de rues • Eau et électricité insuffisantes 	<ul style="list-style-type: none"> • Promiscuité • Coupures d'eau et d'électricité
Le <i>slum</i> de Bombay	<ul style="list-style-type: none"> • Baraquements 	<ul style="list-style-type: none"> • Tôle, planches de bois, matériaux de récupération 	<ul style="list-style-type: none"> • Pas de réseaux • Une pompe à eau publique 	<ul style="list-style-type: none"> • Promiscuité et inconfort • Eau insuffisante • Pas d'électricité
Les installations de familles et d'individus sur les trottoirs de Bombay	<ul style="list-style-type: none"> • Pas de construction 	<ul style="list-style-type: none"> • Bâches 	<ul style="list-style-type: none"> • Pas de réseaux 	<ul style="list-style-type: none"> • Pollution • Bruit • Absence d'abris • Précarité extrême • Ni eau ni électricité

Fiche élève, 2^{de} : le Gange, fleuve sacré, fleuve pollué

Document

Suyash Sinha est indienne. Ingénieur informaticienne chez Microsoft aux États-Unis, elle conserve un lien très fort avec son pays d'origine. Suyash Sinha exprime avec une certaine poésie et une ironie amère l'un des grands paradoxes de l'Inde moderne.

« Le Gange, ce fleuve Mère que l'on vénère et que l'on souille...

[...]

Un enfant espiègle

« Le Fleuve Mère, "Mother Ganga", danse et tourbillonne autour des pierres de Gaumukh. Elle abrite des espèces aquatiques qu'elle héberge dans son ventre. Un dixième de l'humanité prospère sur ses eaux abondantes et ses rives fertiles. Elle serpente à travers les vastes plaines grasses du nord de l'Inde pour rencontrer sa sœur, la rivière Brahmaputra, après un formidable voyage de 2 500 kilomètres.

Elle se mélange avec elle-même dans la baie, se répand pour former le plus grand delta du monde et nourrir une faune et une flore parmi les plus rares sur cette terre. C'est cela qu'elle accomplit avant de laver les péchés de millions d'hindous depuis des temps immémoriaux.

C'est une enfant espiègle, bondissante, qui joue des mauvais tours dans l'Himalaya supérieur. Elle secoue les radeaux sur ses eaux pétillantes, elle vous adresse un clin d'œil à travers les étoiles qui scintillent et que le soleil reflète sur son giron. Elle vous jette par-dessus bord, elle vous fait faire une embarquée et quand vous êtes tout éclaboussés, elle éclate d'un rire chaleureux, trilles mélodieux qui n'appartiennent qu'à elle. Vous serez étonnés de son énergie et de son enthousiasme d'enfant. Mesurant à peine quelques pieds de largeur, elle est jeune et vigoureuse.

À Rishikesh, elle subit, décontenancée, son premier attentat à la pudeur. Les usines pharmaceutiques déchargent leurs effluents toxiques chargés d'acide chlorhydrique, d'acétone et autres dissolvants ou produits chimiques. Elle regarde les plus petits poissons qui agonisent. Elle regarde les mauvaises herbes lui prendre son oxygène à elle. Mais elle ne se plaint pas !

Rencontrez-la à Haridwar et vous trouverez une adolescente, grandie... devenue plus modeste. Elle voit des centaines des gens se presser autour d'elle, avec de l'eau jusqu'aux genoux, ils l'adorent, lui offrent des prières sous le soleil doré du matin. Elle se comporte presque comme une dame. Fille dans la fleur de son adolescence, magnifiée par la conscience qu'elle acquiert de ses charmes auxquels les prétendants commencent à rendre grâce.

Le choc toxique

Les gens la vénèrent, ils l'appellent "Mère". Fière de sa nouvelle maternité, elle est adulte quand elle atteint la ville de Kanpur. Là, les hindous l'adorent, lancent des fleurs sur son passage, élèvent, sur ses terres consacrées, des temples immenses en son honneur. La voilà portante, qui avance maintenant, charriant des tonnes de boue et d'énormes quantités toxiques de plomb, de cadmium, de chrome, déversées par des centaines de tanneries. Elle souffre de voir les produits chimiques mortels se mélanger à la clarté de ses eaux et faire virer sa couleur au brun et au noir. Pour des centaines d'animaux qu'elle porte dans son ventre, c'est la mort. Une mort certaine. Elle regarde leur corps flotter sans vie à la surface avant que les oiseaux affamés ne s'en emparent. Son harmonie est brisée. Sa paix a volé en éclats...

Hors d'haleine, elle atteint la Ville sacrée, Varanasi où, sans le savoir encore, elle a rendez-vous avec l'un de ses pires cauchemars. La ville des lumières, le plus grand lieu de pèlerinage des hindous, ne manque pas d'adeptes insensibles. Ils débarquent par dizaines de mille chaque semaine, avec leurs milliers de parents décédés, les brûlent sur les rives du Gange et déchargent dans ses flots des corps puants, à moitié carbonisés. Jetez un coup d'œil au hasard sur le Fleuve Mère à

Varanasi. Vous pourrez vous estimer chanceux si vous n'y trouvez pas de cadavres, boursoflés, en putréfaction, hôtes de colonies géantes de colibacilles et d'essaims d'insectes. Si vous voulez plus de détail, sachez que le niveau des colibacilles atteint 80 000 par millilitre alors que la moyenne acceptable se situe à 10 par 100 ml. Mais cette eau, les adeptes l'emportent avec eux afin qu'elle purifie leurs maisons et ils la boiront lors d'événements propices. Alors, que dites-vous d'un petit cocktail de choléra, dysenterie, hépatite virale et gastro-entérite ? "Mother Ganga" vous le servira !

Des projets qui sombrent

D'ici qu'elle débarque à Calcutta, elle n'a plus rien à espérer... personne pour lui dire que les choses pourraient s'améliorer... personne qui prend le temps d'élaborer un programme de développement pour la sauver du désastre. Elle n'attend plus rien, si ce n'est son union ultime avec le golfe du Bengale.

Après avoir tant souffert, pendant tant de décennies, elle n'a même plus la force de souffrir. Au retour de chaque mousson, elle pleure et fulmine dans son lit et projette des murs d'eau sur les hommes et leurs quêtes de développement. Ce faisant, elle élève une plainte formelle contre la profanation sans état d'âme que lui font subir ces bêtes cruelles qui l'appellent leur mère.

De temps en temps, ces plaintes tombent dans des oreilles plus réceptives. En 1985, le Plan d'action Gange est lancé. Il prévoit de nettoyer le fleuve et de restaurer à ses eaux suffoquées leur capital originel d'oxygénation. La première phase est terminée, et moins de 20% de l'objectif a été atteint. La phase deux a néanmoins été lancée, l'occasion de remplir au passage les poches de politiciens et de bureaucrates sans scrupules.

Les tribunaux continuent de donner des ordres à caractère suspensif. Des tortues sont toujours lâchées dans le Gange dans le but qu'elles se nourrissent des cadavres en décomposition avant de régaler à leur tour les braconniers. Activistes de l'environnement et organisations non gouvernementales continuent de s'époumoner face à une législation antipollution faiblarde et dure d'oreille. Dans leurs saris colorés, les blanchisseuses continuent de battre les vêtements sur les bords du Gange. Le gamin continue d'y laver son chien à quelques mètres d'une mère qui plonge son enfant dans le bain sacré des maladies de la peau.

Que pouvons-nous faire ? Cesser d'appeler le Gange "Mother" ! Cesser de l'adorer en laissant errer sur ses flots des nuées de lampes à huile visqueuse qui encrasent ses poumons ! Cesser de lancer la multitude de nos divines idoles dans la vase de son lit. Cesser de l'exalter en la consacrant pont vers le ciel ! Et, pour changer enfin quelque chose au cours des choses, offrir des incinérateurs à nos parents décédés. »

SINHA Suyash, traduit par Erika Menamkat et Barbara Fournier, in *Polyrama 114*, revue d'information éditée par le service de presse de l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), 2003.

Questions

1. Placez sur un fond de carte les agglomérations baignées par le Gange qui sont évoquées dans le texte.
2. Relevez les différents types de pollutions subies par le fleuve en distinguant celles d'origine culturelle et celles d'origines industrielle et urbaine.
3. Quelles infrastructures urbaines permettraient de lutter contre ces différents types de pollution ? Pourquoi sont-elles insuffisantes ?
4. Quels sont les risques engendrés par ces pollutions ?

Éléments pour la correction

1. Sur la carte du tracé du Gange, on localisera les agglomérations ou les cours d'eau évoqués dans le texte :

– Rishikesh est une ville du nord-ouest de l'Inde, dans le nouvel État de Uttarakhand (créé à partir de l'Uttar Pradesh et devenu le 27^e État de l'Union indienne en 2000) ;

– Haridwar appartient au même État que la ville précédente : c'est l'une des sept villes saintes de l'Inde ;

– Kanpur, avec 4,2 millions d'habitants, est l'une des plus grandes agglomérations de l'Uttar Pradesh ; l'industrie y est largement présente, notamment les tanneries.

– Varanasi (Bénarès), dans l'est de l'Uttar Pradesh, est une ville sainte où se rend 1 million de pèlerins tous les ans et où chaque hindou espère qu'on dispersera ses cendres dans le Gange ;

– le Brahmapoutre prend sa source dans l'Himalaya, au Tibet, puis passe par l'Inde avant de se jeter dans le delta du Gange, au Bangladesh ;

– l'Hooghly est le nom donné au bras occidental du delta du Gange.

2. Pollutions liées aux rituels religieux : afflux de foules de pèlerins (qui se baignent et vivent au bord du fleuve), offrandes au fleuve (notamment d'idoles, enduites de peintures ou de teintures... toxiques), crémation des cadavres et dispersion des cendres dans le Gange, immersion des corps des indigents, trop pauvres pour payer le bois nécessaire à la crémation). Ces pollutions sont particulièrement importantes à Varanasi (Bénarès), véritable métropole religieuse. Ainsi, les restes de la crémation de près de 500 corps humains sont en moyenne quotidiennement dispersés dans le fleuve, sans compter les charognes animales qui y sont aussi jetées. À cela, s'ajoute la pollution produite par les matières fécales (déjections d'origine humaine ou animale) : 45 000 bactéries pour 100 ml d'eau ; 90 000 en été lors de l'étiage ; cette concentration en coliformes fécaux est de 2000 à 4000 fois supérieure à la limite recommandée par l'OMS pour une baignade sans danger.

Pollutions générées par l'industrie et les villes. Le texte fait référence à l'industrie pharmaceutique de Rishikesh. À Kanpur, les tanneries représentent une activité traditionnellement polluante à laquelle il faut ajouter les rejets des

industries chimiques qui produisent des engrais. La ville de Kanpur rejette 400 millions de litres (40 000 m³) d'eaux usées par jour, d'origines industrielle ou domestique.

3. Infrastructures manquantes ou défectueuses à identifier: égouts, stations d'épuration et de traitement des eaux usées d'origines domestique et industrielle, latrines publiques reliées aux égouts le long des *ghats* (marches d'accès au fleuve), crématoriums électriques.

Dès 1985, un premier plan d'action de dépollution du Gange a été lancé mais les usines de traitement des eaux ne fonctionnent pas correctement en raison des défaillances des infrastructures électriques (manque de débit pour l'hydro-électricité pendant la saison sèche, inondation des bassins de décantation pendant la mousson). À Kanpur, la décision d'aménager un barrage réservoir a été prise en 1995 mais lenteurs bureaucratiques, corruption et rivalités politiques compromettent sa réalisation. De façon plus modeste, des tortues nécrophages ont été introduites dans les eaux du Gange mais les populations pauvres les ont pêchées pour se nourrir!

4. Les risques d'une telle pollution sont d'abord liés aux usages de l'eau par les riverains et les pèlerins: les bains rituels, la consommation de ces eaux polluées font planer sur les personnes le risque de contamination par des agents pathogènes du choléra, de la dysenterie, de la typhoïde, de la jaunisse, de l'hépatite B et de la gastro-entérite. Il faut ajouter à cela la disparition de la faune, poissons, mais aussi dauphins du Gange dont les derniers individus ont été aperçus à Kanpur (espèce désormais classée en voie de disparition).

Voies et enjeux du développement

Dans un pays dont le tiers des habitants vit dans la pauvreté, et ce malgré une croissance économique très forte, cette question des voies et des enjeux du développement revêt évidemment une importance cruciale. On pourra d'abord s'appuyer sur un éclairage rétrospectif, en étudiant la vision politico-économique de Gandhi, puis tenter de dégager les lignes de force du développement contemporain. Le faible coût du travail intervient comme un facteur déterminant, mais ambivalent, tant de la croissance que de l'insertion de l'Inde dans la mondialisation. En effet, l'existence d'une main-d'œuvre bon marché favorise l'implantation d'entreprises étrangères dans le secteur de l'industrie et des services. Cependant, même si la croissance économique a permis l'émergence d'une nouvelle classe moyenne, la misère salariale apparaît comme un frein au développement du marché intérieur. Outre le coût du travail, l'éducation et la condition des femmes comptent parmi les principaux défis auxquels l'Inde est confrontée.

Gandhi et les 500 000 villages

L'Inde contemporaine, dont on dit souvent qu'elle est « la plus grande démocratie du monde » est assez éloignée de ce qu'a rêvé Gandhi. Il pensait en effet que la démocratie parlementaire ne peut suffire à respecter la nature sociale de l'homme car la majorité électorale issue des votes individuels contraint la minorité à subir ses décisions. Plus généralement, il était très critique à l'encontre du matérialisme de la civilisation occidentale, facteur de cupidité, d'insatisfaction et, à terme, de violence. Cette critique passait aussi par celle de l'État qui, pour Gandhi, ne devait pas, après l'indépendance, se substituer à l'État colonial britannique sous peine de remplacer une tyrannie par une autre. Le peuple devait être libéré, c'est-à-dire que les plus pauvres, les exclus – femmes et *dalits* (intouchables) –, devaient pouvoir s'émanciper dans une Inde indépendante et décentralisée.

Les images de l'*ashram* que Gandhi a fondé illustrent ce à quoi il aspirait pour l'Inde. C'est de cet *ashram*, situé à Sabarmati, dans le Gujarat, au nord d'Ahmedabad, qu'il est parti pour sa « marche du sel » (1930). Aujourd'hui, l'*ashram* est devenu un musée. Pour Gandhi, le village devait être la base de l'organisation sociale et politique : au sein de cette petite communauté, il serait possible, d'après lui, d'atteindre un consensus et de résoudre le problème de la minorité dans la démocratie. Les images du travail en commun pour la filature ou pour le tissage du coton sont l'expression de cet idéal, qui place l'autarcie économique, la décentralisation, la démocratie directe et la recherche de l'unité au cœur du projet politique gandhien. On relèvera dans les propos de M. Jaïn l'insistance portée à l'idée de travail constructif, qui renvoie à ce que le Mahatma appelait « l'action constructive » (en 1941, il publia un texte intitulé « *The constructive programme: its meaning and place* »). On commentera également les techniques mises en œuvre dans l'*ashram* : utilisation de la force humaine et animale, rouets et marteau-pilon mécanique en bois. Cela tient en partie au contexte historique (ces images ont été tournées il y a environ soixante ans) mais cela est aussi révélateur d'un choix technologique : Gandhi critiquait l'idéologie occidentale de progrès qui, à ses yeux, risquait d'engendrer dépendance et menace pour l'individu.

Gandhi pensait que la fédération des 500 000 villages devait permettre à terme (et idéalement) la disparition de l'État. Sa pensée était donc très proche de l'anarchisme, au sens où il critiquait les fonctions régulatrices et coercitives de l'État et qu'il voyait le village comme une petite république permettant l'épanouissement de tous. On se gardera donc de faire de Gandhi un démocrate à l'occidentale.

Le coût du travail dans l'Inde contemporaine

- **Le contexte économique général.** Sans faire un long exposé sur les politiques économiques successives suivies par les gouvernements indiens, on rappellera

quelques jalons essentiels. Dans son préambule, la Constitution indienne stipule que « l'Inde est un pays socialiste ». Cette tradition, héritée des années de Nehru et d'Indira Gandhi, a été abandonnée en 1991, année d'un tournant libéral auquel le pays a été contraint. En effet, le déficit de la balance des paiements était alors tel, que l'Inde a accepté les préconisations du FMI en faveur d'une ouverture de l'économie indienne. Cependant, cette économie demeure encore mixte, dans la mesure où l'État contrôle largement certains secteurs, notamment celui des banques.

Le principal signe de l'ouverture de l'économie indienne réside dans les « investissements directs étrangers » (IDE), qui ont fortement progressé ces dernières années (ils ont triplé entre 2005 et 2006) même si l'Inde n'est que la 113^e destination des IDE dans le monde (ils ne représentent en 2006 que 17 milliards de dollars contre 70 milliards en Chine). Ce niveau modeste des IDE s'explique en grande partie par l'existence de règles héritées du passé de fermeture économique du pays : une entreprise étrangère ne peut détenir plus de 49 % d'une entreprise indienne. Il est dû également à la faiblesse des infrastructures, qui nuit à l'attractivité du marché indien.

L'autre fait important de ces dernières années est la rapide croissance économique : +8.1 % du PIB en 2003 et en 2005, +9 % en 2006. Cette croissance est à associer à l'ouverture sur le marché mondial de l'économie indienne dont il faut, ici, mettre en évidence les principaux atouts et faiblesses.

• **L'emploi non qualifié.** L'épicerie de la famille Shah se révèle être un bon exemple pour illustrer la dualité de l'économie indienne, entre économie traditionnelle et mutations rapides. On relèvera le nombre d'employés (une cinquantaine !) et la multiplicité des tâches qui caractérise l'organisation de ce commerce de détail. Trois « secteurs » peuvent être identifiés dans l'épicerie :

– la préparation des produits, qui consiste surtout à trier, ensacher et peser manuellement graines et grains (l'alimentation indienne repose largement sur la consommation de produits végétaux) ;

– la vente proprement dite, qui est, elle aussi, subdivisée en différentes opérations : prise de la commande, établissement de la facture, passage à la caisse, puis vérification de la commande, qui donne lieu à un véritable rituel (le pointage se fait dans une sorte de dialogue crié entre le responsable et le commis) ;

– enfin, les autres opérations commerciales : direction, comptabilité et livraisons. Plusieurs enseignements peuvent être tirés de cet exemple de micro-économie indienne : les propriétaires du magasin peuvent employer un personnel pléthorique car le coût salarial est très faible et peu ou pas grevé de charges. En effet, il n'y a pas, en Inde, d'État providence. Les mesures de prévoyance sociale (retraite, maladie, chômage) sont insignifiantes, voire inexistantes dans le secteur informel, qui représente environ 90 % de l'économie nationale ! De la multiplicité des tâches, on déduira aussi que le niveau de qualification de

chaque employé est bas. Comme dans beaucoup de pays en développement, le chômage officiel est peu élevé (7,8 % en 2006) mais masqué par un sous-emploi des actifs. La productivité est donc, elle aussi, très faible puisque les salariés sont souvent réduits à de simples tâches d'exécution. Peut-il en être autrement dans un pays où la moitié des femmes adultes et un quart des hommes adultes sont analphabètes ?

Enfin on opposera la situation de ces travailleurs peu qualifiés à celle de Sagar, le fils du propriétaire, qui, après une scolarité secondaire à Bombay, a suivi des études supérieures de commerce à Melbourne. Cette opposition est emblématique du fossé croissant qui existe en Inde entre une minorité d'un haut niveau de formation et la masse des salariés.

• **Une industrie de sous-traitance.** L'exemple de l'usine au Tamil Nadu où travaillent les fils de Kaliémoti illustre les conséquences de la mondialisation. Dans cette région rurale du Sud de l'Inde, une entreprise étrangère, Whirpool en l'occurrence, a réalisé des investissements pour fabriquer à faible coût des portes de micro-ondes destinées à l'exportation. Le salaire quotidien des fils de Kaliémoti représente 80 roupies, soit 1,40 euro (en janvier 2008, 1 euro = 57,9 roupies). On relèvera les raisons qui poussent à accepter un emploi pour un salaire aussi faible : « Si on travaille aux champs, on ne gagne rien, alors que si on travaille ici on peut gagner beaucoup. » La misère est toujours relative... Les sept hectares que Kaliémoti partage avec ses frères ne peuvent permettre à ses fils de travailler avec lui. L'entreprise bénéficie donc de la crise des campagnes où, aujourd'hui, ne sont plus créés d'emplois (l'agriculture a généré une croissance de 2,7 % seulement en 2006 alors qu'elle occupe près de 60 % des actifs).

On analysera les conditions de travail : journée de huit heures, absence de jours de congé, pratique des « trois-huit », paternalisme patronal. On est proche des conditions de travail de la révolution industrielle au XIX^e siècle. L'industrie est encore faiblement développée (12 % des actifs seulement) mais elle a connu une croissance très forte (8,9 % en 2005) en raison des IDE étrangers mais aussi de la taille du marché intérieur indien (on remarquera par exemple la présence, très répandue, de la télévision dans les foyers, y compris dans la très modeste maison de Kaliémoti et Katénamba). Les constructeurs d'automobiles visent désormais le marché indien, au moins pour la classe moyenne urbaine.

Les IDE entrants sont donc un moteur de la croissance économique indienne (le tiers du PNB) et sont encouragés par le gouvernement (déductions fiscales et aides régionales) même s'ils sont soumis à des restrictions pour les entreprises représentant un intérêt stratégique. Aujourd'hui, les exportations indiennes sont composées aux deux tiers de biens manufacturés. Si l'Inde compte désormais parmi les pays émergents, c'est en grande partie grâce à sa main-d'œuvre à faible coût, attractive pour les investissements directs étrangers.

• **Des artisans qualifiés.** Le dernier exemple proposé révèle certains atouts de la main-d'œuvre indienne. A Pondichéry, l'entreprise française de construction de bateaux et de meubles destinés à l'exportation utilise une main-d'œuvre qualifiée, rémunérée avec des salaires modiques au regard de ce qui se pratique dans les pays développés. L'ingénieur de marine indien est payé 220 euros par mois (qu'on pourra comparer aux 40 euros mensuels des fils de Kaliémoti à l'usine Whirpool). Il a un haut niveau de formation (acquis en partie au Koweït) et souhaite s'initier au dessin assisté par informatique. Un des atouts des professions supérieures en Inde est justement cette capacité à s'adapter aux nouvelles technologies. Aujourd'hui, 28% de la population active travaille dans les services et ceux-ci représentent 55% du PIB. L'Inde valorise les capacités de ses ingénieurs puisqu'elle s'impose sur le marché mondial des logiciels, et, désormais, 75% des délocalisations de services des pays développés y sont réalisés.

L'éducation, un des grands défis pour l'Inde

• **L'exemple de l'institut technologique de Katwa.** Cet exemple, au Bengale-Occidental, illustre les difficultés éducatives indiennes. La formation est ici tournée vers la professionnalisation rapide des jeunes (futurs électriciens et mécaniciens, capables de réparer téléviseurs et pompes à eau). On est frappé par le manque de moyens dont dispose cet établissement et le dénuement des lieux. On décrira les infrastructures et les supports pédagogiques (bâtiment sommaire, salle de cours nue, absence de tableau et de cahiers, apprentissage à partir de cartons où sont dessinés des circuits électriques, etc.).

• **Un système éducatif pas assez performant.** En dépit des principes de gratuité et d'obligation (jusqu'à 14 ans), tous les enfants d'âge scolaire ne sont pas scolarisés. On estime, qu'en 2005, 87% des filles et 90% des garçons sont inscrits au niveau primaire, contre, respectivement, 72% et 83% en 2002 : ces données traduisent donc des progrès rapides vers la scolarisation de tous et vers la parité entre les sexes. Toutefois, une enquête récente sur les enfants de 7 à 14 ans révèle que 52% d'entre eux sont incapables de lire un texte simple... et d'après le Rapport mondial 2008 de suivi de l'éducation pour tous, publié par l'Unesco, les disparités régionales, à l'intérieur de l'Inde, s'accroissent. De plus, 49% des élèves ne poursuivent pas leur scolarité au-delà du primaire et une part réduite des jeunes adultes a accès aux études supérieures (environ 10%, contre la moitié des jeunes d'une génération en France). Le recensement de 2001 (le plus récent pour cette question) annonce un taux d'alphabétisation des adultes de 61% mais ce chiffre cache une importante disparité entre les hommes (73,4%) et les femmes (47,8%).

On a donc affaire à un système éducatif peu performant. À cela plusieurs causes identifiées que l'on retrouve dans le film : le manque d'infrastructures scolaires accessibles aux populations rurales et leur mauvais état (une étude récente dans

l'État d'Uttar Pradesh révèle un taux d'école en ruine de 56%) ; le manque de professeurs et enfin la médiocre qualité des cours, lesquels reposent essentiellement sur la mémorisation et la répétition. Les écoles privées ou semi-privées recrutent un public plus aisé mais leur objectif est essentiellement lucratif, ce qui nuit aussi au sérieux des formations, sans parler des écoles fondamentalistes, aux mains des religieux. Dans de telles conditions, il est difficile de persuader les familles de paysans que l'école est un atout pour leurs enfants. Les préjugés envers les filles et la misère, qui nécessite le travail des enfants, achèvent d'expliquer les lacunes de l'éducation.

La promotion des femmes, un autre défi majeur pour l'Inde

• **Les violences faites aux femmes.** On s'appuiera sur le terrible récit de Katénamba pour prendre la mesure d'un phénomène social très préoccupant, qui ne relève en rien du fait divers. Katénamba a été battue par son mari tant qu'elle n'a pas donné naissance à des garçons et sa première fille a été victime d'une tentative d'infanticide : « [...] J'ai accouché de ma première fille, alors là il a commencé à me taper, deuxième fille c'était pareil, j'en ai eu une troisième, il m'a tapé, pareil. Mon premier bébé commençait à peine à marcher, mon mari l'avait jamais touché parce que c'était une fille et qu'elle était noire. [...] Mon mari, il avait mis de la poudre de piment dans sa bouche et l'avait jetée sous la paille. [...] Je l'ai entendue crier. Je l'ai sortie de la paille, elle avait les lèvres gonflées. Elle était sur le point de mourir. Pour ma quatrième grossesse, j'ai eu les jumeaux. Une fois que je les ai eus, c'est à partir de là qu'il a été gentil avec moi. »

On relèvera les scènes où Katénamba suit son mari dans les champs, le sert lorsqu'il mange seul ou encore raconte qu'elle dort par terre et que le seul lit est pour son mari. L'absence de révolte lorsqu'elle raconte son histoire dit aussi l'intériorisation profonde de son infériorité et l'acceptation résignée de son destin.

L'Inde partage avec la Chine le triste privilège d'avoir un *sex ratio* déséquilibré en faveur des hommes. Alors que, selon une constante biologique de l'espèce humaine, il naît naturellement 950 filles pour 1000 garçons en moyenne dans le monde, en Inde, l'équilibre naturel est rompu depuis une vingtaine d'années. Le rapport entre les sexes y était de 882 filles pour 1000 garçons en 2004, et de 927 pour 1000 en 2001. La situation se dégrade donc et la société doit faire face à « déficit » de filles, estimé à 30 millions en Inde, à 100 millions en Asie.

On cherchera les raisons de ce déséquilibre, qui tiennent à des pratiques sociales très répandues, notamment dans certaines régions du Sud (Tamil Nadu) et du Nord-Ouest de l'Inde (Haryana, Pendjab, Rajasthan) mais aussi du Pakistan, de la Chine ou de la Corée du Sud : le défaut de soins apportés aux filles dans l'enfance, cause de surmortalité féminine, les infanticides de nouveaux-nés féminins et les avortements sélectifs. On conduira les élèves à formuler des

hypothèses sur les causes de ces phénomènes. La pauvreté économique n'est pas l'élément principal d'explication. La survalorisation des fils dans un contexte de baisse de la fécondité et la coutume de la dot constituent les ressorts essentiels de ces pratiques. En effet, dans la religion hindouiste, le fils joue un rôle majeur dans les rites de crémation des parents décédés (qui, sans cela, sont censés être condamnés à l'errance éternelle). De plus, dans cette société où la fille est traditionnellement vouée à se soumettre à son mari et à sa belle-famille, on observe, dans la période récente, une véritable inflation du montant de la dot. Bien qu'interdite par une loi de 1961, la dot subsiste dans tous les milieux et toutes les castes. C'est une obligation morale à laquelle les parents des filles doivent se plier. Initialement, il s'agissait d'un système de compensation au profit des filles, exclues de l'héritage foncier. Aujourd'hui, la dot est parfois devenue une véritable façon de s'enrichir, en obtenant des biens matériels de la belle-famille, qui est souvent conduite à s'endetter. Dans un pays où la préférence pour les garçons est déjà très marquée, les filles sont donc perçues comme des fardeaux financiers.

La civilisation moderne contribue à rendre dramatique la situation des femmes : les examens prénataux sont détournés de plus en plus souvent au profit de détectations du sexe du fœtus, accompagnés de propositions d'avortement si le bébé est une fille. On voit même des « gynécologues » parcourir les villages avec des camionnettes équipées d'échographes et de slogans commerciaux : « Dépensez 5000 roupies maintenant pour en économiser 500 000 plus tard » À tel point que le gouvernement du Pendjab a interdit en 1994 de tels détournements des examens médicaux... Sans grand effet jusqu'à présent. Le premier droit refusé aux femmes est donc celui de naître.

Une autre violence commence à être dénoncée depuis quelques années : les meurtres pour cause de dot (*dwory death*). Ainsi en 1997, une association s'est émue du grand nombre d'« accidents » domestiques mortels touchant de jeunes épouses. L'enquête révèle un scénario tristement identique : un père qui ne peut plus payer la dot ou de nouvelles exigences financières refusées, une belle-famille qui n'hésite pas à asperger d'essence l'épouse et à la brûler vive (sans parler des coups qui ont souvent précédé l'assassinat), et enfin des policiers, médecins et juges corrompus, ayant bénéficié de *bakchichs*, qui concluent à l'accident... Le ministère de l'Intérieur a reconnu, pour 1998 et 1999, 13 612 crimes de ce type mais les démographes s'accordent à penser qu'il faudrait porter le chiffre à 25 000... Toutes les couches sociales sont concernées : il ne s'agit donc pas d'une pratique qui stigmatiserait des milieux particulièrement frustes.

La « pénurie » des femmes en Inde conduit à voir les viols, la prostitution et les trafics de femmes augmenter. Une telle situation est naturellement incompatible avec le développement harmonieux de la société et hypothèque gravement le futur du pays. « Élever une fille c'est arroser le jardin de son voisin »

Jamais les conséquences de ce proverbe indien n'auront été aussi dramatiquement tirées.

• **Pesanteurs sociales.** Moins dramatiquement, on fera observer le poids des traditions, qui oblige la musulmane Ishrat à porter la *burqa*. On relèvera les désirs d'émancipation qu'elle exprime. Certains de ces désirs sont bridés par la misère : la bonne école anglophone où elle voudrait pouvoir envoyer sa fille, élève appliquée, est un rêve inaccessible. Cependant, Ishrat milite dans une association de défense des droits des femmes. On mettra en évidence les exemples de discrimination évoqués : manque de soins accessibles aux femmes de Kanpur et même recul des soins médicaux offerts, que l'on mettra en rapport avec la libéralisation récente de l'économie indienne.

Comparée à celle de Katénamba et d'Ishrat, la situation de Deena peut sembler enviable, puisque cette femme est servie et vit dans un certain luxe. On objectera cependant que son maintien au foyer où elle assume les tâches domestiques et son absence d'activités à l'extérieur de chez elle (y compris à l'épicerie où elle ne semble jouer aucun rôle contrairement à son mari et son fils) la contraignent à un rôle traditionnel bien éloigné des possibilités d'émancipation.

Fiche élève, 3^e : atouts et handicaps de la main-d'œuvre indienne dans la mondialisation

1. À partir des trois séquences audiovisuelles consacrées au coût du travail en Inde, renseignez le tableau suivant.

	Les salariés de l'épicerie Shah	Sagar le fils du propriétaire de l'épicerie	Les fils de Kaliémoti	Le dessinateur de marine
Formation				
Revenus				
Conditions de travail				
Apports de ces salariés indiens à la mondialisation				
Apports étrangers pour ces entreprises où travaillent ces salariés				
Atouts/faiblesse pour l'économie de l'Inde				

2. En généralisant à partir des exemples étudiés, rédigez un texte d'une dizaine de lignes pour répondre à la question : quels sont les atouts et les handicaps de la main-d'œuvre indienne dans la mondialisation ?

Corrigé

1. Le tableau renseigné.

	Les salariés de l'épicerie Shah	Sagar le fils du propriétaire de l'épicerie	Les fils de Kaliémoti	Le dessinateur de marine
Formation	Très faible	Très bonne (études supérieures en Australie)	Très faible	Bonne (ingénieur + formation à l'étranger)
Revenus	Faibles	Élevés	Très faible	Modiques
Conditions de travail	Bonnes	Très bonnes	Dures	Bonnes
Apports de ces salariés indiens à la mondialisation	Inexistante : emplois menacés	Modernisation de l'économie	Fabrication à faible coût de main-d'œuvre	Participation aux exportations Faible coût des services Formation de qualité
Apports étrangers pour ces entreprises où travaillent ces salariés	Aucun	Formation universitaire	IDE entrant d'un groupe d'électroménager	Capitaux privés étrangers
Atouts/faiblesse pour l'économie de l'Inde	Manque de qualification	Capable d'investir et de moderniser l'entreprise	Main-d'œuvre bon marché pour l'industrie manufacturière	Capable de compléter sa formation, notamment en informatique

2. Le paragraphe argumenté : quels sont les atouts et les handicaps de la main-d'œuvre indienne dans la mondialisation ?

L'Inde est un pays émergent qui dispose d'une main-d'œuvre abondante, peu qualifiée, souvent d'origine rurale, et qui accepte de bas salaires dans l'industrie manufacturière. Cela est incitatif pour des entreprises de pays développés, qui délocalisent leur production dans ce pays. L'Inde dispose aussi d'une petite part d'actifs très bien formés (parfois dans des écoles étrangères), notamment d'informaticiens qui jouent un rôle dans la croissance rapide des services. L'Inde accueille en effet beaucoup de services délocalisés. La main-d'œuvre bon marché est donc un atout pour les exportations indiennes. Cependant, on observe un écart grandissant entre, d'une part, ceux qui sont capables de participer à la croissance de l'économie indienne et, d'autre part, les masses rurales pauvres ou les travailleurs sans qualification des grandes agglomérations, qui restent exclus de la croissance. Cette disparité est source d'inégalités croissantes qui, à terme, peuvent menacer la cohésion sociale.

Fiche élève, 3^e : les atouts d'un pays émergent

Document : article paru dans *Le Monde*, le 31 juillet 2007

« **L'Inde va devenir le centre asiatique de production des voitures à bas coût** »

« *La prochaine révolution automobile aura lieu en Inde* », avertit l'Institut de l'automobile du cabinet de conseil PricewaterhouseCoopers (PwC) dans une étude publiée au mois de juin. Dans le sillage de Tata Motors, qui a annoncé la commercialisation pour 2008 d'une voiture à 1 700 euros, le groupe Renault Nissan et l'Indien Bajaj sont sur le point de signer un accord pour concevoir des « véhicules très compétitifs ». [...]

De nombreux groupes choisissent l'Inde pour y fabriquer des voitures à bas coût. En inaugurant, en octobre 2007, une deuxième usine près de Chennai, le sud-coréen Hyundai produira chaque année 600 000 voitures, vendues à moins de 5 500 euros. « L'Inde va devenir notre plate-forme d'exportation, tous nos véhicules à bas coût seront produits ici », explique Heung Soo Lheem, le directeur général de Hyundai dans le pays. Le constructeur chinois Guangzhou Motors vient également de signer un partenariat avec Xenitis, un groupe indien basé à Calcutta, pour commercialiser, en 2008, un véhicule à 2 500 euros. [...]

Conception rapide et moderne

La force du pays repose d'abord sur ses ingénieurs. « Nous sommes capables de réaliser la conception d'une voiture entièrement par ordinateur, ce qui évite de passer par l'étape, souvent très coûteuse, des prototypes », explique Dilip Chenoy, président de l'association des constructeurs automobiles indiens. L'américain General Motors emploie ainsi des ingénieurs à Bangalore, et Renault va ouvrir un centre de recherche qui emploiera 1 000 personnes d'ici à 2010. Grâce à des dépenses réduites en matière de conception, les voitures à bas coûts n'utiliseront pas de technologies anciennes, et respecteront les standards de qualité et de sécurité. Tous les constructeurs bénéficient de la présence de leurs sous-traitants, comme Valeo et Delphi, dont l'implantation a été facilitée par le gouvernement indien. Contrairement à la règle imposée en Chine, ils n'ont pas été obligés de nouer d'alliance avec un partenaire local pour ouvrir une filiale sur place. Pour attirer l'industrie automobile, le gouvernement a également créé des zones économiques spéciales dans lesquelles les sites d'assemblage sont exemptés de taxes.

Quintuplement des exportations

Malgré des coûts de production et de conception réduits, les constructeurs vont devoir atteindre des volumes de vente importants pour devenir rentables. Or le marché indien est justement un des plus dynamiques d'Asie. Il progresse chaque année de 10 % et devrait atteindre les 2,1 millions de voitures commercialisées en 2010. En 2006, les véhicules d'entrée de gamme représentaient 75 % des ventes. « Contrairement à la Chine, les voitures à bas coût sont très appréciées

en Inde, note Abdul Majeed, consultant associé chez PwC. Les constructeurs comptent également exporter vers les pays émergents." La proximité des marchés asiatiques florissants est un atout considérable. "Il ne faut pas oublier non plus qu'il est moins cher d'exporter une voiture en Europe depuis l'Inde que depuis le Brésil ou la Corée du Sud", analyse V.G. Ramakrishnan, consultant chez Frost & Sullivan. D'après l'association des constructeurs automobiles indiens, le volume des exportations devrait quintupler d'ici à 2010 pour atteindre le million de véhicules.

Mais certains constructeurs restent toutefois prudents en raison du manque d'infrastructures. Les travaux pour relier les sites des futures usines de Suzuki et de Honda dans le nord du pays jusqu'au port de Bombay n'ont toujours pas débuté. Le gouvernement, qui ne veut pas rater le tournant du développement industriel, promet d'aller vite. "Si rien n'accélère dans les deux ou trois prochaines années, nous perdrons beaucoup d'opportunités" prévient Dilip Chenoy. »

Bouissou Julien, *Le Monde*, 31 juillet 2007.

Questions

1. Rappelez ce qu'est un « pays émergent » et relevez l'indicateur économique qui illustre l'idée que l'Inde est un tel pays.
2. À quels pays et à quelles couches de populations les véhicules d'un prix inférieur à 1 700 euros sont-ils destinés ?
3. Quels sont les atouts de l'Inde pour les constructeurs automobiles ? Classer les en distinguant les atouts humains, économiques et géographiques. Quel est l'obstacle qui entrave le développement des investissements industriels étrangers ?

Correction

1. Les pays émergents sont des pays en développement à croissance économique rapide ; le texte précise que la croissance du marché de l'automobile en Inde est estimée à 10 % par an ; ce taux est proche de celui de la croissance du PIB actuellement.
2. La voiture à 1 700 euros est destinée aux marchés constitués par les pays émergents, comme l'Inde ou le Brésil, où une classe moyenne se forme. Elle peut également trouver sa place sur certains marchés européens, dans les anciens pays socialistes d'Europe centrale et orientale où le pouvoir d'achat est encore faible (Pologne, Hongrie, Slovaquie) mais aussi auprès des couches de population les plus modestes des États européens les plus riches, comme le montre le succès de la Logan fabriquée par Renault en France.
3. Les atouts humains sont d'abord ceux d'une main-d'œuvre ouvrière moins coûteuse que celle de l'Europe mais aussi l'existence d'ingénieurs indiens compétents en informatique, technologie qui sera largement utilisée pour la conception du véhicule à bas coût. L'atout économique de l'Inde réside dans la taille du marché indien, qui permet la construction en grand nombre de ces voitures. Les constructeurs trouvent aussi un environnement économique favorable : leurs sous-traitants pour les pièces détachées ont déjà délocalisé leurs produc-

tions dans le pays et l'État indien a favorisé des zones économiques spéciales (zones franches) où la fiscalité est attractive pour les investisseurs étrangers. L'atout géographique du pays est lié aux grands flux maritimes du commerce mondial : l'Asie du Sud est plus proche du marché européen que l'Extrême-Orient (la Corée du Sud) ou que le Brésil. Toutefois, le développement des investissements industriels étrangers est entravé par la faiblesse des infrastructures, routières notamment.

Fiche élève, 3^e : le défi de l'éducation, une condition du développement indien

Document : article publié (page 10) dans l'édition du jeudi 23 août 2007 de *Témoignages*, journal réunionnais.

URL : http://www.temoignages.re/article.php3?id_article=24233

Economie : l'Inde en manque de matière grise

Système scolaire : Le marché du travail indien ne trouve pas assez de travailleurs qualifiés

Dans un pays souvent considéré comme un puits sans fond d'ingénieurs, d'informaticiens et autres professionnels, l'ombre d'une pénurie de travailleurs qualifiés fait son apparition. Selon une étude de Nasscom, groupement des entreprises spécialisées dans les technologies de l'information, le secteur souffrira d'un manque de 500 000 travailleurs vers l'an 2010.

Avec 54 % de sa population âgée de moins de 24 ans et une croissance économique annuelle qui frôle les 10 % l'Inde continue à attirer les sociétés américaines ou européennes qui y délocalisent certaines de leurs activités. Pas plus tard que ce mardi, Siemens a annoncé qu'il désire doubler ses activités en Inde dans les 3 prochaines années. Selon une étude de Forrester Research de Boston, les cabinets d'avocats américains vont créer 50 000 emplois en Inde d'ici à 2015. Le pays produit certes 400 000 ingénieurs par année, soit deux fois plus que les États-Unis, mais le problème est que leurs compétences sont remises en cause. Selon Nasscom, seuls 25 % d'entre eux sont vraiment employables. Les autres souffrent de compétences techniques ou linguistiques insuffisantes et ne s'adaptent pas au travail d'équipe. Ceux qui réussissent ne peuvent donc pas assumer la charge de travail à eux seuls.

Si on ajoute à cela le fait que les exportations de logiciels ont bondi de 33 % l'an passé, les universités indiennes peinent à subvenir à la demande. Peu de systèmes universitaires en seraient capables avec un tel taux de croissance.

Par ailleurs, seuls 10 % des Indiens âgés de 18 à 25 ans font encore des études, et près de 40 % des plus de 15 ans sont illettrés.

L'école indienne est dépassée, accusent ses critiques. Si le pays aspire à être une nation puissante, il doit revoir en priorité un système d'éducation datant de la période de colonisation anglaise. Ses nombreuses déficiences produisent

inévitamment des citoyens déficients qui ne parviennent pas à fournir les forces de travail nécessaires au développement.»

Questions

1. Expliquer la notion de matière grise.
2. À quel défi l'Inde doit-elle répondre d'après cet article ?
3. Quelles sont les raisons du manque d'actifs qualifiés dans le pays ?
4. Le système éducatif indien est-il seul en cause ? Rechercher les autres raisons de la pénurie de « matière grise ».

Correction

1. La matière grise est une expression pour désigner les cerveaux, c'est-à-dire les actifs qui ont fait des études supérieures et bénéficient d'une formation de haut niveau (ingénieurs, informaticiens, universitaires, avocats...).
2. L'Inde doit former de plus en plus d'actifs de haut niveau pour répondre à la forte demande en main-d'œuvre qualifiée.
3. Le système éducatif indien ne scolarise pas tous les enfants (près de 40 % d'illettrés de plus de 15 ans), ne forme pas assez d'étudiants (10 % des 18-25 ans seulement) et les formations acquises sont souvent insuffisantes ou inadaptées aux entreprises (seul un ingénieur sur quatre est capable de s'adapter à la vie en entreprise).
4. La mauvaise qualité du système scolaire n'est pas la seule responsable. L'Inde doit faire face à une population jeune très nombreuse (54 % de la population a moins de 24 ans) et à une forte croissance économique (presque 10 % par an) gourmande en actifs formés, d'autant plus que de nombreuses entreprises étrangères viennent s'installer dans le pays.

Fiche élève, 3^e : la condition féminine en Inde et la question du déficit de femmes en Asie

Document : texte introductif d'un article de la démographe Isabelle Attané, « L'Asie manque de femmes », paru dans *Le Monde diplomatique*, en juillet 2006. <http://www.monde-diplomatique.fr/2006/07/ATTANE/13601>

« Dans nombre de pays asiatiques, les inégalités de sexe prennent une tournure dramatique et portent même atteinte à l'équilibre démographique. Sans intervention humaine, les femmes y seraient plus nombreuses de quatre-vingt-dix millions – l'équivalent d'une fois et demie [la population de la] la France. Ces pays ne verraient pas forcément leur population augmenter, mais les hommes n'y seraient plus en écrasante majorité. Avortement sélectif, maltraitance des femmes, politique de l'enfant unique en Chine, pressions pour un contrôle des naissances partout ailleurs ont mené à cette situation inédite dans le monde. Les raisons en sont à la fois politiques, économiques, sociales, culturelles et religieuses... mais souvent fort éloignées des idées toutes faites. Ainsi, par exemple, les familles les plus riches ne sont pas les moins sélectives. »

Questions

1. À quelle anomalie démographique ce texte fait-il référence ?
2. En vous appuyant notamment sur le témoignage de la paysanne Katénamba, au Tamil Nadu, expliquez quel phénomène dramatique contribue au déficit de femmes en Asie.
3. Quelles sont les variables explicatives majeures, à la fois « politiques, économiques, sociales, culturelles et religieuses », de ce comportement démographique aberrant ?
4. Selon quel scénario pourrait-on, d'après vous, contrecarrer l'aggravation du déséquilibre des naissances au profit des garçons que l'on constate depuis une vingtaine d'années ?

Corrigé

1. Le texte fait référence à un déficit de femmes dû à une surmortalité féminine et à une augmentation de la proportion de garçons à la naissance. Depuis une vingtaine d'années, la proportion de chaque sexe à la naissance en Asie ne correspond plus aux normes biologiques de l'espèce humaine. En effet, il naît naturellement légèrement plus de garçons que de filles (1000 garçons pour 950 filles en moyenne) et la surmortalité masculine compense l'excédent de garçons à la naissance. Cet équilibre naturel est désormais rompu en Inde où le *sex ratio* est de 1000 garçons pour 882 filles (2004). Il naît donc moins de femmes et il en meurt davantage qu'il ne devrait. Le phénomène est cumulatif car les femmes, en nombre réduit, donneront naissance à moins de filles. On estime qu'il « manque » plus de 30 millions de femmes en Inde et près de 100 millions en Asie.

2. Katénamba témoigne que son mari a commis une tentative d'infanticide à l'encontre de sa fille aînée. Cette pratique des infanticides de nourrissons féminins a été identifiée dans le Nord-Ouest de l'Inde (Haryana, Pendjab, Rajasthan) et dans le Sud (Tamil Nadu). On ne dispose pas de statistiques officielles, hormis pour le Tamil Nadu en 1999 : l'infanticide y aurait été la cause de 16 % de la mortalité infantile féminine. Dès 1992, une législation spécifique a été adoptée dans cet État, qui prévoit des sanctions pénales tel l'emprisonnement à vie.

3. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la pauvreté n'est pas la variable explicative majeure du déséquilibre garçons-filles à la naissance. En effet, les pratiques d'avortements sélectifs sont particulièrement répandues dans les couches aisées de la population. Le cœur du problème réside dans la préférence ancestrale pour les garçons, qui se trouve aggravée dans un contexte de régulation de la fécondité. La tradition religieuse hindouiste exige un fils pour assurer les rites funéraires du père, et seul le fils hérite du nom et du patrimoine. Mais surtout, en raison de la coutume de la dot, les filles sont considérées comme un fardeau financier, d'autant que, avidité matérialiste aidant dans l'Inde contemporaine, le montant des dots subit une inflation. La survalorisation masculine est réellement très marquée et la pression sociale et familiale si forte que bien des

femmes ont honte d'accoucher d'une fille, au moins pour leurs premiers bébés. Cette infériorisation féminine conduit donc à des comportements démographiques aberrants, tels les avortements sélectifs et, dans certaines régions sous-développées et très influencées par le patriarcat, à des pratiques criminelles (graves négligences envers les filles, voire infanticides). La banalisation de l'échographie pour déterminer le sexe du fœtus est liée au développement d'un véritable trafic : de multiples cliniques privées oublieuses de l'éthique médicale se sont ouvertes et des unités mobiles d'échographie sillonnent les villages dans l'illégalité.

4. On peut penser à des mesures législatives, notamment d'ordre pénal, pour contrecarrer de telles pratiques, avec une volonté d'appliquer strictement la loi. On peut citer également des mesures incitatives, comme celles adoptées au Tamil Nadu : attribution d'une allocation aux mères ayant des filles (1995) et autres mesures de caractère social, ouvertures d'orphelinats anonymes et gratuits pour lutter contre les infanticides. Un accompagnement social, avec des travailleurs sociaux sur le terrain qui rendent visite aux femmes enceintes et aux mères, est aussi très utile. Le changement de l'image de la femme reste cependant un facteur déterminant pour mettre fin aux pratiques discriminatoires. Des campagnes de sensibilisation peuvent y contribuer. Pour améliorer le statut de la femme, on ne peut guère table sur une autorégulation reposant sur le déséquilibre sexuel lui-même (en vertu du principe ambigu selon lequel « ce qui est rare est valorisé »). En effet, on observe le phénomène inverse dans les régions où le *sex ratio* est très déséquilibré (abaissement de l'âge du mariage des femmes, au détriment de la scolarité, enlèvements et autres violences...).

RESSOURCES

À lire

OUVRAGES

- BERNARD Jean-Alphonse, *De l'Empire des Indes à la République indienne: de 1935 à nos jours*, Imprimerie nationale, 1994. Une histoire très fouillée de la vie politique, qu'il faut toutefois actualiser pour les dernières années ; nombreux documents en annexe.
- BOILLOT Jean-Joseph, *L'Économie de l'Inde*, La Découverte, coll. « Repères », 2006. Ouvrage, nourri de données chiffrées, qui permettent de resituer le développement depuis l'indépendance jusqu'aux enjeux de demain, notamment ceux de la mondialisation et de la pauvreté.
- BOIVIN Michel, *Histoire de l'Inde*, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2005.
- DELIÈGE Robert, *Gandhi*, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1999.
- DORIN Bruno et LANDY Frédéric, *Agriculture et alimentation de l'Inde, les vertes années (1947-2001)*, INRA Éditions, coll. « Espaces ruraux », 2002. Une mise au point très technique sur la Révolution verte et son essoufflement.
- GAUCHON Pascal (dir.), *Inde, Chine à l'assaut du monde. Rapport Antheios*, PUF, coll. « Major », 2006. L'association Antheios, qui regroupe des professeurs de classes préparatoires, publie tous les ans un rapport consacré à un sujet d'actualité ; un travail très utile et accessible qui s'inscrit dans une démarche comparative.
- GILBERT Étienne, *Chine-Inde: la grande compétition*, Dunod, 2007. Une analyse rétrospective et prospective.
- GODARD Philippe, JAFFRELOT Christophe, *L'Inde du XVIII^e siècle à nos jours*, Autrement junior, « coll. Série Histoire », 2003, réf. CNDP OZB10013. Neuf récits qui nous aident à parcourir l'histoire et les hommes qui ont façonné l'Inde, sa géographie, ses cultures, ses langues, ses religions, la société et ses castes.
- JAFFRELOT Christophe (dir.), *L'Inde contemporaine, de 1950 à nos jours*, Fayard, 2006. Une nouvelle édition augmentée et mise à jour d'un ouvrage de référence.
- JAFFRELOT Christophe, *Inde: la démocratie par la caste. Histoire d'une mutation socio-politique (1885-2005)*, Fayard, coll. « Sciences politiques - L'espace du politique », 2005. L'étude très éclairante d'un paradoxe de la société politique indienne.
- JAFFRELOT Christophe, *La Démocratie en Inde. Religion, caste et politique*, Fayard, coll. « Sciences politiques - L'espace du politique », 1998. Synthèse très utile pour comprendre la complexité de la société indienne.
- LANDY Frédéric, *L'Inde ou le grand écart*, La documentation française, coll. « Documentation photographique », dossier n° 8060, 2007. Un panorama très complet réalisé par un géographe.

- MARKOVITS Claude, *Gandhi*, Presses de Sciences Po, 2000. Une analyse claire sur une personnalité d'une grande complexité. Son rôle historique, son image dans la postérité.
- RÉGEAT-PADAMSEE Raïssa et HEUZÉ Gérard (dir.), *Bombay/Mumbai: de fureur et de tendresse*, Autrement, coll. « Monde » HS n° 119, 2000. Une série d'articles qui fait une large part à la parole des habitants.
- VIRMANI Arhundati, *India, 1900-1947: Un Britannique au cœur du Raj*, Autrement, coll. « Mémoires », 2002. L'Inde du début du XX^e siècle jusqu'à l'indépendance vue par un administrateur colonial.
- ZINS Max-Jean, *Inde, un destin démocratique*, La Documentation française, coll. « Asie plurielle », 1999. Une approche surtout politique qui permet de comprendre la géopolitique de la plus grande démocratie du monde même si certains points doivent être réactualisés.
- WEBER Jacques, *Pondichéry et les comptoirs de l'Inde après Dupleix. La démocratie au pays des castes*, Denoël, coll. « Documents histoire », ill., 1996. L'ouvrage de référence sur Pondichéry et l'histoire de l'aventure coloniale de la France.

REVUES

- *L'Histoire*, COURBAGE Youssef, « Inde-Pakistan : demain la guerre ? », n° 254, mai 2001.
- *L'Histoire*, JAFFRELOT Christophe, « Inde : la revanche des intouchables », n° 299, juin 2005.
- *L'Histoire*, TAWA LAMA Stéphanie, « L'Inde à l'épreuve de la démocratie. Le cas Indira Gandhi », n° 251, février 2001.
- *L'Histoire*, « Dossier : Les Mystères de l'Inde », n° 278, juillet 2003. Outre les articles consacrés à l'histoire du pays, lire avec profit, pour un cours de géographie, les articles sur le groupe industriel Tata (MARKOVITS Claude), la possession de l'arme atomique (RACINE Jean-Luc), la Révolution verte (BRUNEL Sylvie), les femmes (TAWA LAMA-REWAL Stéphanie), Bollywood (GRIMAUD Emmanuel).
- *Questions internationales*, « L'Inde, grande puissance émergente », n° 15, septembre-octobre 2005, bimestriel, La Documentation française. Toutes les dimensions de l'Inde à travers une série d'articles signés des plus grands spécialistes.
- *Pouvoirs*, « L'Inde », n° 90, 3^e trimestre 1999, Seuil. De très bonnes mises au point sur des sujets politiques, tels le parlementarisme, la centralisation et la décentralisation, la montée des basses castes sur la scène publique, la politique étrangère.

À voir

- ATTENBOROUGH Richard, *Gandhi*, 1982, DVD édité par GCTHV, 183 min. Avec Ben Kingsley dans le rôle du Mahatma, un grand classique, inspiré du livre de LAPIERRE Dominique et COLLINS Larry, *Cette nuit la liberté*, 1975.
- CHARLES Gilbert, BOREL Philippe, *Un Œil sur la planète: 1,5 milliard de bouches à nourrir*, France 2, 2004, 20 min Un documentaire sur la Révolution verte, ses succès et ses drames.
- LOIZEAU Manon, MARANT Alexis, *La Malédiction de naître fille*, Capa TV et Arte France, 2006, 52 min. Un documentaire, prix Albert-Londres (presse audiovisuelle) 2006, sur le « manque » de femmes en Asie, conséquence tragique du poids de la tradition et de la généralisation des avortements sélectifs notamment. Un dossier d'accompagnement pédagogique *Télédoc* du CNDP est accessible en ligne : http://www.cndp.fr/tice/teledoc/mire/teledoc_naitrefille.pdf/
- SOLTAN Frédéric et RABOTTEAU Dominique, *Mumbai, le rêve et la démesure*, France 5, 2007, 52 min. Chaque matin, une marée humaine déferle dans le centre de Bombay pour travailler, le plus souvent dans le quartier de la finance.
- VACHANI Lalit, *Sur les traces de Gandhi*, Steps International, ARTE, ZDF, BBC, YLE, DRTV, 2007, 52 min. Un documentaire sur la « marche du sel » de Gandhi en 1930.

À consulter

- Pour accéder aux données statistiques d'organismes internationaux :
 - FAO (Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture) www.fao.org/countryprofiles/index.asp?lang=fr&iso3=IND/
 - UNESCO (Organisation des Nation Unies pour l'éducation, la science et la culture) http://stats.uis.unesco.org/unesco/TableViewer/document.aspx?ReportId=136&IF_Language=fr&BR_Topic=0/
 - PNUD (Programme des Nations Unies pour le développement) : http://hdrstats.undp.org/countries/country_fact_sheets/cty_fs_IND.html
- Les données statistiques gouvernementales www.censusindia.gov.in/
- Le site public pour le développement des entreprises françaises propose des rapports sur des aspects économiques du pays www.missioneco.org/inde/infopays.asp/
- Le gouvernement indien met en ligne les rapports de la commission au plan et des données statistiques (agrégats économiques, indicateurs de qualité de vie, etc.) www.planningcommission.nic.in/

